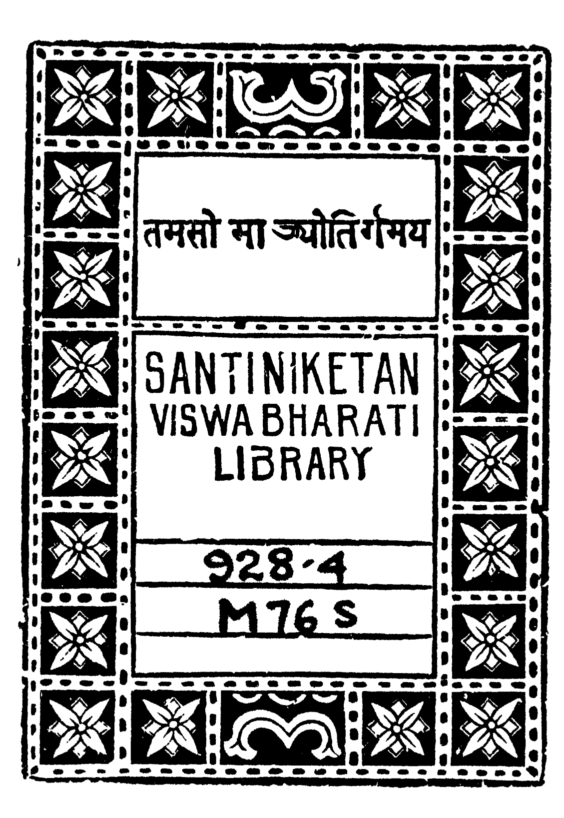

तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
928·4
M76 S

MONTAIGNE

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

Victor Cousin, par JULES SIMON.
Madame de Sévigné, par GASTON BOISSIER.
Montesquieu, par ALBERT SOREL.
George Sand, par E. CARO.
Turgot, par LÉON SAY.
Thiers, par P. DE RÉMUSAT.
D'Alembert, par JOSEPH BERTRAND.
Vauvenargues, par MAURICE PALÉOLOGUE.
Madame de Staël, par ALBERT SOREL.
Théophile Gautier, par MAXIME DU CAMP.
Bernardin de Saint-Pierre, par ARVÈDE BARINE.
Madame de La Fayette, par le comte D'HAUSSONVILLE.
Mirabeau, par EDMOND ROUSSE.
Rutebeuf, par CLÉDAT.
Stendhal, par ÉDOUARD ROD.
Alfred de Vigny, par MAURICE PALÉOLOGUE.
Boileau, par G. LANSON.
Chateaubriand, par DE LESCURE.
Fénelon, par PAUL JANET.
Saint-Simon, par GASTON BOISSIER.
Rabelais, par RENÉ MILLET.
J.-J. Rousseau, par ARTHUR CHUQUET.
Lesage, par EUGÈNE LINTILHAC.
Descartes, par ALFRED FOUILLÉE.
Victor Hugo, par LÉOPOLD MABILLEAU.
Alfred de Musset, par ARVÈDE BARINE.
Joseph de Maistre, par GEORGES COGORDAN.
Froissart, par MARY DARMESTETER.
Diderot, par JOSEPH REINACH.
Guizot, par A. BARDOUX.
Montaigne, par PAUL STAPFER.
La Rochefoucauld, par J. BOURDEAU.
Lacordaire, par le comte D'HAUSSONVILLE.
Royer-Collard, par E. SPULLER.
La Fontaine, par GEORGES LAFENESTRE.
Malherbe, par le duc DE BROGLIE.
Beaumarchais, par ANDRÉ HALLAYS.
Marivaux, par GASTON DESCHAMPS.
Racine, par GUSTAVE LARROUMET.
Mérimée, par AUGUSTIN FILON.
Corneille, par GUSTAVE LANSON.
Flaubert, par ÉMILE FAGUET.
Bossuet, par ALFRED RÉBELLIAU.
Pascal, par ÉMILE BOUTROUX.
François Villon, par G. PARIS.
Alexandre Dumas père, par HIPPOLYTE PARIGOT.
André Chénier, par EM. FAGUET.
La Bruyère, par PAUL MORILLOT.
Fontenelle, par LABORDE-MILAÀ.
Calvin, par BOSSERT.
Voltaire, par G. LANSON.
Molière, par G. LAFENESTRE.
Agrippa d'Aubigné, par S. ROCHEBLAVE.
Lamartine, par R. DOUMIC.
Balzac, par ÉMILE FAGUET
Ronsard, par M. J. JUSSERAND.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure . . . . **2 fr.**

Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

MONTAIGNE

PAR

PAUL STAPFER

QUATRIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1919

MONTAIGNE

CHAPITRE I

L'HOMME ET SA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE

Tous les grands auteurs sont sujets à devenir légendaires, j'entends à cesser un jour d'être vus tels qu'ils sont, pour rester désormais ce que l'imagination publique se figure en vertu de certains préjugés que la tradition perpétue et que modifie plus ou moins la changeante perspective des siècles. Quelques-uns se prêtent avec une facilité singulière à cette métamorphose, et Montaigne est du nombre. Sceptique, égoïste et paresseux : tels sont les traits essentiels de ce qu'on pourrait appeler sa *légende*. Dans sa physionomie passablement complexe, en effet, certaines lignes sont assez accusées pour que l'on risque fort, en n'apercevant qu'elles, de se faire de l'ensemble une idée peu exacte.

Pascal et la philosophie chrétienne du XVIIe siècle, ne voulant voir dans Montaigne que le *pyrrhonien*, l'incarnation même du doute et des tendances hostiles à la foi comme à la raison, ont substitué non sans violence à la réalité une image que le siècle de Voltaire accepta avec empressement, non plus pour la détester, mais pour la chérir. Notre âge de curiosité indifférente et universelle, guéri de la passion de nier comme de croire, et ne voulant plus que savoir et comprendre, se trouvait dans une bien meilleure condition morale que les deux époques précédentes pour tracer un portrait fidèle de l'auteur des *Essais*; mais on ne se débarrasse pas aisément d'un point de vue séculaire imposé au monde par des penseurs et des écrivains de génie. Dans la merveilleuse analyse que Sainte-Beuve a faite de Montaigne, il n'y aurait pas un mot à reprendre, si notre grand critique, trop enivré sans doute de l'air pur qu'il respirait à ce moment sur les hauts sommets du jansénisme, n'avait pas, avec une excessive subtilité d'organes, ouï et aperçu dans le livre du plus sincère des hommes une espèce de « comédie », des « dessous perfides » et, derrière les protestations et les révérences de cérémonie, un « ricanement ironique ».

Ce « petit rire sec », notre fin de siècle ne l'entend plus et s'étonne presque qu'on ait pu l'entendre. Aspirant nous-mêmes ou résignés, après trois cents ans de travail, à rejoindre en grand nombre l'état d'esprit où était parvenu, par une exception unique,

un individu extraordinairement intelligent de la fin du XVIe siècle, nous admettons aujourd'hui, comme une complication des plus naturelles, la coexistence dans le même homme du doute et de l'espérance, de la recherche et de l'incuriosité, de la soumission chrétienne et des discours de la sagesse antique, de l'humeur contemplative d'Épicure et du culte fervent de l'imagination pour la virile activité et l'âme stoïque des héros. Nous comprenons tout aussi facilement que l'homme qui réfléchit se dédouble et se regarde agir, qu'il reste, en son for intérieur, distinct du citoyen et du fonctionnaire, qu'en remplissant consciencieusement ses devoirs publics, il n'ait garde de s'y absorber tout entier et d'en faire le plus cher souci de sa vie.

La simple intelligence de cet équilibre des contraires, où Montaigne avait trouvé le secret de la paix intellectuelle et morale, suffirait pour renouveler le fond même d'un sujet d'étude qui semble épuisé. Dans un récent volume, un de nos critiques les plus pénétrants écrit que Montaigne était « très sérieux » [1]. Ce mot seul, si on l'entend bien, est toute une orientation nouvelle.

Ajoutons que les patients travaux des érudits ne cessant guère de grossir sur Montaigne ou autour de Montaigne l'amas lentement accru des menues découvertes, il y a lieu, de temps en temps, d'extraire du fatras des détails sans signification le petit

1. E. Faguet, *Études sur le seizième siècle.*

nombre de résultats généraux vraiment propres à éclairer la connaissance des *Essais* et de leur auteur.

J'avais besoin de ces considérations préliminaires pour justifier à mes propres yeux l'entreprise d'un autre livre sur Montaigne, après tant d'excellentes études dont quelques-unes sont des œuvres supérieures faites pour décourager toute nouvelle tentative. Mais rien n'est définitif dans les vues et dans les idées de la critique. On espère naturellement dire le vrai mot, le dernier mot sur ce qu'on étudie; en réalité, on fixe un instant, d'après l'optique du jour et sa propre fantaisie, une fuyante image que d'autres poursuivront encore demain. Au fond, c'est la légende d'hier qui se transmet ainsi, à peine retouchée. Nous ne saisissons qu'une ombre moqueuse. Il est sage de le reconnaître d'abord, afin de n'être pas le jouet trop naïf d'une illusion.

I

ENFANCE ET JEUNESSE

« Je naquis entre onze heures et midi, le dernier jour de février, 1533. » Montaigne nous conte aussi que sa mère l'avait porté onze mois dans son sein : premier exemple de ce bavardage indiscret sur sa personne, qui scandalisait le siècle de la raison classique, mais qui aujourd'hui nous amuse et même nous instruit, mieux que les lieux communs de morale.

Son arrière-grand-père, Ramon Eyquem, s'était enrichi en vendant du poisson salé, rue de la Rousselle, à Bordeaux. Michel ne le dit pas, et il a tort; car il l'a laissé dire à d'autres, qui ont eu la sottise de railler cette origine marchande de sa famille et de sa fortune, tandis qu'il a eu la faiblesse de tirer vanité d'une noblesse de fraîche date, acquise par la vente du hareng et de la morue. Ce n'est que dans le dernier quart du xve siècle que furent achetés, avec plusieurs autres seigneuries, la terre et le château de Montaigne en Périgord. Si Pierre Eyquem, père de Michel, y naquit ainsi que lui-même, notre philosophe, plus véridique et plus modeste en son train ordinaire, fait, un peu légèrement, dans les

lignes suivantes, caracoler sur un petit mensonge sa plume de gentilhomme : Montaigne « est le lieu de naissance de *la plupart de mes ancêtres*; ils y ont mis leur affection *et leur nom* ».

Le fait est que Pierre Eyquem, né seigneur de Montaigne et riche à souhait, abandonna le commerce pour le noble métier des armes. Il suivit François Ier en Italie. A son retour de la guerre, il épousa Antoinette de Louppes, ou Lopès, d'origine espagnole et juive. Ce mariage accroissait considérablement sa fortune déjà grande. Il travailla à augmenter et embellir le domaine de Montaigne avec un génie pratique que son fils admirait et s'efforça en vain de prendre pour exemple. Grimon, père de Pierre, avait été jurat de Bordeaux et prévôt de la cité. Pierre, à son tour, remplit les plus hautes fonctions municipales; de degré en degré, pendant vingt-cinq ans, il fut jurat, prévôt, sous-maire et maire. Prenant particulièrement à cœur l'instruction publique, il améliora le collège de Guyenne; et, simplement dévoué à ses devoirs, il s'y consacra tout entier avec un profond oubli de lui-même, que son fils admirait encore, plein d'un respectueux étonnement, mais cette fois sans la moindre envie de l'imiter.

Ces Eyquem, surtout Pierre, paraissent avoir été de fort honnêtes gens, de vrais gentilshommes par la générosité du cœur avant d'avoir matériellement ennobli leur race. Montaigne ne dit sans doute que la vérité dans ces lignes simples et fières : « Je suis né d'une famille qui a coulé sans éclat et sans

tumulte, et, de longue mémoire, particulièrement ambitieuse de prud'homie ».

Pierre avait, écrit son fils, « une foi monstrueuse en ses paroles; une conscience et religion, en général, penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout ». C'était un esprit extrêmement original et plus cultivé que ne le prétend notre auteur, qui affecte un peu de réduire les rares qualités de ce bon père aux dons de la nature. Il savait du grec, faisait des vers latins, tenait « jour par jour les mémoires de l'histoire de sa maison », et avait eu, sans la mettre à exécution il est vrai, l'idée d'instituer dans les villes des agences de publicité.

Quand Michel naquit, son père fit sur lui trois expériences pédagogiques qui ne sont point le fait d'un inventeur banal. — D'abord, il confia son enfance à des paysans, voisins du château, afin que les premières impressions reçues par le nouveau-né fussent de l'ordre le plus humble; il lui donna de pauvres gens pour parrains, voulant « l'obliger et l'attacher » au peuple, espérant qu'il apprendrait ainsi à « regarder plutôt vers ceux qui nous tendent les bras que vers ceux qui nous tournent le dos ». Ce dessein, dit Montaigne, n'a pas du tout mal réussi; « je m'adonne volontiers aux petits ». — Observant, ensuite, qu'on perd au collège un temps considérable à apprendre les langues anciennes et que c'est la seule cause qui nous empêche d'arriver à la science et à la grandeur d'âme des anciens Grecs et Romains (« je ne crois pas, remarque ici Montaigne,

que c'en soit la seule cause »), Pierre imagina d'interdire autour de son fils tout usage du français et de ne lui faire entendre que les sons de la langue latine. On enseigna à la mère, aux valets, aux chambrières les mots latins nécessaires pour communiquer avec l'enfant. Bref, tout le monde se latinisa et Montaigne apprit si bien le latin, comme langue première et maternelle, qu'elle demeura ancrée au fond de sa mémoire et que, plus tard, dans les grandes secousses physiques ou morales, quand l'émotion chez lui trouvait son expression immédiate, le latin venait spontanément à sa bouche. « J'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de périgordin que d'arabesque. » — Enfin, ce père, « tendre jusques à la superstition », craignant d'arracher trop brusquement son fils au sommeil, le faisait éveiller le matin aux sons d'une musique.

Pierre Eyquem mourut dans la soixante-treizième année de son âge, « merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avait en la vessie », infirmité qu'il transmit à Michel, son troisième enfant. Mais il ne s'aperçut de son mal qu'à soixante-sept ans. Il était si vigoureux et si souple qu'à soixante ans passés il faisait encore « le tour de la table sur son pouce » et montait quatre à quatre les degrés de l'escalier. Il s'était marié vierge et il n'eut pas moins de onze enfants, le dernier à soixante-quatre ans.

Montaigne avait hérité de son père, avec la pierre, une assez grande force physique. Malgré sa maladie et les plaintes douloureuses qu'elle arracha parfois

à son optimisme de stoïcien, malgré l'impression inévitable que la continuelle étude qu'il fait de sa personne nous laisse d'une créature délicate et chétive, il ne faut pas oublier qu'il avait joui d'abord d'une santé « allègre et bouillante », d'un « état florissant, plein de verdeur et de fête », et que la vigueur et le plaisir « regorgeaient de son adolescence ». Il ne devint maladif que tard. Sa pierre, il la porta gaillardement en somme, et ce n'est point d'elle qu'il mourut. On n'est pas « dégarni de force », quoi qu'il en dise, quand, dans un siècle où les voyages étaient bien moins commodes qu'aujourd'hui, on a l'humeur aussi voyageuse; quand on est insensible aux « mutations d'air et de climat », qu'on peut rester à cheval « sans démonter » huit à dix heures, malgré la colique, et qu'on choisirait volontiers de « passer sa vie le cul sur sa selle ». On n'est pas dégarni de force, quand on survit à la terrible chute de cheval racontée dans les *Essais* et qu'on vomit, sans en mourir, de « pleins seaux d'un sang bouillonnant » ; quand on boit en Allemagne et en Italie une quantité énorme d'eaux minérales de toutes les sources à suffoquer, noyer et tuer un homme sain.

Ce Gascon nous révèle qu'il avait la voix haute et forte, une parole bruyante s'emportant facilement à l'hyperbole, du vif-argent aux bras, aux jambes et aux pieds; qu'il s'animait beaucoup dans la discussion, gesticulait, se mordait souvent la langue et les doigts tant il mangeait vite et goulûment, et qu'il aimait à vociférer et à contester avant le repas, sans

doute pour se mettre en appétit. D'après un vers latin du grave la Boétie, son jeune ami aurait été capable des plus grands vices comme des plus grandes vertus. Vous semble-t-il probable qu'un adolescent pareil soit sorti de « l'enfant le plus lourd et plombé de tous ceux de sa province... tardif et mousse, pesant, mol et endormi » ? Ici Montaigne me paraît céder, comme en maint endroit de son livre, à la singulière fantaisie de se peindre lui-même tel qu'un petit Thomas Diafoirus, sans doute pour mieux savourer le plaisir de s'être métamorphosé en Socrate.

Héritier de son père, dans une certaine mesure, pour la santé et pour la force, il fut honnête et bon comme lui, mais plus personnel, moins capable de se donner, de se dévouer, et moins chàste.

De six à treize ans il fit ses classes au collège de Guyenne, où il joua les premiers rôles dans des tragédies latines composées par de doctes professeurs tels que Muret et Buchanan. Comme son père le destinait à la magistrature, on suppose qu'il étudia ensuite le droit à Toulouse.

II

LE CONSEILLER AU PARLEMENT DE BORDEAUX

En 1554, Montaigne le père fut nommé conseiller à la cour des aides de Périgueux, et, la même année, maire de Bordeaux. Il résigna, selon toute appa-

rence, sa charge de conseiller en faveur de son fils Michel, que nous voyons entrer à vingt et un ans avec une dispense d'âge (elles s'obtenaient facilement alors) à la cour de Périgueux. Cette cour, d'institution récente, fut d'abord rattachée au parlement de Bordeaux, puis supprimée par l'incorporation pure et simple de ses membres dans le parlement.

La mesure soulevait une de ces questions de préséance qui prennent une importance comique dans le monde des robes fourrées d'hermine et des bonnets carrés. De quand fallait-il faire dater l'entrée des conseillers nouveaux? de 1557, où, simplement « rattachés », ils furent inscrits sur les registres du parlement, ou de 1561, où ils furent « incorporés »? Le parlement de Bordeaux, faisant grise mine aux nouveaux venus, tenait pour la seconde interprétation, et l'un de ses conseillers, nommé après 1557, prétendait à l'honneur de précéder les derniers arrivés, sans égard à leur inscription première. Montaigne fut chargé de prendre la parole au nom des conseillers périgourdins. Si, dans cette circonstance, il commença à s'observer lui-même, il dut se dire que la vérité change bien effrontément de face avec notre point de vue personnel. Naturellement, il perdit sa cause dans une question que l'intérêt et l'orgueil de la majorité avaient d'avance tranchée.

Les quinze années de la magistrature de Montaigne sont marquées surtout par la fréquence de ses absences. Les *Essais* nous autorisent à dire sans réserve qu'il n'était point né pour le métier des lois

et que sa destination à la magistrature fut une erreur de son père.

Le Perrin Dendin de Rabelais, ce grand « appointeur de procès », ce sage ami de la paix et de la concorde, n'était pas un juge, « *mais* un homme de bien » : on pourrait dire de Montaigne aussi, en un certain sens, qu'il fut trop homme de bien pour être juge.

Son esprit ouvert et franc apercevait avec une clarté embarrassante l'équivalence des raisons contraires qui, dans la plupart des questions controversables, laisserait notre choix indifférent s'il n'était déterminé à notre insu, comme dans le conflit des conseillers bordelais et périgourdins, par la secrète influence de la passion. De là venait chez lui l'irrésolution, qui peut tenir à une perspicacité excessive aussi bien qu'à une volonté défaillante. A l'exemple du bon juge Bridoie, volontiers il aurait, dans une foule de cas, remis la décision aux dés. Ajoutez que sa conscience droite était blessée, non seulement par la vue de « cette vilaine trafique qui se couvre sous l'honorable titre de justice », mais par le sentiment très délicat du subtil alliage d'injustice toujours mêlé à notre justice ordinaire, pour qu'elle puisse s'exercer et avoir cours, semblable à une monnaie qui n'est jamais pure. Enfin son humanité souffrait cruellement de la malice sauvage de ces Chats-fourrés fanatiques, dans l'antre desquels on avait eu la prétention de fixer son siège. Plusieurs supplices d'hérétiques eurent lieu à Bordeaux durant la magistrature de Montaigne. Défense fut faite d'enterrer dans

les cimetières les gens de la religion. Malgré l'édit de janvier 1562, qui permettait aux huguenots, sous certaines conditions, l'exercice de leur culte, le parlement de Bordeaux, non moins intolérant que celui de Paris, interdit à quiconque remplissait dans le ressort une fonction publique d'assister au prêche et exigea de tous les magistrats une profession de foi. Treize conseillers s'étant trouvés absents alors, il fut décidé qu'ils ne rentreraient pas en activité sans avoir satisfait à cette condition.

Telle était la mauvaise volonté des parlements récalcitrants à la politique conciliante et humaine de l'Hôpital, qu'en 1565 Charles IX dut aller tenir à Bordeaux un lit de justice, dans lequel le chancelier tança avec une incroyable rudesse les conseillers bordelais pour leur « désobéissance à leur roi ». Si Montaigne assistait à ce flot débordant de vertes réprimandes, il dut le savourer avec un vrai plaisir comme une pièce de haut goût qui n'était point pour lui.

Son esprit modéré s'étonnait qu'on pût mettre à un tel prix ses « conjectures » que « d'en faire cuire un homme tout vif », et non seulement la barbarie des supplices, mais la peine de mort répugnait à sa douceur naturelle. Incapable de prononcer une condamnation capitale « pour le service de la raison même », il aimait mieux manquer à la justice qu'à l'humanité. « Les jugements ordinaires s'exaspèrent par l'horreur du méfait : cela même refroidit le mien. L'horreur du premier meurtre m'en fait craindre un

second, et la laideur de la première cruauté m'en fait abhorrer toute imitation. »

Dans les années 1559, 1561 et suivantes, nous trouvons Montaigne à Paris, à Bar-le-Duc aussi et à Rouen, mais surtout à Paris, qu'il aimait tendrement « jusques à ses verrues et à ses taches ». Il profita de sa présence dans cette ville pour faire entre les mains du premier président, le 12 juin 1562, la profession de foi exigée par le parlement de Bordeaux, comme par d'autres, et qui d'ailleurs ne coûtait rien à sa conscience de catholique. Très certainement il essaya de faire figure à la cour et de s'y pousser, puisqu'il avoue dans les *Essais* qu'il y a passé « partie de la vie », qu'il se sentait parfois « fumer en l'âme » des pensées d'ambition, mais qu'il s'efforçait d'y résister; il n'était point, de sa nature, ennemi de l'agitation des cours, moins contraire qu'on ne pense au recueillement philosophique, et il tient à nous dire que sa préférence raisonnée pour la vie privée n'impliquait nullement une disconvenance à la vie publique, laquelle était peut-être tout aussi bien « selon sa complexion ».

A Rouen, où il suivit la cour en 1563, Montaigne rencontra et examina curieusement trois indigènes du Brésil, qui lui fournirent la matière de son fameux chapitre « Des Cannibales ».

III

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

« Je me mariai à trente-trois ans. » Ce fut donc en 1565, le 23 septembre. Montaigne prit pour femme Françoise de la Chassaigne, d'une famille de robe, qui lui apporta 7 000 livres tournois, c'est-à-dire une dot d'environ 300 000 francs, à l'estimer d'après la valeur que la même somme aurait aujourd'hui. Mariage non d'inclination, mais de convenance, choisi par les parents seuls, comme il sied à ce « sage marché », où « la bouillante allégresse ne vaut rien », qui nous est conseillé par « la coutume », guide bien autrement sûr pour l'homme que son humeur et sa fantaisie, et qu'il faut admirer comme « une des plus belles pièces de notre société », à condition qu'il reste fondé sur la raison, non sur l'amour.

Montaigne eut cinq filles, toutes mortes en bas âge, sauf Léonor, qu'il maria en 1590 au chevalier François de la Tour. Sa femme lui survécut longtemps.

En 1568, la mort de son père, enterré, selon les mots simples et justes de son testament, au tombeau de « ses prédécesseurs » et non de « ses ancêtres », terme inexact et fastueux que notre auteur répète, laissa Michel chef de la famille et seigneur de Montaigne, ses deux aînés n'ayant pas vécu. Il lui restait, avec trois sœurs, quatre frères, auxquels il dis-

tribua les autres maisons nobles acquises par leur bisaïeul au XVe siècle. L'un d'eux, Thomas de Beauregard, était huguenot; un autre, le seigneur de Mattecoulon, accompagna Michel en Italie et devint, comme lui, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre.

Sincèrement désireux de prendre en main, comme l'avait fait son père, l'administration de sa belle fortune, ou content de saisir ce prétexte, Montaigne donna avec joie, au mois de juillet 1570, sa démission de conseiller, qui semble avoir été, d'autre part, acceptée sans trop de regret.

L'année d'avant il avait fait paraître son premier ouvrage : une traduction du latin, entreprise par obéissance à un désir du meilleur des pères, celle de la *Theologia naturalis* de Raimond de Sebonde, philosophe espagnol du XVe siècle, qui démontrait rationnellement l'existence de Dieu et les vérités de la foi. Son père mourut avant l'achèvement d'un travail où il prenait grand plaisir. Montaigne le lui dédia pieusement, datant la dédicace du jour de sa mort, 18 juin 1568. Puis il s'occupa de publier les œuvres de son ami défunt, Étienne de la Boétie; pour cela il fit un nouveau voyage à Paris, où il passa les quatre derniers mois de l'année 1570.

L'amitié de Montaigne pour la Boétie, son aîné de deux ans, conseiller comme lui au parlement de Bordeaux, dura de l'année 1557, où les deux jeunes gens devinrent collègues, jusqu'en 1563, où la Boétie mourut. C'est le grand épisode de sa vie morale.

Son œuvre, si personnelle, est naturellement toute remplie de ce qui eut sur son développement tant d'influence. La Boétie, vertueux et sage, âme « à la vieille marque », esprit « moulé au patron de l'antiquité », excellent non en telle ou telle qualité spéciale mais en tout, « le plus grand homme du siècle » et surpassant Montaigne « d'une distance infinie », fut l'objet non seulement de sa tendre affection, mais de sa vénération profonde.

C'est une chose bien remarquable que les deux grandes passions de Montaigne aient été des amours virils : la Boétie et son père. Les seules vraies tendresses à ses yeux étaient celles où la raison avait sa part. « J'ai le goût étrangement mousse à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de notre jugement. » Il ne pouvait comprendre les transports avec lesquels beaucoup de parents embrassent les nouveau-nés, lambeaux de chair jaune ou rouge généralement assez laids, où rien ne distingue l'homme de la bête, candidats à l'humanité, si la raison les forme, mais, en attendant, guenons. Voilà pourquoi il ne savait pas exactement le nombre des « trois ou quatre » petites filles qu'il avait perdues à un âge où elles n'étaient pas encore sorties de la vie animale et presque végétative.

Il tenait le sexe faible non pas pour incapable de culture et d'esprit, mais pour déraisonnable par essence, impropre par conséquent à éprouver comme à inspirer le véritable amour. C'est parce que la raison entre dans l'amitié qu'il considérait celle-ci

comme infiniment élevée au-dessus de l'amour des femmes. L'amour fut pour lui un plaisir passager, jamais une passion. « En ce marché je me plaisais, mais je ne m'oubliais pas.... Je fuis à nourrir le plaisir de ma volonté si avant que je ne l'en puisse r'avoir sans perte sanglante. » Un des chapitres les plus amusants, les plus brillants et les plus scabreux des *Essais*, écrit par Montaigne non au commencement, mais vers la fin de son œuvre et de sa vie, pour égayer le déclin de ses ardeurs par le souvenir des folies passées, raconte comment dans sa jeunesse il « s'échauda » au feu universel et nous montre dans la femme le « centre où toutes choses regardent ». Mais l'auteur ne jette qu'en passant cette vue très philosophique et très vraie sur l'énorme importance centrale de l'éternel féminin dans les affaires humaines, et son chapitre *Sur des vers de Virgile* n'est d'ailleurs que l'exquise débauche d'une érudition friande et savoureuse, d'un style qui s'est mis en fête et dans sa toilette la plus riche pour traiter et pour rire de la bagatelle. Ce moraliste, politique plus sensé à l'occasion que profond connaisseur des abîmes du cœur humain, ne faisait aucun doute que, dans les conflits de l'ambition et de l'amour, la première ne fût toujours assez forte pour « gagner le prix de la maîtrise ». Combien il eût sympathisé avec le théâtre du grand Corneille, avec la méprisante idée que ce sublime esprit se formait de l'amour, qui ne doit être que l'ornement et non l'âme de nos pièces!

L'affection paternelle que notre philosophe voua plus tard à Mlle de Gournay, virago de lettres, ne contredit point cette remarque sur les mâles préférences de sa tendresse virile.

Montaigne, qui assista aux derniers moments de la Boétie, a rapporté toutes les circonstances de sa mort et les nobles discours qu'il tint, dans une très belle lettre à son père, où il a peut-être un peu cédé à la tentation d'arranger, à la façon du *Conciones*, les paroles prononcées par le héros d' « une fin si pompeuse », mais où domine, en dépit de tout, la vérité, le sérieux, et même la simplicité : « Il me dit que sa maladie était un peu contagieuse [1] et qu'il me priait de n'être avec lui que par boutées, mais *le plus souvent que je pourrais. Je ne l'abandonnai plus.* » Tout le monde connaît la réponse de la Fontaine à l'ami qui venait le recueillir chez lui : « J'y allais » ; le trait de Montaigne, moralement plus sublime, ne mériterait-il pas d'être aussi célèbre?

Le temps, guérisseur souverain des blessures de la sensibilité, n'a pas le même pouvoir pour dissiper la tristesse des deuils auxquels notre raison s'est profondément associée. Montaigne ne se consola jamais de la perte de son grand ami. Dix-sept ans après sa mort, étant en Italie, un jour qu'il écrivait au futur cardinal d'Ossat, « tout d'un coup, nous dit-il, je tombai en un pensement si pénible de M. de

1. Rien de moins que la peste ou quelque chose d'approchant.

la Boétie et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal ».

Afin de soulager sa douleur lorsqu'elle était récente, le philosophe usa d'un moyen trop caractéristique de sa morale et de son hygiène pour être passé sous silence dans cette biographie : il employa l'amour comme remède, comme violente « diversion ». La jeunesse de l'âge l'aidant, il se fit amoureux « par art et par étude ». Marié alors, mais admirablement modéré en tout, il observa dans cette circonstance une fidélité *relative* à sa femme, la seule qu'il eût pu, foi d'honnête homme, lui garantir en l'épousant. « J'ai, en vérité, *plus* sévèrement observé les lois du mariage que je n'avais ni promis ni espéré.... Des voluptés, la philosophie prêche la modération, non la fuite [1]. »

L'ami de la Boétie soigna très amoureusement la publication de ses œuvres posthumes en 1570. Chacune d'elles fut précédée d'une dédicace en forme de lettre adressée à quelque puissant personnage, à M. de Mesmes, conseiller du roi, à M. de Lansac, surintendant des finances, au chancelier de l'Hôpital, à M. de Foix, ambassadeur du roi à Venise, à Mme de Grammont, maîtresse du roi de Navarre; mais c'est tout bonnement « Mademoiselle de Montaigne » que son mari choisit pour lui dédier la traduction faite par la Boétie de la lettre de consolation de Plutarque à sa femme, présent trop bien approprié, lui écri-

1. Voir *la Famille et les Amis de Montaigne* (Hachette), p. 66 pour une petite rectification des faits et des dates.

vait-il, puisque « n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de notre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxième mois de sa vie. Je laisse à Plutarque la charge de vous consoler.... Les gens disent qu'un habile homme peut bien prendre femme, mais que de l'épouser c'est à faire à un sot. Laissons-les dire.... Vivons, ma femme, vous et moi, à la vieille française.... Je n'ai pas, ce crois-je, d'ami plus privé que vous. »

Il ne manquait qu'une chose à la collection des reliques de la Boétie : son chef-d'œuvre. Conservateur prudent, Montaigne ne voulut pas publier le *Discours de la servitude volontaire*, craignant l'abus que les passions politiques pourraient faire et qu'elles firent en effet plus tard de cette déclamation généreuse à l'honneur de la liberté contre la tyrannie.

IV

LE SEIGNEUR DE MONTAIGNE

L'année 1571 commença pour Montaigne une retraite studieuse, pendant laquelle il écrivit les deux premiers livres des *Essais* et qui dura neuf ans, mais sans être ni aussi profonde ni aussi définitive que le donnerait à croire la façon un peu solennelle dont il marqua son dessein de se retirer du monde.

Au second étage de la vieille tour, seule partie subsistante aujourd'hui du château de Montaigne, dans une petite pièce qui ouvre sur la pièce plus

grande où notre philosophe avait sa bibliothèque, les visiteurs peuvent lire encore les restes d'une inscription latine, dont voici la traduction :

L'an du Christ 1571, à l'âge de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, jour anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, excédé depuis longtemps déjà de l'esclavage des cours et des fonctions publiques, se reposa, plein de santé encore, sur le sein des doctes Vierges. En paix et en sécurité, il y passera les jours qui lui restent à vivre, souhaitant seulement que les destins lui permettent de parfaire cette habitation, ce doux asile paternel consacré à son indépendance, à sa tranquillité et à ses loisirs.

Ainsi Montaigne n'a pas quarante ans, il est bien loin de l'âge où « il faut songer à faire la retraite », et déjà il aspire au repos, il est excédé, *pertæsus*, de l'existence active. On serait tenté de chercher dans quelque ambition déçue l'explication de cette lassitude peu naturelle. « Tel fait des *Essais*, qui ne saurait faire des effets. »

Quoi qu'il en fût, son humeur et sa philosophie optimistes, voyant toujours le bon côté des choses, ne pouvaient manquer de goûter délicieusement la douceur d'une vie retirée et indépendante. Les liens d'une obligation quelconque, même envers les princes, étaient un « cruel garrottage » pour ce libre esprit, impatient d' « affranchir les coudes de sa liberté en tous sens ». Il remerciait Dieu de l'avoir fait naître dans une condition de fortune où il n'avait qu'à se laisser vivre sans rien demander ni devoir à personne. « Il faut dénouer ces obligations si fortes.... La plus grande chose du monde, c'est de savoir être

à soi. » Son horreur pour toute espèce d'obligation lui inspirait, avec beaucoup d'empressement à payer ses dettes, un sentiment bien humain, quoiqu'il puisse paraître singulier : il n'était pas très fâché des offenses et de l'ingratitude des hommes auxquels certains devoirs le liaient, chacune de leurs fautes déchargeant sa chère liberté de ce qu'autrement il leur aurait dû. Comme Paul-Louis Courier, que le métier de roi tentait peu et qui « évitait soigneusement » tout ce qui aurait pu le mener au trône, Montaigne « s'aimait trop » pour désirer le pouvoir souverain, et il « s'étonnait » de « l'horrible poids » d'une telle charge. Il aimait mieux être « deuxième ou troisième à Périgueux que premier à Paris..., *au moins, sans mentir, mieux troisième à Paris que premier* ».

Le voilà donc dans sa tour, composée, au rez-de-chaussée, d'une chapelle; au premier étage, d'une chambre à coucher et d'un réduit d'où il entendait la messe; au second, de la fameuse « librairie » dont il a fait la description. Tout ce qui, dans cette salle de forme circulaire, subsiste, avec la muraille nue, ce sont des sentences latines et grecques, au nombre de cinquante-quatre, tracées au pinceau sur les solives du plafond. Empruntées à la philosophie antique et à l'Écriture sainte, elles résument, en rappelant à l'homme mortel la modération dans les désirs, les bornes de la science, la brièveté du temps, la fragilité de la vie, l'essence de la sagesse humaine et divine.

Aux livres de Montaigne s'étaient ajoutés, par héritage, ceux de la Boétie. Sur la frise de la bibliothèque on pouvait lire encore au siècle dernier une inscription latine, aujourd'hui effacée, qu'on a traduite ainsi :

Michel de Montaigne, privé de l'ami le plus tendre, le plus cher et le plus intime, du compagnon le meilleur, le plus savant, le plus agréable et le plus parfait qu'ait vu notre siècle, voulant consacrer le souvenir du mutuel amour qui les unissait l'un à l'autre par un témoignage particulier de sa reconnaissance et ne pouvant le faire d'une manière plus expressive, a voué à cette mémoire tout ce savant appareil d'études, qui fait ses délices.

Dans les *Essais*, Montaigne se demande s'il est à louer ou à blâmer d'entretenir ainsi de l'ami perdu un deuil éternel. Il répond : « J'en vaux certes bien mieux. Son regret me console et m'honore. Est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obsèques? »

Mais l'homme le plus sage a ses petites faiblesses. Un détail achève le caractère de la tour et de son habitant : la répétition emphatique des armoiries du maître, qui, déjà étalées dans la chapelle, resplendissaient encore dans la bibliothèque, peintes en noir et en jaune, au milieu d'un gigantesque collier de Saint-Michel. Jamais notre philosophe n'oublia qu'il était gentilhomme. « Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueules, etc. » Contraste instructif et piquant que celui de ces armoiries flamboyantes avec le verset de l'Ecclésiaste qu'on lisait à côté : *Per omnia vanitas*,

et avec le vers de Perse : Quantum est in rebus inane! Montaigne a bien raison : « Nous sommes pleins d'inanité et de fadaise. Nous en sommes tous confits, tant les uns que les autres. Mais ceux qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte; encore ne sais-je. »

Sur un millier de volumes dont la bibliothèque se composait et que Mme de la Tour, après la mort de son père, donna tous à un abbé de ses amis, soixante-quinze environ ont été retrouvés. Ce sont, en grande majorité, des livres d'histoire ancienne ou moderne. Cette proportion s'accorde avec ce que Montaigne nous dit de sa prédilection pour ce genre de lecture.

Il avait l'habitude, assez commune parmi les lettrés, d'annoter ses livres et aussi de rédiger un jugement d'ensemble sur le blanc des dernières pages [1]. Les *Essais* peuvent être regardés, en partie, comme étant l'extension dans un cadre plus libre de ces commentaires primesautiers qui finirent par se trouver à l'étroit sur la couverture et sur les marges.

1. Le *César* de Montaigne, riche en notes manuscrites terminées par un grand jugement d'ensemble que le docteur Payen nous a fait connaître il y a quarante ans, et qu'on a souvent cité depuis lors en le comparant avec celui des *Essais*, est aujourd'hui la propriété de M. le duc d'Aumale. — Récemment, chez un libraire de Bordeaux, au milieu d'un lot de vieux livres, M. Dezeimeris a découvert, dans un affreux état de moisissure et de vétusté, un exemplaire des *Annales et Chroniques* de Nicole Gilles (XVIe siècle), contenant cent soixante-dix-huit annotations de la main de Montaigne : trouvaille de grand prix dont le savant critique doit faire le sujet d'une publication prochaine.

Lus dans le texte de la première édition, les premiers chapitres ne sont guère que des notes assez courtes, assez sèches et d'un médiocre intérêt moral, qui ont évidemment suivi des lectures. Plus tárd, c'est la chronique réelle de la vie courante qui suggérera parfois à Montaigne ses réflexions. Un jour des paysans viendront l'avertir qu'ils ont trouvé dans une forêt de son domaine un homme meurtri de coups et mourant ; ils n'ont pas osé le secourir, de peur des gens de loi, qui leur auraient demandé compte de leur présence autour de la victime : occasion pour Montaigne de dénoncer une justice si mal faite qu'elle empêche de remplir les devoirs de l'humanité. Il ne découvrit qu'ultérieurement et peu à peu l'idée simple et géniale, qui est la grande nouveauté des *Essais* : celle de se prendre lui-même comme centre de son ouvrage. Il l'exploita d'abord avec modération, puis avec une hardiesse de plus en plus risquée, de plus en plus complaisante à elle-même, jusqu'aux confidences inouïes du livre III.

Naturellement, Montaigne nous a laissé son portrait physique, et non seulement le buste, mais toute la personne, le « devant » et le « derrière ». C'est de lui-même que nous tenons qu'il était petit, ce qui le mortifiait assez, lorsque, faute de cette majesté corporelle qu'on devrait avoir quand on est le maître, les visiteurs, le prenant pour un de ses gens, lui demandaient *où est Monsieur?* Mais il avait la taille « forte et ramassée », le front large, les yeux doux, les oreilles et la bouche petites, les dents blan-

ches, la tête bien prise, le teint frais, le visage plein et agréable, la barbe brune « à écorce de châtaigne », les moustaches très fournies, où les odeurs s'attachaient, bien qu'il n'usât pas de parfums, la complexion « entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude », la poitrine et les jambes velues. Bien qu'il n'eût jamais eu la gale, il avait aux oreilles une démangeaison qui l'obligeait souvent à se gratter, « douce gratification de nature » et « à main ». Il ne portait pas de lunettes; mais, sa vue se fatiguant vite, il se servait, pour lire, d'une espèce de loupe en verre sombre, ou bien se faisait lire. Quelquefois il dictait.

Il était gai et mélancolique, sociable et rêveur, taciturne et bavard; il adorait les joyeuses compagnies et il chérissait la solitude. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il présentait cette diversité d'humeurs qui est l'homme même, que ramènent par force à une unité plus ou moins factice les hommes et les auteurs empruntés, mais que les hommes et les auteurs naturels laissent couler de source à l'abandon, et où réside le profond secret de leur charme?

L'ouverture et la franchise étaient, nous dit-il, le caractère dominant de sa physionomie; cela est probable, si l'âme a son rayonnement dans le visage et dans tout le corps : « Je m'ouvre aux miens tant que je puis ». Montaigne goûta une intime douceur dans le témoignage que lui rendait sa conscience de n'avoir eu pour la Boétie rien de caché. Il a fait pleurer Mme de Sévigné en racontant les poignants

remords du maréchal de Montluc, qui, par une sotte affectation d'austérité paternelle, n'avait su faire voir à un fils qu'il aimait « qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris ». Il détestait de tout son cœur le mensonge, qu'il n'admettait nulle part, non pas même sous la forme d'innocente tricherie dans les jeux, était « ennemi juré de toute espèce de falsification », et, l'inhumanité exceptée, n'avait pour aucun vice autant d'horreur que pour l'hypocrisie et la déloyauté. Telle était la simplicité presque candide de son âme (candeur très consciente et très avertie, bien différente du manque de clairvoyance ou de finesse), qu'il se laissait volontiers « piper[1] » par la malice d'autrui, satisfait seulement de se connaître assez pour savoir qu'il était « pipable » et ainsi ne pas « se piper » lui-même.

Comme le bon Pantagruel, il « interprétait toutes choses à bien ». « Je ne crois pas aux inclinations perverses et dénaturées, si je n'y suis forcé par grand témoignage, non plus que les monstres et les miracles; je suis toujours d'avis d'interpréter en bonne part les choses qui le peuvent être. » Guichardin lui avait extrêmement déplu par la maligne noirceur de son pessimisme sceptique qui ne voulait pas attribuer une seule action de l'homme à la vertu, à la religion, à la conscience, comme si ces lumières-là étaient absolument éteintes dans le monde! et il avait fortement exprimé son blâme sur son exemplaire de cet historien : « Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir

vraisemblablement cinquante vicieuses intentions! »

Ne voulant tromper personne et n'ayant point l'air d'un trompeur, étant « tout en dehors et en évidence », il dédaignait de se justifier quand il était accusé trop injustement; ou il se taisait « tout à plat » ou il renchérissait sur l'accusation « par une confession ironique et moqueuse » : car il lui semblait qu'on devait « lire en son cœur ».

Le seigneur de Montaigne était très hospitalier et ne ressemblait à rien moins qu'à un ours ou au misanthrope Rousseau. Mais bannissant de chez lui toute cérémonie et laissant à ses hôtes leur liberté, il entendait conserver la sienne, rester muet, rêveur et enfermé quand il lui en prenait fantaisie. La discussion et la contradiction lui plaisaient, à titre de simple exercice d'hygiène et comme étant le langage de la « familiarité virile »; car il n'était pas de ces gens bornés et têtus qui tiennent à leurs propres idées avec une âpreté et une roideur stupides. « L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise : est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne? » Il fuyait comme des pestiférés les gens tristes, austères ou hargneux. A ce « paresseux », à cet « égoïste » rien ne semblait plus beau que la vie militaire, à cause de sa fin si utile et si noble comme aussi de « la liberté de cette conversation sans art, mâle et sans cérémonie, de cette courageuse harmonie de la musique guerrière qui échauffe l'âme et les oreilles ». Bon et simple dans sa famille, il jouait à divers jeux

avec sa fille et sa femme, désapprouvait le conseil de Platon d'user avec les serviteurs d'un ton magistral, aimait l'emploi familier du tendre nom de « père », simulait la colère quand il fallait gronder, n'avait jamais souffert que Léonor fût fouettée, et, si le ciel lui eût donné des garçons, il aurait été bien « plus religieux » encore à ne point toucher avec les verges « des mâles, moins nés à servir », dont il aurait voulu « grossir le cœur d'ingénuité et de franchise ». Mais il avait pris très philosophiquement son parti de n'en point avoir. « La vacation stérile a bien aussi ses commodités. »

Parce qu'il n'était pas un ami banal, Montaigne put encourir le reproche de froideur de la part de ceux qui offrent leur cœur au premier venu, comme Oronte. La fortune l'ayant « affriandé » dès sa jeunesse à une amitié exquise et rare l'avait dégoûté de toutes les autres. Volontiers il aurait pris pour compagnon de voyage un véritable ami, ne trouvant nul plaisir parfait sans communication; volontiers il aurait donné à ses *Essais* la forme de lettres, si Dieu lui avait laissé un autre lui-même à qui les adresser Mais la Boétie n'était plus. « Lui seul jouissait de ma vraie image, et l'emporta. »

Montaigne a-t-il été content de sa femme? Le mariage est un « marché plein d'épineuses circonstances ». Il est bien probable qu'en dépit de son bonheur et du choix éclairé qu'avaient fait pour lui ses parents, il eut quelques occasions de se rappeler le soulier neuf dont parle Plutarque, qui chausse le

pied en perfection et qui pourtant le blesse. Il est bien probable que ses oreilles furent parfois déchirées par des criailleries continuant à percer l'air qui n'en peut mais, longtemps après que la servante en faute n'est plus à portée de les ouïr. Mais pourquoi donc n'aurait-il pas fait cette expérience commune? et pourquoi, l'ayant faite, n'en aurait-il rien dit à ses lecteurs, lui qui babille de tout? Ce qui est beaucoup plus digne de remarque, c'est l'insignifiance même de ces vagues et rares confidences et l'impression que les *Essais* nous laissent en somme d'une femme estimée et d'un ménage heureux. « La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage.... C'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher en mariage avant toute autre.... *Selon que l'expérience m'en a appris*, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. »

« Mademoiselle de Montaigne » avait bien besoin de s'entendre au gouvernement du ménage; car son mari en était incapable. Tout porte à croire que c'est à elle qu'il devait le bon ordre de ses affaires quand il était absent, et même quand il était chez lui. L'inscription latine de 1571 annonce le dessein de « parfaire cette habitation, ce doux asile paternel » : Montaigne fit un sincère effort pour administrer le beau domaine que son père lui avait transmis en pleine prospérité. Il ne faut pas nous représenter le philosophe comme très absorbé par la composition des *Essais*. Une dizaine d'années pour les deux pre-

miers livres, cela ne fait guère plus d'*une* page en moyenne par semaine, ce qui est un train modéré, et il écrivait, avant 1588, qu'il y avait vingt ans qu'il n'avait donné une heure de suite à la lecture. Il s'appliqua donc au métier de propriétaire, mais en vain. « Depuis dix-huit ans que je gouverne mes biens, je n'ai su gagner sur moi de voir ni mes titres ni mes principales affaires. » A l'en croire, son ignorance des choses pratiques était honteuse. Il savait à peine distinguer un chou d'une laitue. Ce n'était pas mépris ni gloire, ce n'était pas qu'il eût à cœur quelque plus haute science; c'était pure « bêtise ».

Dans cet aveu, qui le rend aimable, il y a, sous l'exagération, une part de sincérité naïve; mais il y a aussi un petit artifice, qu'il est d'autant plus permis de dénoncer que Montaigne n'en était nullement inconscient. D'abord, quand on est l'auteur des *Essais*, on ne court pas grand risque en se donnant pour « bête »; et puis, « notre suffisance est détaillée à menues pièces.... Pour l'usage de la vie, il peut y avoir de l'excès en la pureté et perspicacité de nos esprits.... A certaines besognes les esprits communs sont plus propres que les subtils. » Les mauvais compliments que Montaigne se fait, étant l'envers d'autant d'éloges, le compromettent peu en général. Il se plaint continuellement de sa mémoire : mais « les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugements débiles », et chez lui « le jugement tient un siège magistral ou, du moins, s'en efforce ».

Cela ne l'empêche pas, il est vrai, d'écrire ailleurs que son jugement « marche à tâtons », qu'il est « chancelant, bronchant et chopant »; car tout le monde, selon la juste remarque de la Rochefoucauld, dit du bien de son cœur, et personne n'ose en dire, directement au moins, de son esprit.

Il eut pourtant, comme châtelain de Montaigne, une idée originale. Dans les temps violents où il vivait, il laissa son domaine ouvert, sans barrière, sans défense, sans garde, sans autre protection que celle du ciel, et il prétend qu'il s'en trouva bien. « La difficulté donne prix aux choses.... Toute garde porte visage de guerre » et semble défier l'assaillant. Par une « confiance abandonnée », vous ôtez aux gens l'envie de mal faire, *à moins qu'ils ne soient des diables*. Le malheur est qu'il y a des « diables ». Montaigne faillit être victime de son trop de confiance. Des cavaliers armés s'étant introduits chez lui, il raconte qu'il dut son salut et celui de sa maison au repentir qui saisit leur chef (il le connaissait personnellement un peu) à la vue de tant de simplicité et de courageuse bonne foi. « Mon visage et ma franchise lui avaient arraché la trahison des poings. » Une autre fois, surpris en voyage par une troupe de huguenots, il fut sauvé grâce à la sincérité même avec laquelle il leur déclara le parti dont il était.

Dans l'année 1574, le duc de Montpensier, guerroyant contre les protestants soulevés, que la Noue commandait, se trouvait au camp de Sainte-Hermine, en Poitou. Montaigne s'y rendit, à l'exemple de

toute la noblesse restée fidèle au roi, dans le dessein d'offrir au chef catholique le secours de son épée. Mais Montpensier profita de la présence de cet ex-conseiller pour le charger d'un message verbal à l'adresse du parlement de Bordeaux. Il se transporta donc auprès de ses anciens collègues et leur tint un long discours, à la suite duquel la garnison du Château-Trompette fut augmentée.

Trois ans auparavant il avait reçu de Charles IX le collier de Saint-Michel, objet longtemps chéri de sa plus ardente convoitise, mais un peu discrédité alors par le trop facile octroi de cette faveur. Il alla probablement à Paris, en 1572, pour répondre à une convocation de tous les chevaliers de l'ordre. Vers 1576, Henri III le nomma gentilhomme de sa chambre; en 1577, Henri de Bourbon, roi de Navarre, lui fit le même honneur.

Les *Essais* ayant été imprimés à Bordeaux, l'auteur, qui s'entendait au soin de sa gloire, les porta lui-même à Paris. Car, pour se faire sa place au soleil, jamais il n'a suffi qu'un livre fût bon : il faut aujourd'hui que la presse le crie; sous l'ancien régime il fallait que le roi le dît. Henri III daigna dire à Montaigne que son livre lui plaisait. « Sire, répondit spirituellement le Gascon, il faut donc que je plaise à Votre Majesté, puisque mon livre lui est agréable; car il ne contient autre chose qu'un discours de ma vie et de mes actions. »

V

VOYAGE HORS DE FRANCE

Cependant la gravelle héréditaire avait commencé à le faire souffrir. Il regardait la santé comme le premier des biens, comme supérieure à tout ce qu'il y a de plus précieux, à la gloire, à la sagesse même, et comme la condition principale de la production active et joyeuse de l'esprit. « La santé, de par Dieu! » Pour recouvrer cet inestimable « présent de nature », Montaigne aurait couru d'un bout à l'autre du monde. Il partit donc à la recherche d'une eau naturelle pour soulager son mal, et fit un grand voyage, qui dura dix-sept mois, en Suisse, en Allemagne, en Italie.

Mais il voyagea aussi pour voyager. Les déplacements ne coûtaient rien à son humeur très peu sédentaire. « J'arrête bien chez moi le plus ordinairement, mais *je voudrais m'y plaire* plus qu'ailleurs. » Il détestait le prétendu confort des locomotions paresseuses en coche, en litière, en bateau, et n'aimait que l'allure virile du cheval. C'est là qu'il s'abandonnait le mieux à ses « rêveries », barbotant sous la pluie et dans la crotte « comme les canes ».

Ce qui lui coûtait, à ce grand « égoïste », c'était de se séparer des siens. « Nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il fasse à son souhait, qu'encore, au départir de sa famille et de ses amis,

il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne lui en échappent point tout à fait, au moins met-il le pied à l'étrier d'un visage morne et contristé. »

Montaigne avait une idée macabre qui fait frémir la nature, mais qui, certes, n'est pas d'un épicurien voluptueux : il aurait voulu mourir loin de chez lui, dans quelque hôtellerie. « On trouve, en payant, qui vous tourne la tête et qui vous frotte les pieds. » Les raisons ne lui manquent pas, il est vrai, pour justifier cette horrible préférence, et la principale est qu' « il y a plus de crève-cœur que de consolation à prendre congé de ses amis.... Vivons et rions avec les nôtres. Allons mourir et rechigner entre les inconnus. »

Les notes de Montaigne sur son voyage, découvertes et publiées en 1774, sont principalement un bulletin de santé, tenu d'abord par le secrétaire du malade, ensuite par le malade lui-même, qui, après avoir donné congé à celui de ses gens « qui conduisait cette belle besogne », prit la plume sans plaisir et, pour s'exercer à l'italien, se mit bientôt à compter dans cette langue ses *flati infiniti*. On enregistre le nombre de verres d'eau (neuf de suite à Plombières, chaque matin) engloutis dans l'estomac au grand étonnement des baigneurs, qui s'en tenaient à l'usage externe; puis, l'opération de tout ce liquide « et par devant et par derrière ». Le résultat d'une si hasardeuse expérience fut qu'il faut être « fol » pour se laisser persuader que « ce corps dur et massif qui se cuit en nos rognons » puisse « se dis-

*soudre par breuvages », et que la seule utilité des stations balnéaires est dans les promenades aux*quelles nous convie « la beauté de l'assiette du pays ». Montaigne aimait la belle nature. Mais il va sans dire que les goûts de ce sage, vivant à une époque saine où l'admiration pour les sublimes horreurs n'était pas encore inventée, n'avaient absolument rien de romantique; ce qu'il trouvait beau, suivant l'esthétique naturelle et raisonnable, ce sont les montagnes d'aspect souriant qui « s'étendent si mollement qu'elles se laissent testonner et peigner jusques aux oreilles ».

La conduite et les sentiments de Montaigne à l'égard de la médecine constituent chez lui un trait de caractère bien vrai et bien humain. Il avait pour les médecins une haine héréditaire comme sa maladie, « appuyée et fortifiée par discours ». Il leur en voulait à mort d'avoir « tué un ami qui valait mieux qu'eux tous tant qu'ils sont ». Dans un siècle où les disciples d'Hippocrate se rendaient grotesques par leur « trogne magistrale » et par des drogues aussi ridicules que « du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc », il triomphe à montrer le spectacle toujours instructif et vrai de leur science incertaine pataugeant dans une « mer trouble et vaste » d'erreurs et de contradictions. Il avait coutume, dans les crises aiguës de sa gravelle, de se « réconcilier d'abord à Dieu par les derniers offices chrétiens »; puis, de s'en remettre au ciel ou à la nature : car ces mots, *la nature* et *Dieu*, *la fortune* et *la Providence*,

sont de simples synonymes pour ce stoïcien né catholique et resté fidèle à ses deux mères, l'antique philosophie et l'Église.

Cependant, il ne voudrait pas désobliger les médecins. Il en connaît qui sont d'honnêtes gens. Aussi indulgent que Molière, il les appelle en sa compagnie quand il est malade, les entretient volontiers « et les paie, comme les autres ». Aussi réservé et précautionné que Renan, il n'oserait point jurer, hélas ! de ce qu'on le verra faire à son lit de mort; peut-être tombera-t-il dans cette « rêverie », de consulter sérieusement des médecins, comme l'autre, des prêtres : « Je ne me puis répondre de ma fermeté future ».

Sceptique en médecine, Montaigne croyait facilement aux remèdes de bonne femme, qui sont ou prétendent être des prescriptions de la nature, et c'est à cause de cette vertu *naturelle* qu'il avait mis son espoir dans les eaux minérales. Il dut savourer bien profondément le comique de la situation où il se trouva, le jour où des médecins italiens, partagés d'avis sur le remède à faire prendre au neveu d'un cardinal, vinrent *le consulter* et remettre à ses lumières la décision de leur différend !

Le *Journal* est d'ailleurs autre chose qu'un simple bulletin de santé. Mais, s'il note quelques faits intéressants, il ne mentionne pas toujours les principaux, puisqu'il passe sous silence la visite, rappelée plus tard avec émotion dans les *Essais*, que Montaigne fit au malheureux Tasse enfermé à Ferrare dans une maison de fous.

Les *Essais* laissent voir, le *Voyage* montre avec évidence combien ce grand curieux, que la légende réduirait presque à un être valétudinaire et grelottant, calfeutré dans sa bibliothèque et dans l'observation de lui-même, avait bon pied et bon œil. Il était infatigable. Pendant que les personnes de sa suite, dont les plus notables étaient le seigneur de Mattecoulon, son jeune frère, et le seigneur d'Estissac, probablement fils de la dame à qui est dédié le VIII[e] chapitre du livre II, se lassaient vite et soupiraient après la retraite, lui se levait chaque matin, « plein de désir et d'allégresse, haïssant le voisinage du lieu où il se devait reposer ».

Pour le voyageur, comme pour l'écrivain, la ligne droite était sans charmes. Il revenait volontiers sur ses pas, et les lieux les moins explorés étaient ceux qui l'attiraient le plus. Il avait une qualité qui n'est commune nulle part et qui est très rare chez les moralistes, dont l'œil regarde surtout le dedans : il *voyait* les choses extérieures. Il les voyait avec une netteté et une minutie dont témoigne sa description d'une scène d'exorcisme ou d'une cérémonie de la circoncision, dans le *Voyage*, comme celle « d'un enfant monstrueux », dans les *Essais*. Il recherchait toutes les occasions de s'instruire, interrogeant en Allemagne, les théologiens, les disciples de Zwingle comme ceux de Luther, et attentif aussi à la façon dont on y tournait la broche ; pénétrant, à Vérone, dans la synagogue et se faisant initier à tous les détails du culte israélite ; visitant, à Rome, les antiquités le matin,

le soir les belles courtisanes et regrettant seulement qu'elles lui vendissent aussi cher leur conversation, seule chose qu'il désirât d'elles, que « la négociation entière ».

Le principal souci de Montaigne en voyage et l'un des articles essentiels de sa philosophie était d'entrer partout dans l'esprit et les mœurs des contrées où il se trouvait. Les Français, mauvais voyageurs, ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils peuvent rencontrer « un compatriote en Hongrie », « des Gascons en Sicile ». Ils « festoyent » alors cette aventure et traitent de « barbares » les étrangers. Pourquoi barbares? parce qu'ils ne parlent pas français. « Il semble à chacun que la maîtresse forme de l'humaine nature soit en lui.... O l'ânerie dangereuse et insupportable! » L'honnête homme est le sage qui n'a point asservi sa liberté à une façon uniforme de vivre, qui, « flexible » et « mêlé », « se détourne et se coule aisément à la façon contraire », qui a su « frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui ». Au rebours de ses compatriotes, Montaigne se moquait d'être servi à la française et recherchait toujours les tables « les plus épaisses d'étrangers ». « J'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonais comme un Français. » Mais l'instinct a ses répugnances, invincibles aux « discours » de la philosophie : jamais Montaigne ne put s'accoutumer à la bière; il ne prenait pas non plus son parti du ridicule « petit drapeau d'un demi-pied » que les Suisses lui donnaient en guise de serviette.

Comme il mangeait habituellement avec ses doigts, se servant peu de fourchette et de cuillère, le manque d'un torchon de grandeur raisonnable lui était d'autant plus sensible.

A Lorette, il fit ses Pâques, s'intéressa vivement au récit d'une guérison miraculeuse qu'il rapporte dans ses moindres circonstances, et offrit à Notre-Dame un tableau d'argent où il y avait quatre figures, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille, toutes trois agenouillées de rang aux pieds de la sainte Vierge. Volontiers notre gentilhomme, dans les hôtels où il avait logé, laissait au départ ses armoiries sculptées sur un écusson en bois. Aux bains della Villa, près de Lucques, il offrit un grand bal aux baigneurs et aux paysannes, suivi d'un souper et d'une distribution de prix aux meilleures danseuses, choisies avec la gracieuse assistance des dames. A Rome, où il séjourna quatre mois et demi, il dicta à son secrétaire d'éloquents lieux communs sur le colosse abattu de la grandeur romaine, sur ces ruines elles-mêmes ruinées; visita la « librairie » du Vatican; défendit, à la table de l'ambassadeur de France, les mérites de la traduction de Plutarque par son cher Amyot; assista, le jour de Noël, à la messe du pape, « cérémonie plus magnifique que dévotieuse », pendant laquelle le Saint-Père bavardait avec les cardinaux; obtint une audience de Grégoire XIII et baisa la pantoufle de Sa Sainteté, très fier qu'Elle eût un peu haussé le bout de son pied pour l'approcher de ses lèvres et très heureux de la bienveillante exhorta-

tion que lui fit le Souverain Pontife de persévérer dans sa dévotion pour l'Église et dans le service du Roi Très-Chrétien.

Les *Essais*, avec les autres livres que Montaigne avait dans son bagage, avaient dû subir l'examen de la police pontificale. On les lui rendit au bout de quatre mois, « châtiés selon l'opinion des docteurs moines ». Mais jamais censure ne fut plus courtoise et n'admit avec plus de bonne grâce la résistance.

Une des choses qu'on lui reprochait, sans aigreur, c'était d'avoir dit du bien de Julien l'Apostat et des poésies de Théodore de Bèze, auteur hérétique. La raison du philosophe refusait de comprendre un tel blâme. Quoi! parce qu'un homme est un voleur, ne pourra-t-on dire qu'il a une belle jambe? Parce qu'un avocat m'a fait tort, nierai-je son éloquence? Aucune manière de raisonner n'est plus commune, mais aucune n'est plus vicieuse que celle-ci : Il est de la Ligue, puisqu'il admire la grâce de M. de Guise; l'activité du roi de Navarre l'émerveille, donc il est huguenot; il trouve à redire aux mœurs du roi, c'est un séditieux. « Voire à mes ennemis, je rends nettement ce que je dois de témoignage d'honneur.... Quand ma volonté se donne à un parti, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte.... Et ne confonds point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas. » Montaigne résista donc sur ce premier point à la censure ecclésiastique et il lui prouva qu'elle avait tort.

Une autre hérésie qu'on blâmait dans son ouvrage,

c'était d'avoir estimé cruauté, dans les condamnations judiciaires, tous les supplices qui ne sont pas la mort simple. *Item*, d'avoir prétendu que les enfants devaient être élevés à tout faire. Enfin, on lui reprochait l'abus de cette expression païenne : « la Fortune ». Il est certain qu'elle est prodiguée. Mais Montaigne tint si peu de compte de cette critique, la moins déraisonnable des quatre, que non seulement il n'effaça point le mot dans les deux premiers livres, mais qu'il ne l'employa pas moins, plus tard, dans le troisième que dans les autres.

En lui restituant les *Essais*, le maître *del sacro palazzo* le pria, avec une modestie tout à fait charmante, de ne pas attacher à la censure plus d'importance qu'il ne fallait, un moine français et d'autres personnes de même langue l'ayant averti qu'elle contenait « plusieurs sottises »; il ajouta qu'on honorait fort « et son intention et son affection envers l'Église » et qu'on « estimait tant et sa franchise et sa conscience, qu'on s'en remettait à lui-même pour rhabiller dans son ouvrage ce qu'il y trouverait de mauvais goût ». Il l'exhorta enfin à continuer d'aider l'Église par son éloquence. « Ce sont, écrit Montaigne, leurs mots de courtoisie. »

Tout Romain par son éducation, « embabouiné » de Rome dès l'enfance, Montaigne n'ambitionnait rien tant que de devenir bourgeois de « la plus noble ville qui fut et qui sera jamais ». Il sollicita avec instance et finit par obtenir « une bulle authentique de bourgeoisie romaine, pompeuse en sceaux et

lettres dorées ». Il se moque un peu de lui-même à cette occasion dans les *Essais*, mais en donnant *in extenso* le texte de la bulle, et il avoue simplement dans son *Voyage* que cela lui fit « beaucoup de plaisir ». La vérité est qu'il n'avait pas eu de plus grande joie depuis le jour où il passa à son cou le collier de Saint-Michel.

VI

UNE GRAVE DÉLIBÉRATION

Le 7 septembre 1581, « étant éloigné de France et encore plus éloigné d'un tel pensement », Montaigne reçut une nouvelle bien faite pour le flatter et pour le troubler. A Bordeaux, les électeurs aux fonctions municipales l'avaient nommé maire de la ville.

Ce n'était pas chose à dédaigner. La mairie n'était donnée alors qu'à des gentilshommes, à la noblesse portant épée, et Montaigne succédait au maréchal de Biron. Plus honorifique que lourde, la charge de maire n'exigeait ni un grand travail ni beaucoup d'assiduité. Ce magistrat devait figurer, dans les cérémonies publiques, à cheval, en robe de velours rouge et blanc, précédé de quarante archers en veste écarlate et suivi du corps de ville. Il défendait aussi, à l'extérieur, les intérêts de Bordeaux dans les affaires d'importance; mais l'administration quotidienne et ordinaire de la cité pouvait être laissée aux jurats.

Cependant une situation aussi élevée avait sa part de responsabilité et de soucis. Onze ans de retraite et d'indépendance avaient habitué Montaigne à goûter les douceurs d'une « vie glissante, sombre et muette ». Devenu « bien autrement jaloux des droits de son repos que des droits de son autorité » ; guéri de toute ambition, si jadis il en avait eu ; estimant que, si l'homme doit chercher à s'élever et à croître, c'est « proprement pour soi », en résolution, en sagesse, et que « la grandeur de l'âme n'est pas tant tirer à mont et tirer avant comme savoir se ranger et circonscrire » ; ayant peu de passions pour troubler son sommeil, mais agité par la moindre délibération à prendre, il s'était convaincu que les occupations publiques n'étaient « aucunement de son gibier ».

Il les avait toutefois en très haute estime. « Je suis de cet avis, que la plus noble vacation et la plus juste est de servir au public et être utile à beaucoup. » Ceux qui se dérobent à la tâche de « répondre et satisfaire loyalement à tous les membres de leur charge » peuvent faire « une belle épargne », ils n'ont pas « le prix de la difficulté ». Montaigne était trop éclairé et trop consciencieux pour ne pas reconnaître que « la juridiction ne se donne point en faveur du juridiciant, mais en faveur du juridicié », qu'on fait « un supérieur non pour son profit, ains pour le profit de l'inférieur », que « toute magistrature, comme tout art, jette sa fin hors d'elle ». L'ami perdu qu'il chérissait toujours et qui restait le guide vénéré

de sa pensée et de sa vie, ne revenait pas à son souvenir sans lui rappeler, entre autres vertus, « la tendre amour qu'il portait à sa misérable patrie » et son généreux regret de quitter ce monde avant d'avoir servi la France utilement.

Montaigne hésita. Il aurait peut-être refusé, si le roi, en lui envoyant ses félicitations, ne lui avait pas donné l'ordre de se rendre à son poste « sans délai ni excuse ». Il partit donc, mais sans grande hâte, restant encore quinze jours à Rome, séjournant à Lyon une semaine, et, au retour, se reposant d'abord dans son château, d'où sa première lettre comme maire fut pour excuser son absence.

Ainsi il acceptait, ou il obéissait. Mais, ne voulant pas tromper ses électeurs sur ce qu'ils pouvaient attendre de lui, il « se déchiffra fidèlement et consciencieusement » à eux tel qu'il se connaissait lui-même. Il faut, avant tout, bien comprendre ces déclarations, rappelées et commentées au chapitre x du livre III : « *De ménager sa volonté* ». C'est le morceau capital des *Essais* pour l'intelligence de Montaigne homme public.

J'ai, disait-il en substance à ses concitoyens, de la bonne volonté et peut-être certaines qualités administratives, bien que je sois fort loin de les avoir toutes. Vous pouvez compter sur moi pour répondre de mon mieux à votre confiance et pour remplir honorablement tous les devoirs de ma charge. Je vous donnerai « mon attention, mes pas, mes paroles, ma sueur et mon sang au besoin », oui,

mon sang, oui, ma vie. Seulement, ne me demandez pas d'entrer dans la peau du maire qu'on veut que je sois, jusqu'à ce degré de pénétration intime où l'homme ne se distingue plus du magistrat, où il n'a pas d'autres soins, d'autres pensées, d'autres vertus ni d'autres talents que ceux de la fonction qui l'absorbe.

Le maire et Michel de Montaigne resteront toujours « deux, d'une séparation bien claire ». Mon père, dont je ne dirai jamais assez combien j'aime et honore la mémoire, avait pris l'intérêt public tellement à cœur qu'il en avait « l'âme cruellement agitée » et que sa santé en souffrait. Je serais bien fâché qu'une chose quelconque fît sur moi autant d'impression. Je prendrai vos affaires « en main », non pas « au poumon et au foie ». Si la disgrâce des temps veut que j'assiste, hélas! à « notre mort publique «, j'en serai le témoin attristé, car je veux du bien à mon pays, attristé, mais non pas au point de « m'en ulcérer et maigrir » ; j'utiliserai pour ma propre instruction le « notable spectacle » d'une catastrophe que je n'aurai pu empêcher, et je saurai *même* quelque gré à la fortune de m'avoir fait naître en un siècle passionné et violent, plein d'une grandeur tragique, « fameux par son malheur ».

Nous ne sommes ici-bas que des acteurs dans un drame qui n'est point notre ouvrage. Prendre son personnage au sérieux, comme s'il était autre chose qu'une illusion « farcesque », c'est la vulgaire bévue d'un comédien inintelligent. « Il se faut réserver

une arrière-boutique », dans laquelle on se retire pour se juger et d'où l'on se regarde curieusement agir et souffrir.

Parce qu'on est avocat ou financier, ce n'est pas une raison pour méconnaître « la fourbe qu'il y a en telles vacations ». Tous les métiers sont sots, mais il faut les faire, en comprenant bien leur sottise. « Le jugement d'un empereur doit être au-dessus de son empire » ; il doit le « considérer comme un accident étranger, savoir jouir de soi à part et se communiquer, comme Jacques et Pierre, au moins à soi-même ». Oh ! combien j'en ai vu de ces personnages bouffis d'importance auxquels je ne veux point ressembler, « qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures qu'ils entreprennent de charges, et qui, se prélatant jusques au foie et aux intestins, entraînent leur office jusque dans leur garderobe ! Je ne puis leur apprendre à distinguer les coups de chapeau qui les regardent de ceux qui regardent leur commission ou leur suite ou leur mule ! »

Je serai votre maire, mes amis, puisque vous le voulez, et je suis sensible à cet honneur. Mais je ne croirai pas que Montaigne mérite plus de gloire pour avoir continué à mettre une garde aux portes de la ville, « rapetassé un pan de mur » ou « décrotté un ruisseau public ». Je n'imiterai pas ce conseiller de ma connaissance, qui « ayant dégorgé une battelée de paragraphes d'une extrême contention et pareille ineptie, se retira de la chambre du conseil

au pissoir du palais, où il fut ouï marmottant entre ses dents : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !* »

VII

LE MAIRE DE BORDEAUX

Le maire était nommé pour deux ans. La première mairie de Montaigne se passa sans difficulté, sans incidents notables. Il inspecta le collège de Guyenne et approuva la sage direction du savant Vinet, qui en était alors principal; alla saluer à Cadillac le roi et la reine de Navarre, qui s'y trouvaient de passage; fit un voyage à Paris pour les affaires de la ville; assista à la séance d'ouverture de la nouvelle cour de justice de Guyenne, qui venait d'être instituée à Bordeaux, et se lia dans cette circonstance avec le futur historien de Thou. Celui-ci reconnaît qu'il « tira bien des lumières de Michel de Montaigne, alors maire de Bordeaux, homme franc, ennemi de toute contrainte, et qui n'était entré dans aucune cabale; d'ailleurs fort instruit de nos affaires, principalement de celles de la Guyenne, qu'il connaissait à fond ».

En 1583, Montaigne fut réélu. C'est alors que les grands embarras commencèrent. La situation politique, grave dans toute la France, était particulièrement aiguë à Bordeaux. Henri de Navarre, prince hérétique, avait le gouvernement de la Guyenne, où

le maréchal de Matignon était lieutenant général du roi. Quand la mort du duc d'Anjou fit du Navarrais l'héritier présomptif, la Ligue se remua fort. Elle avait à Bordeaux un partisan dangereux dans la personne du baron de Vaillac, gouverneur du Château-Trompette. S'opposer aux excès du zèle catholique, c'était encourir l'accusation d'hérésie; faire échec au roi de Navarre, c'était compromettre l'avenir, en même temps que ce n'était pas un moyen sûr de servir le roi de France, qui plusieurs fois avait paru sur le point d'appeler à son aide les huguenots pour se débarrasser des Guises. Entre les grands partis politiques, à Bordeaux et autour de Bordeaux, s'agitait la reine Marguerite, sœur du roi, femme de Henri de Navarre; brouillée avec son mari, brouillée avec son frère, brouillée avec la raison et avec la pudeur, elle cherchait à pêcher dans toute cette eau trouble je ne sais quels poissons que l'histoire ne distingue pas très bien.

Dans des complications pareilles, où la difficulté est moins de faire son devoir que de le connaître, Montaigne estimait qu'il n'est pas permis à un honnête homme de ne point arrêter son choix d'un côté ou de l'autre. « De se tenir chancelant et métis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son pays et en une division publique, je ne le trouve ni beau ni honnête. » Mais l'honnête homme doit s'attendre, s'il a quelque modération, aux injures des partis extrêmes : « Je fus peladé à toutes mains; au gibelin j'étais guelfe, au guelfe

gibelin ». Catholique et royaliste, Montaigne servait l'Église et le trône avec cette mesure et cette raison dont tous les fanatismes s'offensent. Il avait des hérétiques dans sa famille, puisque le seigneur de Beauregard, son frère, était huguenot; et le roi de Navarre exerçait sur lui un charme, l'affinité des esprits et des humeurs attirant l'un vers l'autre irrésistiblement ces deux grands Gascons, ces deux grands Français.

Lorsque le Béarnais s'empara de Mont-de-Marsan par un coup de main, le maréchal de Matignon riposta en renforçant les garnisons de Bazas et de Condom. Mais Henri, secondé par son secrétaire Duplessis-Mornay, écrivit au maire lettres sur lettres pour l'assurer de ses bonnes intentions, et Montaigne, peu à peu gagné et persuadé, finit par se porter garant auprès de Matignon des desseins pacifiques du prince.

Le 19 décembre 1584, le roi de Navarre lui f[illegible] visite en son château. Montaigne a noté cet événement dans des *Ephémérides*, précieuse trouvaille du docteur Payen, publiées en 1855 :

> Le roi de Navarre me vint voir à Montaigne, où il n'avait jamais été, et y fut deux jours servi de mes gens, sans aucun de ses officiers. *Il n'y souffrit ni essai ni couvert*[1] et dormit dans mon lit. Il avait avec lui (suit l'énumération de trente-quatre personnes de sa suite, outre dix autres seigneurs, valets de chambre, soldats et pages).... Au partir de céans, je lui fis élancer un cerf en ma forêt, qui le promena deux jours.

1. Ni essai des aliments ni couvert personnel.

A Bordeaux, les progrès de la Ligue devenaient de plus en plus menaçants. Ils furent arrêtés net par un coup d'autorité du maréchal de Matignon. Il manda en son hôtel le baron de Vaillac, fortement suspect, le maire et tous les chefs de services. Alors il dit au gouverneur du Château-Trompette que ses menées étaient connues et il le somma, au nom du roi, de livrer immédiatement les clefs de la forteresse : sinon, il lui ferait trancher la tête à la vue de sa garnison. Vaillac, surpris et tremblant, essaya de se disculper, mais obéit. Le lendemain de cette scène, le maire et les jurats s'empressaient d'écrire à Henri III pour protester de leur dévouement à la cause royale.

Assurément Montaigne était incapable d'une résolution aussi hardie. Cependant il ne manquait pas de courage ni de décision autant qu'on se plaît à le dire. Il en donna la preuve au mois de mai 1585. A cette époque avait lieu la « montre » ou revue générale des habitants de Bordeaux en armes. Dans l'effervescence des esprits, cette réunion armée faisait grand'peur au corps de ville, qui eût voulu, si elle ne pouvait être absolument supprimée, la contraindre et la réduire le plus possible. Montaigne en jugea tout autrement. Il pensait, et il fit prévaloir son avis, qu'il fallait au contraire éviter par-dessus tout la moindre apparence d'inquiétude, sortir et se mêler aux troupes « la tête droite et le visage ouvert », et donner pour instruction aux capitaines de faire tirer à leurs soldats « les salves les

plus belles et les plus gaillardes », sans épargner la poudre. Conduite aussi habile que brave, qui « engendra, raconte l'auteur des *Essais*, une mutuelle et utile confiance ».

A la fin de mai, Matignon quitta Bordeaux, sur l'ordre du roi, pour aller surveiller les incartades de Marguerite dans le pays d'Agen, et Montaigne eut, en son absence, la charge entière de l'autorité. Il fut actif et vigilant, mais fort désireux de voir cesser le plus tôt possible son lourd intérim, comme l'atteste sa correspondance avec Matignon : « Il n'est jour qu'on ne me donne cinquante alarmes bien pressantes. Nous vous supplions très humblement vous en venir, incontinent que vos affaires le pourront permettre. J'ai passé toutes les nuits ou par la ville, en armes, ou hors la ville sur le port.... Il n'a été jour que je n'aie été au Château-Trompette. »

En dehors des affaires touchant à la situation politique, il serait peu utile de mentionner ici les réparations faites par Montaigne à la tour de Cordouan; mais il faut dire au moins qu'en plusieurs circonstances il eut à cœur d'appliquer les principes humains de sa philosophie et se montra réellement soucieux du sort des misérables, notamment dans des remontrances adressées à Henri III par les jurats et par lui sur la répartition inique des impôts.

La seconde et dernière mairie de Montaigne prenait fin le 31 juillet 1585. Un peu auparavant avait éclaté une peste effroyable qui ravagea Bordeaux et une partie de la contrée. A Bordeaux, de juin à décembre,

14 000 personnes moururent, soit la moitié de la population environ, le nombre des habitants ne s'élevant pas alors à 40 000, et ce chiffre ayant été énormément réduit par l'émigration de toutes les personnes qui pouvaient aller vivre ailleurs. La maison de Montaigne ne fut pas épargnée. « Moi, qui suis si hospitalier, fus en très pénible quête de retraite pour ma famille, une famille égarée, faisant peur à ses amis et à soi-même, et horreur où qu'elle cherchât à se planter. »

L'auteur des *Essais* a son crayon de la peste, non pas grande toile d'histoire comme les tableaux classiques, mais croquis saisissant, parce que le peintre a vu ce qu'il retrace et qu'il en a frémi : « Tel, sain, faisait déjà sa fosse, d'autres s'y couchaient encore vivants; et un manœuvre des miens, à tout ses mains et ses pieds, attira sur soi la terre en mourant ».

Ne se piquant point d'une théâtrale insensibilité à la souffrance physique; plus solide contre les transes et les angoisses morales; portant en lui-même « ses préservatifs, patience et résolution »; ayant pris dès sa tendre jeunesse l'habitude de penser à la mort et sachant par expérience qu'il serait très capable de l'affronter avec la fermeté requise, Montaigne, dans cette grande infortune publique et privée, mit le sceau à l'unité de son caractère et se montra l'homme qu'il était : nullement dépourvu de courage, mais simple et franc d'abord, et optimiste en dépit de tout. Le propre de l'opti-

misme est d'espérer et de se réjouir au milieu des maux, tandis que le pessimisme, au contraire, s'inquiète et s'aigrit à toute occasion, même heureuse, et s'ingénie à trouver du poison jusque dans les roses. Le plus admirable exemple d'optimisme que le philosophe ait laissé au monde, c'est quand, après avoir fait des crises de sa gravelle une description qui donne la chair de poule, il conclut, d'un air calme et souriant, en préférant cette maladie à toute autre et en déduisant avec une sérénité parfaite ses motifs d'être content de son sort. De même, lui qui avait vu, depuis son cher la Boétie, tant de pestiférés mourir d'une mort généralement trouvée peu enviable, il écrit ces lignes surprenantes : « C'est une mort qui ne me semble des pires. Elle est communément courte, d'étourdissement, sans douleur, consolée par la condition publique, sans cérémonie, sans deuil, sans presse. »

Mais, parce qu'une mort n'a rien de terrible, faut-il la braver inutilement? Bordeaux était le principal foyer de l'épidémie. Le devoir de Montaigne, absent alors et utile ailleurs à sa famille, était-il d'y rentrer à l'heure même où sa mairie expirait? Il consulta sur ce point les jurats restés à Bordeaux, en leur écrivant *le 30 juillet* : « Je n'épargnerai ni la vie ni autre chose pour votre service, et vous laisse à juger si celui que je vous puis faire par ma présence à la prochaine élection vaut que je me hasarde d'aller en la ville ».

Les jurats, qui l'avaient prié d'abord de venir

présider à l'élection de son successeur, n'insistèrent pas. Ni ses contemporains ni sa propre conscience ne blâmèrent sa conduite, puisqu'il ne prend pas la peine de la justifier, lui qui fait son apologie sur tant d'autres points, et il écrit ces lignes qui n'ont rien d'héroïque, mais sont tout simplement d'un homme franc et sensé : « Que Montaigne s'engouffre quand et la ruine publique si besoin est; mais, s'il n'est pas besoin, je saurai bon gré à la fortune qu'il se sauve; et, autant que mon devoir me donne de corde, je l'emploie à sa conservation ».

Le XVIIe siècle, si sévère pour Montaigne et même si injuste, si prompt à s'armer contre lui des moindres mots imprudents échappés à sa bonhomie, ne songeait pas encore à lui faire un crime de n'être point allé s'asseoir, comme un héros romain, sur la chaise curule de sa mairie mourante. Mais si la sottise et l'envie sommeillent parfois, elles ne sont pas mortes, et, une fois réveillées, c'est pour longtemps. Les braves qui, dans un péril comme celui de 1585, se seraient enfuis jusqu'au pôle, ne pouvaient éternellement laisser perdre une si belle occasion de développer, aux dépens de Montaigne, le thème d'une déclamation facile sur l'égoïsme des sceptiques et sur le sublime dévouement de deux ou trois victimes immortelles, à jamais adorables et saintes, des grandes épidémies.

VIII

DERNIÈRES ANNÉES

En 1588, parut à Paris la « cinquième édition des *Essais*, augmentée d'un troisième livre et de six cents additions aux deux premiers ». A Paris, Montaigne fit la connaisance de Mlle de Gournay, son admiratrice passionnée et future éditeur, qu'il alla aussi visiter chez elle en Picardie. Il suivit la cour à Chartres, à Rouen, où l'accompagna son ami Pierre de Brach, poète bordelais, et passa le reste du temps jusqu'au mois d'octobre dans la capitale.

Il y fut victime d'une mésaventure notée dans ses *Ephémérides*. Fait prisonnier par les Parisiens ligueurs qui venaient de chasser le roi, il passa six heures à la Bastille, assez mal à son aise et souffrant de la goutte. Il paraît que c'étaient des représailles; un parent du duc d'Elbeuf, gentilhomme de Normandie, était alors prisonnier du roi à Rouen. La reine mère, avertie par le bruit public, obtint du duc de Guise l'élargissement de Montaigne.

Il se rendit à Blois, en curieux, pour l'ouverture des États généraux qui eut lieu le 15 octobre. Mais il n'y était plus lorsque fut perpétré, le 23 décembre, cet acte de « justice énorme et hors de soi », qu'il ne sait comment qualifier dans les *Essais*, où « Henri, duc de Guise, à la vérité des premiers hommes de notre âge, fut tué en la chambre du roi ». Que peut

faire l'homme « de tendre conscience » en face de ces « dangereux exemples », de ces « rares et maladives exceptions à nos règles naturelles » ? Rien, sinon, « les bras croisés, appeler Dieu simplement à son aide », et surtout, bien se dire qu' « aucune utilité privée n'est digne pour laquelle nous fassions cet effort à notre conscience; la publique, bien, lorsqu'elle est très apparente et très importante. »

A l'historien de Thou, qu'il revit à Blois, Montaigne raconta comment il avait autrefois servi de médiateur entre le roi de Navarre et le duc de Guise. Son jugement sur ces deux princes est d'un homme que la pratique des cours a formé dans l'art de découvrir les visages sous les masques. « Pour la religion, dont tous les deux font parade, écrit de Thou rapportant l'entretien de Montaigne, c'est un beau prétexte pour se faire suivre par ceux de leur parti; mais son intérêt ne les touche ni l'un ni l'autre : la crainte d'être abandonné des protestants empêche seule le roi de Navarre de rentrer dans la religion de ses pères, et le duc serait homme à suivre la confession d'Augsbourg, s'il pouvait le faire sans préjudicier à ses intérêts. »

A Blois, Montaigne rencontra aussi Étienne Pasquier, qui critiqua dans les *Essais* « je ne sais quoi, disait-il, du ramage gascon ».

L'assassinat des Guises avait exaspéré le parti de la Ligue à Bordeaux d'où les jésuites furent chassés par un nouvel acte d'énergie du maréchal de Matignon, devenu maire de la ville après Montaigne.

Lorsque, l'année suivante, le coup de couteau d'un moine fanatique envoya Henri III rejoindre ses victimes, Henri de Bourbon devint roi de France, et Montaigne, dont ce prince avait été l'hôte une seconde fois, le 24 octobre 1587, quatre jours après la bataille de Coutras, put enfin donner libre cours aux élans plus ou moins contraints de sympathie qui l'entraînaient vers lui de longue date.

J'ai, de tout temps, lui écrivit-il, regardé en vous cette même fortune où vous êtes, et vous peut souvenir que, lors même qu'il m'en fallait confesser à mon curé, je ne laissais de voir aucunement de bon œil vos succès; à présent, avec plus de raison et de liberté, je les embrasse de pleine affection.

L'humeur indépendante de Montaigne tenait à bien établir que, s'il appartenait à Henri IV, c'était « plus encore par affection que par devoir ». « J'en sers plus gaiement mon prince, parce que c'est par libre élection de mon jugement et de ma raison, sans obligation particulière. »

Aussi, lorsque le nouveau roi fit des avances à Montaigne pour l'attirer auprès de lui, le philosophe, gravement atteint d'ailleurs dans sa santé et décidément las de l'agitation des cours, refusa-t-il non sans une certaine fierté :

Je n'ai jamais reçu bien quelconque de la libéralité des rois, non plus que demandé ni mérité, et n'ai reçu nul paiement des pas que j'ai employés à leur service, desquels Votre Majesté a eu en partie connaissance. Ce que j'ai fait pour ses prédécesseurs, je le ferai encore beaucoup plus volontiers pour elle.... Je suis, Sire, aussi riche que je me souhaite.

« Les princes, écrit-il dans les *Essais*, me donnent prou s'ils ne m'ôtent rien. »

Retiré dans son château, Montaigne eût été bien aise d'y finir sa vie en gardant auprès de lui, à défaut d'un fils, un gendre qui l'aurait déchargé du poids de son petit gouvernement domestique. Le chevalier de la Tour ne lui fit pas ce plaisir. Trois semaines après son mariage avec Léonor (mai 1590), il emmena sa femme en Saintonge.

Montaigne mourut chez lui d'une esquinancie, le 13 septembre 1592, âgé de cinquante-neuf ans et demi [1].

Étienne Pasquier raconte que, ne pouvant plus parler, il pria sa femme « par un petit bulletin » de faire venir quelques gentilshommes du voisinage afin qu'il prît congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre. « Et comme le prêtre était sur l'élévation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'élance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les mains jointes, et, en ce dernier acte, rendit son esprit à Dieu. »

1. Avec les écrits de Montaigne, document principal, je n'ai guère eu, pour les faits matériels de sa biographie, qu'à suivre l'excellent ouvrage de M. Paul Bonnefon.

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE

I

DESSEIN DE L'AUTEUR DES « ESSAIS »

Montaigne, philosophe pratique, s'étant fait de la sagesse une idée, a voulu y conformer sa vie et sa mort, puisque, pratiquement, la philosophie est la science de bien vivre et de bien mourir. Les *Essais* ont été pour lui, dans une certaine mesure, un moyen de se perfectionner par une description de plus en plus complète de son type du sage et par une connaissance de plus en plus profonde de lui-même.

Peut-on écrire sur soi-même la vérité ? On peut, si l'on est franc et hardi, pousser les aveux assez loin ; mais, sans parler de la nécessité où l'on est toujours de s'arrêter et de choisir, on ne saurait livrer à des lecteurs l'intérieur de son âme sans lui faire *un*

brin de toilette, et ce brin de toilette, c'est notre image déjà idéalisée, ce que nous nous flattons d'être au lieu de ce que nous sommes.

L'auteur s'en rendait compte parfaitement :

Je me pare sans cesse, car je me décris sans cesse.... Moulant sur moi cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermi et aucunement formé soi-même ; me peignant pour autrui, je me suis peint en moi, de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes propres. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait.... La publication de mes mœurs me sert aucunement de règle. Il me vient parfois quelque considération de ne trahir ma peinture.

Souvent, il injurie son ouvrage. Il l'appelle « sottises », « inepties », « fricassée », « excrément d'un vieil esprit », production inutile et pleine de vanité, digne de toute la rigueur des lois. Ces bourrades ne sont que la forme bien connue de la tendresse la plus caressante. Soyez certains qu'il chérissait un livre qui est son image.

Emerson, philosophe américain, raconte qu'il vit en 1833, au cimetière du Père La Chaise, la tombe d'un nommé Auguste Collignon, dont l'épitaphe disait qu'il s'était formé à la vertu d'après les *Essais* de Montaigne. Cela étonne d'abord, mais n'a rien d'impossible. La mine est assez riche pour qu'on en puisse extraire de quoi former un homme non seulement honnête, mais vertueux, bien qu'on fasse rarement servir à cet usage un aussi bizarre évangile.

Les *Essais* se piquent d'être quelque chose de tout nouveau en littérature. Ils ne sont donc ni une con-

fession, ni un traité de morale, puisqu'il y en avait déjà; mais ils sont l'une et l'autre chose délibérément emmêlées et embrouillées dans une causerie sans ordre. Ils ont la prétention, justifiée en partie, sinon d'offrir à l'humanité un modèle, au moins de lui montrer son image dans la peinture d'un certain individu. « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. Le premier, je me communique au monde par mon être universel. »

L'erreur serait de se figurer que chacun porte en soi « la *maîtresse* forme de l'humaine nature », de donner pour règles ses humeurs, opinions, fantaisies, et de prendre *Michel* pour l'homme-type. Cela a beau être une « ânerie », elle est si naturelle, si difficile à éviter, qu'on n'oserait pas jurer que Montaigne n'a jamais laissé voir le bout de l'oreille. Mais ce qui fait son originalité unique entre tous les moralistes, c'est que seul il a bien vu le péril et qu'il s'est constamment tenu sur ses gardes.

Non, notre mesure personnelle n'est point celle d'autrui; par exemple, en fait de sensibilité. Voici un guerrier qui pleure à la vue de son ennemi mort. Comédie ! murmure le politique insensible et sec. Parlez pour vous, homme sans cœur; ces larmes sont peut-être sincères.

Jamais écrivain ne s'entoura plus prudemment que Montaigne de toutes les précautions propres à émousser la pointe des affirmations téméraires :

En ce que je dis, je ne pleuvis nulle certitude, sinon que c'est ce que lors j'avais en la pensée, pensée tumultuaire et

vacillante.... Je ne hais point les fantaisies contraires aux miennes.... J'ai non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles je dégoûterais volontiers mon fils, si j'en avais.

Très habilement, il se gare du reproche de contradiction en présentant son livre comme « consubstantiel à son auteur » et, par suite, comme sujet à toutes les oscillations de l'être « ondoyant et divers » qu'est l'homme et qu'est chacun de nous :

Nous allons tout d'un train, mon livre et moi.... Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai, par aventure, autre demain.... Je ne peins pas l'être, je peins le passage.

II

LES VERTUS DE NATURE

Parmi nos qualités morales, il en est que nous devons simplement aux bons instincts de notre nature. De celles-là, Montaigne n'avait pas à tirer grande gloire. Il remerciait Dieu ou « la Fortune », mais il n'était pas autrement fier des heureuses vertus qui, chez lui, n'étaient qu'innocence.

Ainsi, il avait hérité de son père une sainte horreur du mensonge. Personne n'a traité ce point de morale avec plus de conviction et de force que lui. Humeur « couarde et servile » que de « se cacher sous un masque ! » « Le premier trait de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la vérité. » Ce grand amateur de circuits, de détours et de

parenthèses aurait hautement approuvé l'inscription du portique de Guizot : *Omnium recta brevissima.* Aussi rigide que Kant, il n'admettait pas, quand il s'agit de la parole, cette chose sacrée qui « nous fait hommes » et par laquelle « nous tenons les uns aux autres », la moindre transaction avec la droiture, dans la sphère de la vie privée du moins, et il voulait qu'on gardât la foi, même à des voleurs. Quant à la morale des rois, malheureusement, elle est « à plusieurs plis, encognures et coudes »; le bien public, hélas! requiert quelquefois des « gens souples » auxquels on résigne la commission de mentir, de trahir et de massacrer.... Et pourtant, la foi et l'honneur ne devraient-elles pas être « plus chères à un prince que son propre salut, oui, et que le salut de son peuple »?

Montaigne rapporte avec étonnement la confession que lui fit un jour un homme qui toute sa vie avait professé une religion à laquelle il ne croyait pas, « contradictoire à celle qu'il avait en son cœur », afin de ne point perdre sa charge, et rien ne fait au philosophe plus d'honneur que sa profonde surprise devant une faiblesse si commune.

Sa haine du mensonge lui a fourni quelques traits aussi justes qu'originaux de sa pédagogie. Les jeux des enfants étant pour eux une occupation très sérieuse, il importe de ne pas laisser la tricherie s'y introduire; car « la laideur de la piperie ne dépend pas de la différence des écus aux épingles, elle dépend de soi », et, « depuis qu'on a donné un faux

train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer ». « Nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance, notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices », et tel amusement toléré par des mères imprévoyantes est chez les enfants le germe « de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison ».

Une autre qualité naturelle à Montaigne, c'était l'humanité, car il avait « une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et la mansuétude ». Bon pour les hommes, il l'était aussi pour les bêtes, et même pour les arbres et les plantes. De là l'éloquence vraie, jaillissant à larges flots d'une âme profondément émue, avec laquelle il flétrit, dans le chapitre des *Cannibales* et surtout dans celui des *Coches*, la cruauté, compliquée de perfidie, qui a fait de la conquête du nouveau monde par de prétendus civilisés et civilisateurs un si sanglant outrage à la civilisation. De là sa généreuse anticipation des réformes pénales, voulant, avec les châtiments corporels dans les écoles, abolir la question, « essai de patience plus que de vérité », la torture, qui, en désespérant les âmes par d'insupportables tourments, risque de ne pas les envoyer « en bon état » devant le Juge suprême.

Montaigne avait beau céder ici à la simple impulsion de sa bonne nature, ses idées n'en étaient pas moins singulièrement en avance sur son temps, puisque Rome les censurait comme hérétiques; et ce n'était pas seulement l'abolition des supplices qu'il devançait en espérance, c'était celle de la peine de mort.

Si notre moraliste avait possédé *naturellement*, comme la bonté, comme l'amour du vrai, cette autre vertu, la chasteté, il en aurait parlé par expérience; sa leçon morale et sa réflexion personnelle se seraient exactement rejointes, et il aurait pu puiser dans la beauté sympathiquement reconnue des mœurs et des règles sévères qu'il eût préconisées, une éloquence communicative. Mais il cessait alors d'être Montaigne pour se changer en quelque janséniste, et vraiment c'eût été grand dommage.

Non seulement il savait louer les vertus qu'il ne pratiquait pas lui-même (ce qui est élémentaire en morale), mais il était capable des plus vifs enthousiasmes de l'imagination pour certains excès d'ascétisme sur lesquels son jugement d'homme sensé et modéré faisait d'ailleurs ses réserves.

> Pour n'être continent, je ne laisse d'avouer sincèrement la continence des Feuillants et des Capucins. Je m'insinue par imagination fort bien en leur place, et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que moi..... Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusque dans les nues la hauteur inimitable d'aucunes âmes héroïques.

III

LA SAGESSE QUI DISTINGUE

Distinguo, ou encore σκέπτω, *j'examine, je discerne*, aurait pu être la devise de Montaigne tout aussi justement que le fameux *Que sais-je?* Ses idées les plus intéressantes dans l'ordre moral, politique et

religieux procèdent d'un sens extrêmement délicat des distinctions, auquel répugnaient, comme le propre d'un esprit grossier, les adhésions en bloc, les exclusions en masse et les jugements sommaires.

La distinction par excellence, *summum* de la sagesse, difficile à atteindre et même à comprendre, paraît-il (car cette partie exquise de la morale de Montaigne est le scandale des honnêtes gens), consiste à distinguer « la peau de la chemise », c'est-à-dire notre personne spirituelle et morale soit des fonctions ou dignités dont elle est revêtue, soit des passions affectueuses qui l'attachent aux objets extérieurs.

La plupart des hommes, prenant le contre-pied de l'oracle de Delphes, regardent autour d'eux et ne s'intéressent qu'aux choses environnantes : ils n'ont point tort, car il faut, pour pousser en avant la machine, « la branloire éternelle du monde », un immense concours de forces inconscientes et aveugles ; mais ils sont « les badins de la farce ». Quelques-uns se retirent de la scène dans la salle, contents du rôle de spectateurs. C'est un assez bon parti. Ce n'est pas le meilleur, pourtant.

Montaigne ne conseille point au sage de se bannir des affaires et de la société. Attendez, pour vivre inutile et seul, de n'être plus bon à rien. « La décrépitude est qualité solitaire. » Donnez au monde votre âge « actif et fleurissant ». Mêlez-vous à vos semblables Soyez leur serviteur. Mais que cela ne vous empêche pas de vous appartenir, de vous

connaître, de vous juger. « Le sage doit, au dedans, retirer son âme de la presse et la tenir en liberté et puissance de juger des choses » et de lui-même. Difficile connaissance que celle de soi, puisqu'un homme aussi intelligent que Montaigne, assez franc pour avouer qu'il n'était point chaste et qu'il n'avait gardé à sa femme qu'un peu *plus* de fidélité que la plupart des maris français, n'a pas connu toute sa dose de vanité, a rêvé une suite d'ancêtres imaginaires et n'a pas eu l'esprit de comprendre qu'il était beau d'être sorti d'un brave marchand qui avait acheté ses quartiers de noblesse en vendant bien sa morue !

Pour se détacher facilement, il faut commencer par ne pas s'attacher trop. N'ayons point d'engagements « pénétrants et intimes ». Même la cause juste « ne m'attache que modérément et sans fièvre ».

Si le pédagogue tient de mon humeur, il formera l'enfant à être très loyal serviteur de son prince, et très affectionné et très courageux; mais il lui refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public.

La nature est plus forte que notre philosophie : en donnant à Henri IV un peu de son cœur, Montaigne a presque manqué à ses principes. L'ami de la Boétie a dû quelquefois se rappeler, comme un tendre reproche, certaines paroles que le mourant lui dit à l'oreille et qui montrent à quelle profondeur il avait pénétré dans l'âme de Montaigne : *Ingenui est, cui multum debeas, ei plurimum velle debere.*

On peut, et Dieu sait si la critique y a manqué! reprocher à Montaigne, comme l'indice d'un cœur sec, le conseil qu'il nous donne de ne point « couver » nos enfants, non plus que nos honneurs, d'une affection trop « tyrannique », afin que nous puissions vivre « commodément après leur perte » et sans qu'elle nous arrache un morceau de nous-mêmes; mais il est permis aussi de trouver que ce conseil, à le bien prendre, ne diffère pas essentiellement de celui d'Épictète ni même du commandement de l'Écriture Sainte voulant que les dons les plus précieux du ciel, la santé, de jolis enfants, une bonne femme, ne soient reçus par nous que comme de simples prêts, dont il faut remercier l'Éternel quand il nous les accorde, et le bénir encore quand il nous les ôte.

J'ai dit : de jolis enfants. En vrai philosophe de la Renaissance, Montaigne faisait grand cas de la beauté. Il comprenait qu'un père aimât moins ses enfants, non seulement s'ils avaient une âme malicieuse, mais même s'ils étaient disgraciés de la nature. Il était extrêmement contrarié que Socrate eût été laid. Comment concilier cette laideur physique avec la beauté morale qui doit rayonner sur le visage? La Boétie, ciel juste! était laid, lui aussi. Simples taches heureusement, vilaine couleur du teint, non pas difformité; laideur « superficielle » plutôt que « substantielle » : ici encore Montaigne *distinguait*.

Il distinguait entre l'altération de la vérité, qu'il ne se permettait jamais de parti pris, et l'exagération

inconsciente où l'amitié et l'enthousiasme pouvaient entraîner la plume comme la parole d'un Gascon faisant volontiers « d'un pied de valeur un pied et demi ». Sa *Défense de Sénèque et de Plutarque* montre avec quelle chaleur il savait plaider pour ceux qu'il aimait.

Les héros antiques dont Plutarque a raconté la vie ou cité quelques traits, Épaminondas, les deux Catons, Scipion Émilien, César, Pompée, Alexandre étaient, avec Socrate, ses dieux. L'exaltation seule qui le soulève en parlant de ces grandes âmes « vertueuses » et « généreuses » aurait dû avertir la critique qu'elle s'engageait dans une fausse voie quand, prenant au grand sérieux le jeu charmant, mais imprudent, d'un humoriste qui, pour se moquer du monde et de lui-même, s'amuse à se faire pire qu'il n'était, elle le présente comme un cœur desséché par le culte mesquin de sa propre guenille.

Il admire donc, mais il distingue, d'abord entre les faits et gestes de ses héros. L'incomparable grandeur de César ne l'éblouit pas à tel point qu'il ne trouve sa « cause très injuste », sa « mémoire abominable à tous les gens de bien », et qu'il ne le traite de « voleur public ». Socrate, le plus sage et le plus grand des hommes, a des extases et des « démoneries », qu'il ne peut digérer.

Mais voici une distinction de plus d'intérêt et de portée : l'imagination, d'une part, s'enthousiasme; la raison, de l'autre, désapprouve.

Spurina, jeune Toscan, avait une merveilleuse

beauté. Plus vertueux encore que beau, il mutila son charmant visage, qui, allumant partout l'amour, était une occasion de chute pour les autres et pour lui. Montaigne admire ces sublimes sacrifices plus qu'il ne les « honore ». De tels excès sont « ennemis de mes règles ». Quand Socrate refuse l'argent de ses amis pour sortir de prison, prêche la soumission à des lois tyranniques et préfère la mort à l'exil, son admirateur le suit « à vue », en baisant de bien loin la trace de ses pas, mais se déclare incapable de l'imiter. « Ces humeurs transcendantes m'effraient comme les lieux hautains et inaccessibles. »

« A quoi faire, ces pointes élevées de la philosophie sur lesquelles aucun être humain ne se peut asseoir, et ces règles qui excèdent notre usage et notre force? » L'excès de la sagesse elle-même est un vice.

La modération est l'idéal. Mais n'allez pas croire qu'elle soit si aisée. La tranquille maîtrise qu'elle exerce à la longue sur toutes nos intempérances naturelles est le triomphe patient de la force et de l'intelligence réunies. Le juste milieu, c'est le sol ferme, c'est l'habitude solide et durable : les extrémités sont des tremplins d'où l'homme s'élance d'un pied léger et saute à corps perdu, quelquefois pour la galerie. Les saillies peuvent être brillantes : le prix de la beauté, comme de la difficulté, demeure à la constance. Il est peut-être moins rare de souffrir vaillamment la pauvreté que d'user des ressources d'un juste pécule avec une continuelle modération.

Il n'y a qu'une façon de bien vivre comme Diogène; il y en a cent (voilà le difficile) de bien vivre comme l'élégant ami de Térence et de Laelius. L'homme qui règle avec ordre toute son existence a besoin d'un courage plus soutenu que celui qui la signale, à l'aventure, par quelque coup d'éclat. Les vrais héros sont ceux que leur valet de chambre peut admirer encore dans leur « à tous les jours ». Voilà pourquoi Montaigne se délectait à lire Plutarque, qui nous montre les grands hommes aussi grands dans la simplicité quotidienne de leur déshabillé que dans la toilette extraordinaire de leurs exploits publics.

On peut, dans la vertu, distinguer trois degrés : d'abord, celle qui ne nous coûte aucune peine, parce qu'elle est conforme à notre nature. C'est ainsi que Montaigne était né véridique et humain. Mais ce n'est pas la vraie vertu. Celle-ci lutte, s'efforce, « refuse la facilité pour compagne », « sonne je ne sais quoi de grand et d'actif », ne connaît pas les pentes « ombreuses, gazonnées, doux fleurantes », gravit un « chemin épineux et âpre » : c'est le deuxième degré. Le troisième et dernier degré est le plateau où les héros de la volonté parviennent quand ils se sont fait une habitude joyeuse et facile, une *seconde nature*, de ce qui leur a d'abord coûté tant de sueurs et tant d'efforts. Socrate, Caton d'Utique n'avaient plus besoin de lutter. Or ce plateau, « d'où l'on voit sous soi toutes choses », est, lui aussi, une « belle plaine, fertile et fleurissante », image exactement pareille au tableau que nous offrait tout à l'heure

l'innocence gaie et heureuse qui n'a qu'à suivre sa nature. Ce n'est donc pas une tromperie et c'est une adroite amorce que de représenter aux enfants la vertu sous de riantes couleurs, au lieu de la peindre inaccessible, « masquée d'un visage pâle et hideux », plantée au faîte d'une montagne à pic, « fantôme à étonner les gens ».

Ce qu'il faut prendre bien garde de confondre avec la vertu à aucun degré, c'est cette pseudo-vertu « lâche et catarrheuse » qui est le triste fruit de l'âge ou de la maladie, et qui nous retire des vices quand nous n'avons plus la force de nous y plonger. Il me plaît qu'un jeune homme soit capable de tout, même de la débauche, et que, s'il s'en abstient, ce soit par une volonté bien réglée, nullement par impuissance ni par un sot dédain. J'ai connu un ambassadeur du roi en Allemagne, homme très sobre, d'excellente compagnie, qui a su, chez ce peuple d'ivrognes, rouler trois fois avec eux sous la table pour le service de la France, et je l'en ai d'autant plus honoré. Alcibiade n'était pas un saint; mais quel galant homme! J'admire Épaminondas, Scipion Émilien, Socrate pour la hauteur de leur vertu; je les aime pour la souplesse de leur esprit, de leur caractère et de leurs mœurs. Socrate surtout, le plus parfait des hommes, n'a pas seulement supporté avec une constance sublime la faim, la calomnie, la prison, la ciguë et « les griffes de sa femme » : il galopait, dans un cercle d'enfants, « sur un cheval de bois, et y avait bonne grâce ». Les plus belles

âmes sont les âmes variées qui ont une « riche composition ».

Jouir est le but suprême de l'homme, du sage comme du voluptueux. Les moyens de la jouissance diffèrent, la fin est la même. « Il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste. » La vraie, la seule récompense de la vertu, c'est le « contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soi de bien faire ».

Que l'intérêt bien entendu, le *plaisir*, dans l'acception la plus large du mot, soit « le dernier but de notre visée » à nous tous, quoi que nous fassions, quoi que nous voulions, quoi que nous prétendions, hommes privés ou personnages publics, mondains ou anachorètes, célibataires ou pères de famille, stoïciens ou épicuriens, athées ou croyants, égoïstes vulgaires ou martyrs de la charité, la chose est si évidente qu'on ne peut la contester qu'en chicanant sur le mot. Mais le mot me plaît, car il est juste, et j'aime à vous « en rebattre les oreilles », à vous surtout, messieurs les philosophes du devoir et du désintéressement, qui l'avez « si fort à contre cœur ».

Le siège le plus haut, le plus « sérieusement voluptueux » du plaisir, c'est l'intelligence. Elle seule relève les jouissances de la sensibilité, leur donne toute leur saveur et tout leur prix. C'est par cette alliance avec la raison que l'amitié est un sentiment si supérieur à l'amour. Mais l'amour, même réduit à l'appétit physique, les plaisirs de la table et toutes les joies du corps prennent de la dignité, si l'esprit

s'y associe et les goûte. Pourquoi donc aurions-nous honte des voluptés naturelles? elles sont un don du Dieu de bonté. En rougir, ce serait une ingratitude et une « injustice ». J'ai une âme et un corps. Grâce à Dieu, « mes deux maîtresses pièces » vivent en bonne harmonie. Montaigne savait rendre intellectuels ses plaisirs physiques; il ne les laissait pas « friponner aux sens », et, au rebours du soin qu'avait pris son excellent père de ne pas troubler le sommeil de l'enfant dissipé peu à peu aux sons de la musique, il se faisait quelquefois réveiller la nuit afin de savourer à bon escient la douceur du dormir.

Rappelons ici l'autre fonction, bien simple, de l'intelligence dans ses rapports avec l'animal humain : c'est tout bonnement de reconnaître la beauté des vertus que cet animal ne pratique pas. Je suis un mari d'une fidélité intermittente : vous m'en blâmez? vous êtes sévère. Puisque je vous dis que je le reconnais et que j'honore hautement la foi conjugale! « C'est beaucoup pour moi d'avoir le jugement réglé, si les effets ne le peuvent être, et maintenir au moins cette maîtresse partie exempte de corruption. »

Le jugement est en général et devrait toujours être ce qu'il y a en nous de plus pur et de plus sain, n'étant ni obscurci par la fumée des sens, ni infecté par les souillures de la conduite, et pouvant s'éclairer de toutes les lumières du savoir. Cependant il arrive que notre nature vaille mieux que les « discours » de notre raison.

Montaigne avait surpris en lui-même cette singu-

larité, qui est une anomalie sans être quelque chose de très prodigieux, et il s'en étonnait comme d'un grand phénomène moral :

Mes discours propres, pour s'être débandés en aucunes choses de la route commune, me licencieraient aisément à des actions que ma naturelle inclination me fait haïr. *Je dirai un monstre,* mais je le dirai pourtant : je trouve par là, en plusieurs choses, *plus d'arrêt et de règle en mes mœurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins débauchée que ma raison.*

De toutes les distinctions subtiles de son analyse intérieure, voici en effet la plus remarquable, et c'est la plus importante à connaître pour débrouiller sa philosophie, expliquer certaines contradictions de ses idées politiques ou sociales et jeter du jour sur la question si controversée de ses croyances chrétiennes. L'*Apologie de Raimond de Sebonde*, qu'on trouve énigmatique, a sa clef dans cette distinction des discours téméraires de l'intelligence émancipée, de l'imagination lancée en plein rêve, et de l'incorruptible santé du fond moral et religieux. Ce grand chapitre est, révérence parler, le pendant de la gaudriole, à grandes dimensions aussi, *Sur des vers de Virgile* : dans l'un, Montaigne invite sa « raison » débridée à une magnifique « débauche »; dans l'autre, assagi par les ans et sevré des plaisirs de la jeunesse, il offre à sa « concupiscence » une splendide fête d'adieu.

IV

LA POLITIQUE ET LES LOIS

Jamais conservateur ne crut plus fermement à la nécessité de maintenir l'ordre établi.

On peut désirer autres magistrats; il faut, ce nonobstant, obéir à ceux ici.... Autant que l'image des lois reçues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coin, m'y voilà planté.

Il fait servir les plus fortes images à l'affirmation énergique de ce paradoxe utile dans un temps et chez un peuple avides de nouveautés, que l'état présent, si mauvais qu'il soit, vaut toujours mieux qu'une réforme avec ses chances incertaines :

De nos lois et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses; toutefois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur état et le danger de ce croulement, si je pouvais planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, je le ferais de bon cœur.

Il faut avoir l'instinct de conservation bien solidement « chevillé » en l'âme pour distribuer, comme il fait, un blâme égal à César et aux meurtriers de César, au destructeur de la vieille République et à ceux qui, le lendemain de l'usurpation, voulaient en tuant le tyran nouveau restaurer la liberté un instant confisquée.

Les théoriciens politiques ne sont, à ses yeux, que des rhéteurs exerçant leur esprit dans le vide d'abstractions stériles et dangereuses. Leur « police serait

de mise en un nouveau monde »; mais nous, gens pratiques et prudents, « nous prenons un monde déjà fait et formé à certaines coutumes; nous ne l'engendrons pas comme Pyrrha ou comme Cadmus », et « nous ne pouvons guère le tordre de son pli accoutumé, que nous ne rompions tout ». La meilleure « police » de chaque nation est donc, république ou monarchie, celle qui s'est adaptée d'elle-même à sa nature par une « couture » instinctive, plus ferme et plus sûre que toutes les doctrines, et sous laquelle elle s'est maintenue.

Ce fondement bien posé, Montaigne ne craint pas de lâcher les rênes à tous les « discours » de son esprit aventureux, épris d'héroïsme républicain et de simplicité patriarcale, séduit par la vertu stoïque d'un Brutus et par les enfantines rêveries de l'âge d'or.

« La domination populaire » lui semble « la plus naturelle et équitable ». Il partage le regret de la Boétie, qui aurait voulu naître à Venise plutôt qu'à Sarlat. Il fait la description d'un certain pays de Lahontan, au pied des Pyrénées, où l'un de ses oncles était curé, peuplé d'hommes autrefois innocents et heureux, vivant sans juges, sans avocats, sans notaires, sans médecins, se guérissant de toutes les maladies avec de l'ail, jusqu'au jour où la civilisation s'introduisit chez eux et leur apporta nos innombrables maux. Il se délecte surtout à faire honte aux civilisés en leur opposant les sauvages, qui « passent leur vie dans une admirable simplicité

et ignorance, sans lettres, sans lois, sans rois, sans religion quelconque ». Les « Cannibales » qu'il vit à Rouen s'étonnaient de deux choses, que Montaigne rapporte sans commentaire : la première, c'était de voir tant de solides gaillards, grands, forts, barbus et armés, obéir à un roi enfant ; la seconde, c'était que, la société comprenant deux classes d'hommes, d'une part, des gens « gorgés de toutes sortes de commodités », d'autre part, des malheureux « mendiant à leurs portes, décharnés de faim » et de misère, la moitié nécessiteuse « souffrît une telle injustice », ne prît pas « l'autre à la gorge » et « ne mît le feu à leurs maisons ».

Le bon sens égayé de Montaigne, qui avait humé dans le giron de sa nourrice « un lait tempéré et sain », éparpille ainsi en se jouant les flammèches que Rousseau, ardent et sombre, amassera pour allumer l'incendie. Il sourit, mais il sait que le jeu a ses périls. Le traité *De la servitude volontaire* était là pour l'en avertir. En vain il voudrait nous faire croire et se persuader à lui-même que le discours de son ami est une simple déclamation d'écolier composée « par manière d'exercice seulement » ; la vérité l'oblige d'ajouter : « Je ne fais nul doute qu'il ne crût ce qu'il écrivait ; car il était assez consciencieux pour ne mentir pas même en se jouant.... Mais il avait une autre maxime souverainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très religieusement aux lois sous lesquelles il était né. »

Comme citoyen, Montaigne professait le plus

grand respect pour les lois de son pays. Comme penseur, il avait pour les lois de la France et pour toutes les lois le mépris absolu d'une philosophie convaincue que pas une n'est fondée sur la raison et que leur existence seule fait leur autorité.

Les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois, et quiconque obéit à la loi parce qu'elle est juste ne lui obéit pas par où il doit.

La coutume est tout leur fondement « mystique ». Il est dangereux de remonter à leur source. Comme les rivières, « elles grossissent et s'ennoblissent en roulant », prenant leur autorité de la possession et de l'usage. Elles sont faites « souvent par des sots, toujours par des hommes », et il n'y a rien de plus « lourdement et largement fautier ».

Les *Essais* sont un répertoire divertissant des pires absurdités humaines, des coutumes et des pratiques locales les plus étranges et les plus ridicules. Avec une apparente crédulité, où il ne faut voir que le bel appétit d'une imagination qui se régale, Montaigne enregistre curieusement tous les contes bleus, toutes les bourdes saugrenues des voyageurs bavards et badauds, des historiens menteurs et des naturalistes de fantaisie. C'est alors qu'amusé bien plus que scandalisé, il s'écrie : « Quelle bonté est-ce et quelle droiture que le trajet d'une rivière fait crime? Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà? »

Cependant il serait bien fâché que ses « rêveries »

pussent porter le moindre préjudice à « la plus chétive loi, opinion ou coutume » du dernier village du royaume, et il ne serait pas « si hardi à parler » s'il lui « appartenait d'en être cru ».

V

CATHOLICISME DE MONTAIGNE

Une idée fort simple du christianisme de Montaigne, assez communément reçue, conçoit le grand « sceptique » du XVIe siècle comme un voltairien de la veille, moins libre dans ses propos que son petit-fils, conservateur plus sage de la religion en tant qu'institution politique et sociale, mais, au fond, aussi incrédule. Il y aurait un parallélisme exact entre sa jurisprudence et sa théologie : il faut obéir aux lois, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois et que les lois sont nécessaires; il faut conserver la religion, non parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle est utile et qu'on ne peut pas plus s'en passer que de la police et des gendarmes.

Nous accepterons cette manière de voir si nous la trouvons conforme à l'esprit des *Essais*; mais nous ne l'accepterons pas parce qu'elle est simple et qu'elle met la philosophie de Montaigne dans une certaine harmonie avec elle-même. L'analyse des âmes « d'une riche composition », des intelligences, comme celle-ci, merveilleusement ondoyantes et

souples, doit se défier des idées simples et avancer avec prudence, déblayant le sol pas à pas, dévidant l'écheveau fil à fil.

Montaigne était catholique. J'entends par là, d'abord, qu'il n'était pas protestant; ensuite, qu'il faisait, comme l'a très bien dit Pascal, « profession » de la foi. Ce premier point établi (il n'est pas contestable, sa vie et sa mort sont d'un homme en règle avec l'Église), nous n'aurons nullement prouvé qu'il fût chrétien, puisque, s'il est très facile, sans être chrétien, d'être protestant, cela est plus facile encore dans le catholicisme, religion moins exigeante en fait de conversion morale et qui se contente mieux d'une fidélité extérieure.

Il avoue (remarquable aveu, contredisant une fois de plus le Montaigne de la légende, pur égoïste et pur sceptique, pour enrichir d'un trait nouveau le Montaigne au cœur franc, à l'imagination enthousiaste, qui est le vrai), il avoue donc que sa jeunesse aurait pu être séduite par ce qu'il y avait de hardi et d'aventureux dans la Réforme. Mais il la rejetait pour plusieurs raisons. On peut dédaigner la première, qui est qu'elle était une nouveauté. Cela est trop faible, puisque, avec de pareils principes, stupidement conservateurs, jamais le monde ne serait devenu chrétien. Pour son honneur, il faisait à la foi nouvelle ou réformée d'autres objections plus graves.

Un sentiment élevé du caractère sacré, mystérieux de la vérité religieuse lui inspirait un vif dégoût pour l'espèce de profanation que les protestants font

subir aux livres saints, traduits en langue vulgaire, « tracassés par une cuisine », livrés à la glose impertinente d'un « garçon de boutique ». Ce n'est pas « tumultuairement » qu'on peut « manier une étude si sérieuse et vénérable ». L'ignorance pure, toute remise en autrui, valait bien mieux que cette « science verbale et vaine, nourrice de présomption et de témérité ».

Une idée juste de la condition « merveilleusement corporelle » de l'homme lui faisait condamner un culte « trop contemplatif et immatériel », méconnaissant le rôle utile des sens dans l'acte de l'adoration, le salutaire « frisson » qui, par eux, saisit l'âme à l'ouïe des chants et de l'orgue, à l'aspect des ornements sacerdotaux, des cérémonies pompeuses, des crucifix, « peintures d'un si piteux supplice », entrevus dans « la vastité sombre des églises ».

Mais surtout il avait, d'un coup d'œil profond et sûr, discerné le vice fondamental de l'hérésie protestante, cette prétention logiquement insoutenable d'arrêter à un certain cran la roue de la critique une fois ébranlée et de dire au flot lancé en avant : Tu n'iras pas plus loin.

On ne fait pas au surnaturel sa part, non plus qu'à l'esprit d'examen. Choisir entre les mystères, croire ceux-ci, nier ceux-là, c'est pitoyable. « La hardiesse de contrôler » la foi reçue mène, par une pente fatale, à l'incrédulité complète, à l'athéisme. « Ou il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. »

Montaigne disait : « Ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait recevoir certaines choses avec moins de révérence que le reste », et Pascal s'écriera : « Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc. ! »

La Réforme rejetée, Montaigne prie les protestants de lui rendre cette justice de croire que, s'il n'adopte pas leur foi, c'est en parfaite connaissance de cause et en toute liberté d'esprit. Il admire l'outrecuidance de ces zélateurs si convaincus de l'éblouissante vérité de leurs doctrines qu'ils tiennent pour impossible de les nier d'un cœur sincère et que l'opposition qu'on y fait leur semble une feinte !

Un chapitre des *Essais* sur *La liberté de conscience* manque de netteté et ne tient pas la promesse du titre. L'auteur pèse avec embarras le pour et le contre. Il ne voit guère, semble-t-il, dans les édits de tolérance qu'une preuve de l'impuissance où était réduite la royauté. Mais, ailleurs, il a plus franchement reconnu que nous ne sommes punissables « que de ce que nous faisons contre notre conscience », et que l'opinion de ceux qui condamnent les supplices d'hérétiques est, « en partie, fondée sur cette règle ».

Peut-être le principal grief de Montaigne contre la Réforme, secret et inavoué, était-il l'antipathie naturelle, déjà éprouvée par Rabelais et que tous les grands humanistes de la Renaissance devaient ressentir, pour une religion austère qui, ramenant rudement le christianisme à ses origines antipaïennes, arrêtait et séchait dans leur cours les molles influences

des lettres antiques restaurées sur la civilisation et sur les mœurs.

Les professions de la foi catholique, de l'obéissance sans réserve qui la constitue, sont si explicites et si multipliées dans les *Essais*, que ce serait gaspiller une place précieuse de les rassembler ici. Mais il y a deux choses à noter : l'une, c'est que Montaigne, prévoyant l'objection qu'on pourrait faire à son « refrain » d'être « de cérémonie », proteste de sa « naïve et essentielle soumission » ; l'autre, c'est que, pratiquant les observances de l'Église, il a connu, par l'intelligence au moins, l'écueil naturel du catholicisme d'être une religion de pure forme, il a condamné les prières machinales, flétri les faits d'immoralité et de piété mêlées, si fréquents au moyen âge, dont la bonne Marguerite de Navarre n'était pas assez scandalisée encore, et prononcé cette belle parole que Pascal s'appropriera : « Il y a une distinction énorme entre la dévotion et la conscience ».

VI

SA RELIGION NATURELLE ET SA MORALE ANTIQUE

Et maintenant, Montaigne était-il chrétien ? je veux dire : touché de la foi qu'il professait et pratiquait jusqu'au degré où elle influe sur la pensée et sur la vie ?

Ici, une grande distinction doit être faite entre l'ordre intellectuel et l'ordre moral.

Notre philosophe est, moralement, un pauvre chrétien, méritant, à coup sûr, une partie de l'extrême rigueur avec laquelle le XVIIe siècle l'a traité. Mais il fonde son christianisme exactement sur la même assise intellectuelle que le grand chrétien qui a osé écrire : « Le pyrrhonisme est le vrai ». La seule différence est que Montaigne envisage sans horreur, d'un cœur ferme et serein, même avec une gaieté qui n'est que le sourire de la bonne santé et du calme, l'impuissance de la raison humaine, dont Pascal sonde éperdument les abîmes, plein, devant ce néant, d'une épouvante au fond de laquelle il y a un terrible doute bien autrement troublant pour la foi des hommes à venir que la douce « incuriosité » de son sage précurseur. Avec une aisance suprême, mais grâce, il faut le dire, à un mépris erroné et superficiel de la science, devenu à jamais impossible, une intelligence exquise du XVIe siècle a joui de l'état bienheureux, que les chrétiens de nos jours cherchent désespérément à rejoindre, où la raison et la foi, retranchées chacune en son domaine, vivaient ensemble dans une paix parfaite qui ne peut plus être pour nous qu'une trêve remplie d'inquiétude.

La morale de Montaigne est purement païenne. Cela ne veut pas dire malsaine, au contraire; car l'idéal païen réside dans l'harmonie normale de l'âme et du corps, tandis que le christianisme dompte et abaisse le corps sous la domination de l'âme, joug sublime, mais rupture d'équilibre qui n'est point la santé.

La règle de cette morale est le naturel bon sens éclairé par un sage éclectisme qui reçoit tous les conseils raisonnables, ceux d'Épicure et de Zénon, ceux de Plutarque et de Sénèque, ceux de Socrate surtout, ceux même du Christ et de saint Paul quand par hasard ils ne contrarient ni la raison ni la nature.

Épicurien, Montaigne l'est évidemment par le grand soin qu'il prend du corps, par le prix qu'il attache à la santé physique comme au premier des biens. Quand il avait du mal, il ne prétendait pas ne point souffrir et il « gémissait sans brailler ». Mais il est stoïcien aussi par sa foi en la vertu, par son culte pour les héros, par son optimisme imperturbable et par son très ferme théisme.

Son Dieu est vivant. Il croit en lui, il lui rend grâces, il le prie. Mais ce n'est guère que *le bon Dieu*, et il n'y a rien de moins chrétien que cette divinité toute païenne. « Le bon Dieu », c'est le Dieu qui a créé les melons et les poissons (deux choses que Montaigne aimait beaucoup), les bons vins du Médoc et les beaux corps de femmes; ce n'est pas le Dieu de l'Écriture qui, gravement offensé, a frappé l'homme de déchéance, mais qui l'aimait toujours et l'aimait tellement qu'il lui a envoyé son Fils pour le racheter de sa misère.

Les doctrines du péché originel et de la grâce, cet « abîme, dit Pascal, où le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours », sont, sinon tout à fait absentes des *Essais*, du moins atténuées jusqu'à

n'être que des ombres. A la justice divine punissant sur les enfants la faute des pères, Montaigne s'empresse de donner ce fondement *naturel*, « que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'âme des enfants, et que le dérèglement de leur volonté les touche ». La grâce n'est pas pour lui la régénération; c'est le secours *naturel* que la faiblesse de l'homme trouve dans la puissance de Dieu. Et ce sont aussi les biens de compensation que sa bonté mêle à nos maux : « Jouissons des fonctions molles et flatteuses de quoi il lui plaît compenser par sa grâce les douleurs de quoi sa justice nous bat ». Tout ce qui nous arrive conformément à la nature est bon et divin :

Voilà une dent qui vient de me choir sans douleur, sans effort; c'était le terme naturel de sa durée.... J'accepte de bon cœur ce que nature a fait pour moi, et m'en agrée et l'en remercie ... J'aime la vie et la cultive, telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer.... Tout bon, il a fait tout bon.

Ce langage est sain, religieux même, et il paraît chrétien. Voulez-vous comprendre par où il ne l'est pas? relisez la sublime prière de Pascal sur le bon usage des maladies, dans laquelle il s'accuse, comme d'un péché, d'avoir estimé la santé un bien; méditez toutes les *Pensées* et celle-ci, entre autres, sur la vraie religion : « la seule qui soit *contre la nature, contre le sens commun et contre nos plaisirs* ».

Certaines âmes, religieuses peut-être à leur façon, mais non certes chrétiennes, ne trouvent en elles-mêmes aucun mal. Tels furent Montaigne et Renan.

Le chrétien, c'est ce juste converti et repentant de sa propre justice, qui disait : je ne sais pas ce que peut être le cœur d'un coquin; mais je connais un peu celui d'un honnête homme, ce n'est pas beau. « Ceux qui ont l'idée la plus frivole du péché, a dit Amiel avec profondeur, sont précisément ceux qui supposent un abîme entre les honnêtes gens et les autres. »

Montaigne est si étranger au christianisme par le sentiment moral, qu'il n'éprouve point de repentir, que sa conscience est satisfaite, que, s'il avait à revivre, il revivrait comme il a vécu, écrit-il tranquillement à la grande stupeur des jansénistes, et que les seules fautes dont il paraisse avoir quelque regret sont celles qu'il a commises *contre sa nature*, par exemple, certains petits mensonges. Bien loin d'avoir la contrition du pécheur pardonné, il ne montre même pas la piété du pharisien dans le passage où il s'applaudit de sa conduite irréprochable; car ce n'est pas Dieu qu'il remercie de l'avoir converti et ce n'est pas à Dieu qu'il consacre une vie renouvelée.

Croyant à la vertu naturelle « empreinte en tout homme non dénaturé », « née en nous de ses propres racines et se soutenant sans aide », il la préfère à « certaine image de prudhomie scolastique, serve des préceptes, contrainte sous l'espérance et la crainte », *faite* par la religion, au lieu d'être simplement *perfectionnée* par elle; et comme cette pensée hardie ne tend à rien de moins qu'à ruiner le fond

même de l'éthique chrétienne, il ne la glisse qu'un peu obscurément et « en passant ». Mais ce qu'il avoue sans détour, c'est le libre usage qu'il fait des vocables païens, la Fortune, la Destinée, les Dieux. Car il compose des écrits « purement humains et philosophiques, sans mélange de théologie », et témoigne précisément par là de son respect pour la doctrine divine, qui « tient mieux son rang à part comme reine et dominatrice ». Se commettre à la fortune, « se laisser aller à corps perdu entre ses bras », c'est la même chose, pour Montaigne, que se confier au ciel et à Dieu. Il sait que Dieu et la Fortune sont « plus sages » que lui. S'il veut illustrer cette idée, que la Providence sait mieux que nous ce qu'il nous faut et que ce que nous prenons pour un mal est quelquefois un bien, il pourrait citer Jésus-Christ; mais Juvénal a dit la même chose, il cite Juvénal.

En somme, il retient de la morale chrétienne tout ce qui est aussi dans la morale antique. Ce n'en est pas une portion sans valeur, si le christianisme est la religion vraiment universelle et humaine. Pour un chrétien de sa mesure, naturellement enclin au pardon des offenses, trop faible devant les tentations pour ne pas souhaiter d'être dispensé de cette épreuve, l'Oraison dominicale, ce minimum de prière chrétienne, par laquelle nous demandons au « Père qui est aux cieux » notre bonheur terrestre, notre « pain quotidien », était tout ce qu'il fallait. Il disait son *Pater* très volontiers.

« Je discours d'une façon laïque, non cléricale, mais *toujours très religieuse.* » C'est presque vrai, à condition d'entendre par là religion naturelle plutôt que christianisme.

VII

SES IDÉES PAÏENNES SUR LA MORT

La mort est la grande affaire du chrétien, du philosophe, de tout homme. Sans doute on ne saurait y penser toujours. L'insouciance même et les distractions qui nous en dérobent la constante idée sont un bien. Mais celui qui n'y penserait jamais ou ne comprendrait pas que rien dans la vie n'a tant d'importance, serait une brute. Certes, on ne peut pas dire que Montaigne ait négligé l'idée de la mort. Il s'en est beaucoup plus occupé, au contraire, que la plupart des hommes et même des moralistes. Pascal n'a pas trouvé de termes plus forts que lui pour dénoncer la « brutale stupidité », le « grossier aveuglement », la « nonchalance bestiale » de ceux qui ne pensent pas à cette terrible chose.

Dès sa brillante jeunesse, « parmi les fêtes et la joie », « au milieu des dames et des jeux », il avait pris l'habitude de « s'entretenir des imaginations de la mort ». Car « il faut être toujours botté et prêt à partir ». Belle et utile pratique que celle des Égyptiens qui, dans leurs banquets, faisaient apparaître

tout à coup un squelette « pour servir d'avertissement aux convives » !

Les éloquents lieux communs de la morale et de la poésie sur la mort sont singulièrement relevés dans les *Essais* par l'assaisonnement d'une méditation personnelle passionnée et intense. « J'ai en particulière affection cette matière. »

Dans le grave accident de cheval où il faillit mourir, il conserva une vague connaissance qui lui permit d'analyser l'étrange sensation de la mort, non seulement exempte de déplaisir, mais mêlée d'une certaine douceur, analogue à celle qu'on éprouve quand on « se laisse glisser au sommeil ». Montaigne soutenait, contre l'opinion de la Boétie, que les agonisants ne souffrent pas et goûtent même quelque volupté « en cette défaillance ». En somme, ce n'est pas la mort qui est à craindre, « ce sont les mines et appareils effroyables dont nous l'entourons » :

> La visitation de personnes étonnées et transies; l'assistance d'un nombre de valets pâles et éplorés; une chambre sans jour; des cierges allumés; notre chevet assiégé de médecins et de prêcheurs; somme, toute horreur et tout effroi autour de nous.

C'est par là qu'elle nous fait peur; de même qu'inversement nous nous attachons à la vie par des considérations extérieures, « des circonstances ou des images menues et superficielles ». Plutarque regrettait sa fille pour « les singeries de son enfance ». « La robe de César troubla toute Rome,

ce que sa mort n'avait pas fait », comme les éclats de voix des prédicateurs « émeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons ». Dans une des crises de sa gravelle, Montaigne, descendant au fond de sa conscience, observa « par combien légères causes et objets l'imagination nourrissait en lui le regret de la vie; de quels atomes se bâtissait en son âme le poids et la difficulté de ce délogement ».

A force de regarder la mort fixement, il était parvenu, autant que cela est possible à la nature humaine, à n'en avoir plus peur, c'est-à-dire à l'accepter avec philosophie, comme le terme universel et nécessaire, à « la gourmander en bloc », si, « par le menu », elle le « pillait ». Très sérieux, il sentait que, si la mort est une grande réalité, l'acceptation courageuse de la mort doit en être une aussi et non pas un vain bavardage. « C'est le maître jour, le jour juge de tous les autres.... Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. » La Boétie, en mourant, m'avait « prié, dit-il, de montrer, par effet, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant notre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravés bien avant au cœur et en l'âme, pour les mettre en exécution aux premières occasions qui s'offriraient, ajoutant que c'était la vraie pratique de nos études et de la philosophie ».

Pascal est donc très injuste quand il écrit que

Montaigne « ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre » ; mais il n'a point tort d'accuser « ses sentiments tout païens sur la mort ». Pour Pascal et pour le chrétien, « la mort, sans Jésus-Christ, est horrible, détestable, et l'horreur de la nature ». Or, c'est dans cette horreur que Montaigne prétend « se plonger, tête baissée, stupidement, sans la considérer et reconnaître, comme dans une profondeur muette et obscure », qui « engloutit » l'homme « d'un saut et l'étouffe en un instant ». Il souhaite que la mort le trouve « plantant ses choux, mais *nonchalant d'elle* et encore plus de son jardin imparfait ».

On ne doit, estime-t-il, ni la désirer ni la craindre. Il prie Dieu que « l'âpreté de sa colique » ne le jette pas à cette extrémité de vouloir mourir. Dans son voyage d'Italie, une crise particulièrement douloureuse l'avait fait un instant songer au suicide, et il écrivait dans son Journal :

> Non c' è altra medicina, altra regola o scienzia a schisare gli mali quanti e quali d'ogni canto e ad ogni ora soprastanno l'uomo, che risolversi a umanamente sofferirgli, *o animosamente e spacciatamente finirgli.*

Le chapitre IIIe du livre II est une apologie assez claire du suicide. « La plus volontaire mort, c'est la plus belle. » Mais Montaigne y développe aussi contre l'homicide de soi les lieux communs d'usage, y parle d'autres choses, et, par un biais caractéristique de ses allures obliques et fuyantes, il intitule cet essai :

Coutume de l'île de Céa. Un ou deux passages de l'*Apologie de Raimond de Sebonde* sont un peu plus explicites. Son enthousiasme, d'ailleurs, pour Caton d'Utique et pour les « trois bonnes femmes » qui se sont suicidées, ne peut laisser aucun doute sur ses sentiments intimes. Sagement la nature a mêlé à la mort « quelque peu d'amertume, pour empêcher l'homme, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrètement ».

La grande espérance du chrétien et, semble-t-il, de l'homme, l'immortalité de l'âme, est presque entièrement absente de l'œuvre de Montaigne. Sur ce point essentiel il se montre plus païen que les païens eux-mêmes.

La mortalité de l'âme lui paraît plus démontrable que son immortalité, et cela est certain; mais il appartenait à un philosophe persuadé comme lui que les vérités métaphysiques sont du domaine de la foi, non de la raison, de lever les yeux plus souvent, plus fermement qu'il n'a fait, vers les clartés surnaturelles et mystiques pour secourir ici l'humaine imbécillité. Il descend pas à pas tous les degrés de l'implacable argumentation de Lucrèce montrant la flamme intérieure de plus en plus pâle et vacillante à mesure que le corps se détruit morceau par morceau, jusqu'à ce que la mort éteigne d'un dernier petit souffle un flambeau presque consumé

Pour lui, la jeunesse seule a la vie. L'homme est dans toute sa fleur et dans toute sa force à vingt ans. « La vieillesse nous attache plus de rides en

l'esprit qu'au visage. » Point d'âmes, ou presque point, qui, en vieillissant, ne tournent « à l'aigre et au moisi ». Dès quarante ans, il se sent engagé dans les sombres avenues de la mort. On ne voit point, dans les *Essais*, le noble vieillard de Cicéron souriant aux bienfaits du grand âge, et ce qu'on y voit moins encore, c'est le chrétien dont l'âme s'envole déjà vers les cieux sous le manteau terrestre qui tombe et dont elle se dépouille avec joie. Quand Montaigne écrit que « la mort est origine d'une autre vie », il entend plutôt par là cette universelle métamorphose qui de la corruption des êtres fait éclore d'autres êtres, tire du cadavre une matière nouvelle de vie, de mort et de résurrection et entretient ainsi l'éternel devenir du monde.

La plus nette affirmation qu'il ait faite de l'immortalité de l'âme se trouve dans une lettre à M. de Mesmes, où, parlant des soins pris par lui pour la mémoire de la Boétie, il ajoute : « *Je crois qu'il le sent aucunement*, et que ces miens offices le touchent et réjouissent ».

Chose admirable et bien touchante, l'amitié fut la vraie religion de ce sage. Il n'a été mystique qu'en amitié. N'est-ce pas du mysticisme, cette abnégation absolue du moi (le *moi* de Montaigne !) s'oubliant et s'anéantissant lui-même dans tous les bonheurs de l'être aimé ; cette liaison spirituelle des âmes attachant peu d'importance à « la présence corporelle » ; surtout cette sympathie préétablie, cette « force inexplicable et fatale, médiatrice de leur union », qui

poussa les deux amis dans les bras l'un de l'autre, et qui fait qu'à cette question : Pourquoi l'aimiez-vous? le survivant ne trouve rien à répondre que ces mots immortels : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi! »

VIII

SON APOLOGIE DU CHRISTIANISME

Faible exemple aux chrétiens dans l'ordre moral, l'auteur de l'*Apologie de Raimond de Sebonde* est plus pour eux qu'un allié intellectuel; il est un des leurs. Il appartient à la grande école, à celle de Pascal, son disciple ingrat, la seule qui puisse tenir contre l'incrédulité, en se dérobant à la lutte sur le terrain scientifique et rationnel, en déclarant que les vérités transcendantes, cachées à la raison, ne se révèlent qu'à l'âme et à la foi.

Seulement, il poursuit cette dialectique avec la haute sérénité d'une intelligence amusée qui jouit de sa démonstration, non avec les angoisses d'un grand cœur, brûlant de charité, souffrant et gémissant de ce que la vérité reste aux trois quarts obscure et qu'elle échappe aux prises de l'homme tout entier.

Et c'est pourquoi Pascal le maudit comme un traître, pendant que les voltairiens le fêtent comme un complice; car il est extrêmement difficile à la nature humaine de comprendre qu'un esprit soit curieux du vrai simplement, calmement, qu'il expose

avec candeur ses pensées, sans les teindre de passion, et il faut reconnaître que ce phénomène est très rare. Mais Montaigne, intelligence pure, *sceptique* parfait, je veux dire excellent dans l'art d'examiner, discerner, distinguer, n'a ni tragique amour, ni malveillance sournoise, et n'a pas voulu faire à la foi chrétienne une bonne farce.

Le grand procès qu'il dresse à la raison et qui est tout l'échafaudage sur lequel il établit la foi, comprend deux chefs distincts : une critique de la science et une critique de la philosophie.

Montaigne doute de la science. « Le ciel et la terre ont branlé trois mille ans, tout le monde l'avait ainsi cru », jusqu'au jour où Copernic s'avisa de soutenir que c'était la terre qui se mouvait. « Qui sait qu'une tierce opinion ne renverse les deux précédentes ? » Ptolémée « avait établi les bornes de notre monde.... Voilà, de notre siècle, une grandeur infinie de terre ferme qui vient d'être découverte » ; on nous assure qu'il y a des antipodes et que la forme du monde est trouvée : qui sait si ce n'est pas sottise de le croire et si « ce grand corps n'est pas chose bien autre que nous ne jugeons » ? Ailleurs, il ferme la bouche aux savants par ce triomphant paralogisme, digne d'un maître d'école savoyard ou d'un curé bas-breton qui aurait des lettres : Comment croirais-je les hommes sur la cause du flux et du reflux du Nil ? ils ne se connaissent pas eux-mêmes !

Chose significative : ce que le XVIIe siècle a le

plus loué dans Montaigne, c'est l'esprit qui lui a inspiré ce scepticisme scientifique. La *Logique* de Port-Royal ne se tient pas de joie ; elle félicite hautement l'auteur des *Essais*, si malmené par elle, d'avoir vu la vanité de la science ; car les hommes, écrit-elle avec une prudhomesque gravité, « ne sont pas nés pour considérer les divers mouvements de la matière.... Leur vie est trop courte pour l'occuper à *de si petits objets* ; mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux », et « *l'on ne devrait se servir des sciences que comme d'un instrument pour perfectionner sa raison* ». Pascal « trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic ». Il y avait dans ses papiers cette note : « Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes. » Et voici de lui une pensée qui est textuellement du Montaigne, fond et forme : « La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir ; il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile ».

Cette défiance mesquine, poltronne, de la raison classique à l'égard de la science remonte donc à Montaigne, et c'est elle qui a produit les lieux communs beaucoup trop vantés de sa pédagogie sur l'éducation et même l'instruction de l'homme placées tout entières dans la formation du *jugement* et de la *vertu*. « C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants » le mouvement des astres « avant que les leurs propres ».

Ces vérités-là, qui sont au moins ennuyeuses, étant

« peu roides et peu ignorées », deviennent bien vite fausses par l'exagération et l'insistance. Elles sont bonnes à rappeler une fois ou deux ; mais Montaigne en fait un tel abus que, sa plume multipliant les images et les antithèses pour répéter toujours la même chose, nous ne nous intéressons bientôt plus qu'à l'expression ingénieusement renouvelée d'une assez médiocre banalité. Encore si l'idée n'était que banale! mais le moyen de ne pas s'irriter un peu contre une rhétorique creuse qui exalte l'ignorance, affecte de dédaigner les livres, ce véhicule principal du savoir, préfère Sparte à Athènes, admire les Turcs comme « également duits à l'estime des armes et mépris des lettres », propose à notre imitation les sauvages et prépare la matière des insupportables déclamations de Jean-Jacques! Il serait trop facile d'accabler ici Montaigne sous l'immense supériorité de Rabelais, qui eut en la science une foi généreuse et aperçut, dans une vision magnifique, la suite infinie de ses progrès.

Quand ce progrès sans fin, que Rabelais avait deviné, que Montaigne a méconnu, que le XVIIe siècle ne voulait pas voir, devint évident pour tout le monde, une partie de l'échafaudage sur lequel l'apologétique chrétienne est fondée craqua, et l'on vit l'édifice pencher.

Si la science poursuit sa marche en avant avec certitude et si elle contredit des croyances qui n'ont qu'un fondement mystique, comment maintenir en face de son plein jour leur clarté obscure et trem-

blante? « Le silence éternel de ces espaces infinis », qui effrayait Pascal, est, en effet, terrible. Car il faut dissiper ici un malentendu persistant. Ce n'est pas du tout parce que la Bible raconte que Josué a arrêté le soleil créé, dit la Genèse, pour servir de lampe à la terre; ce n'est pas non plus parce que Jésus a l'air de croire aux démons et aux possédés, que la Révélation peut être sérieusement mise en doute : il est tout naturel que l'Esprit de Dieu n'ait pas parlé aux hommes un autre langage que celui qu'ils pouvaient entendre; c'est parce que l'idée même d'une Révélation semble au premier abord avoir pour condition une cosmogonie fausse; c'est parce que la pensée est obligée de faire un tour de force désespéré pour concevoir que d'un monde où elle n'est rien la créature humaine puisse être le centre, que, dans un cercle infini où la terre n'est qu'un point, où la vie n'est qu'un souffle, où l'homme n'est qu'une ombre, le sujet pensant soit quelque chose et soit tout.

Son commode mépris pour la science lui rendant la foi très facile, la logique de Montaigne n'avait pas un aussi pressant besoin que la nôtre d'exécuter ce grand tour de force. Néanmoins, il nous en révèle le précieux secret, avec la perspicacité supérieure d'une intelligence qui, secouant d'un vigoureux coup d'aile la poussière des vérités faibles et communes où elle se traînait tout à l'heure, avait pris son vol jusqu'à une cime d'où elle embrassait du regard toute la sagesse des siècles passés et découvrait au loin la pensée de l'avenir. Les don-

nées élémentaires de la critique qui, deux cents ans plus tard, s'appellera *transcendantale* sont dans l'*Apologie*. Mais ce n'est que vers la fin du chapitre, après de longs et charmants circuits, que l'auteur arrive à cette vue profonde.

La plus grande partie comprend une critique générale de la raison humaine, d'une rare valeur de style, tantôt grave et haute comme les belles pages des orateurs sacrés, tantôt amusante comme un conte fantastique, où l'éloquence et l'imagination, nourries par une vaste lecture, ont brodé tour à tour la parure la plus riche, mais qui n'est pas, au fond, très originale.

Soutenir la supériorité des animaux sur l'homme, c'est un paradoxe délicieux, à la seule condition que le thème soit développé avec talent; l'écrivain n'y a point failli. Opposer les uns aux autres les systèmes de philosophie, faire sonner le cliquetis des disputes métaphysiques sur le monde, sur Dieu et sur l'âme, en montrant que rien d'utile ni de prouvé ne sort de ce « tintamarre de cervelles », c'est railler pour la millième fois et toujours avec sens, mais jamais avec fruit, un charivari éternel qui recommencera demain.

L'*Apologie* enfonce un assez grand nombre de portes ouvertes. Ce qui en fait la valeur philosophique et religieuse, c'est d'abord le refrain de la formule chrétienne : « Confessons ingénument que Dieu seul nous l'a dit et la foi »; — « La vérité n'est pas leçon de notre discours »; — « Tout ce que nous voyons

sans la lampe de sa grâce, ce n'est que vanité et folie », revenant, à intervalles réguliers, comme le coup de cloche qui invite l'âme à la prière dans la nuit sans espoir de la raison anéantie; et c'est aussi, comme une blancheur d'aube à l'horizon, la perçante clarté d'une pensée sur le point de pénétrer les mystères du *subjectif* et de l'*objectif*, d'apercevoir la *relativité de la connaissance* et de comprendre que l'œil à facettes d'une mouche ne voyant pas les choses comme nous les voyons, il n'y a aucune raison pour que notre œil à nous et notre esprit à nous voient l'univers tel qu'il est en réalité, tel que nous le fait apparaître cette immensité matérielle qui nous confond, nous atterre, nous écrase de sa masse et de son poids.

Il faut citer ici Montaigne libéralement; car rien ne peut être plus intéressant que de voir traduite en sa jolie langue une idée dont le germe se trouvait dans une sentence de Protagoras, mais qui, fécondée, développée par un philosophe chrétien et français de la Renaissance, deviendra le *criticisme* et fera une révolution.

L'homme ne peut être que ce qu'il est ni imaginer que selon sa portée.... Les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence.... Les sujets étrangers se rendent à notre merci.... Nous ne recevons rien sans altération.... Notre état accommodant les choses à soi et les transformant selon soi, nous ne savons plus quelles sont les choses en vérité ni quelle est leur nature.... Ce commencement ébranlé, toute la science du monde s'en va nécessairement à vau l'eau.... Où le compas, l'équerre et la règle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bâtiments qui se dressent à leur mesure sont aussi nécessairement manques et défaillants.... Pour juger des apparences que nous recevons des

sujets, il nous faudrait un instrument judicatoire; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration; pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison; nulle raison ne s'établira sans une autre raison : nous voilà à reculons jusques à l'infini.... Et nous, et notre jugement, et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse.... Le jugeant et le jugé sont en continuelle mutation et branle.... Si, de fortune, vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être, ce ne sera ni plus ni moins que qui voudrait empoigner l'eau.... La raison ne peut rien appréhender de subsistant et de permanent.... De faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que de l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux.... L'homme ne peut voir que de ses yeux et saisir que de ses prises. Il s'élèvera si Dieu lui prête extraordinairement la main; il s'élèvera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, non à sa vertu stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose.

Voilà le dernier effort et le dernier espoir de la philosophie. Il est précieux de le connaître; mais il ne serait pas bon, dans la pratique ordinaire de la vie, de rejoindre par ce moyen extrême l'idéal dont nos âmes ont besoin, d'acheter à un prix aussi cher le viatique moral qu'il faut à l'homme pour accomplir sa route. « Il ne fait mie bon être si subtil et si fin. » « Tenons-nous dans la route commune » et « taillons à l'esprit humain les limites de sa chasse. »

A Dieu, plus sage que nous, au « Cathédrant », qui est son organe autorisé, remettons toute une métaphysique périlleuse pour le salut de nos âmes et pour le repos de nos cervelles. Les enquêtes des philosophes dans les sphères de l'inconnaissable

irritent inutilement une soif de savoir qui ne sera jamais assouvie. « Oh! que c'est un doux et mol chevet et sain, que l'ignorance et l'incuriosité à reposer une tête bien faite! »

IX

LES TROIS IGNORANCES

Que sais-je? et que savez-vous?

Autrefois, à l'âge de l'outrecuidance, quand j'entendais parler d'esprits qui reviennent, de sorciers, de miracles, je plaignais la folie du pauvre peuple superstitieux. J'ai compris, depuis, que la folie consiste à « rapporter le vrai et le faux au jugement de notre suffisance », et aujourd'hui j'aime mieux passer pour crédule que pour entêté dans mes propres idées.

Des historiens dignes de foi racontent des faits bien extraordinaires de divination à distance et de seconde vue. Je n'aime pas l'assurance avec laquelle Jean Bodin accuse mon Plutarque d'avoir cru et enregistré « des choses entièrement incroyables et fabuleuses ». On m'a fait, à Lorette, le récit fort intéressant d'une guérison miraculeuse : eh! rieurs légers, la chose est possible. Qu'un goutteux entreprenne un long voyage pour consulter un sorcier dont on chante merveilles et revienne en santé, vous expliquez naturellement le prétendu miracle, vous autres, en disant que « le mal était arrivé à son

période », ou que le malade a été guéri « par la force de son appréhension ». Quelques-uns attribuent le succès aux drogues des médecins; mais cela, c'est le plus invraisemblable. J'aime mieux, s'il n'est pas permis de croire aux sorciers (pauvres diables qu'on a tort de brûler, d'ailleurs, et auxquels il faudrait donner de l'ellébore, non de la ciguë), j'aime mieux, dis-je, reconnaître ici l'efficace des prières d'une vieille grand'mère.

Celui qui craint d'être treizième à table n'est pas nécessairement un sot; c'est peut-être un sage qui devine et qui sent qu'il y a dans l'univers plus de fils mystérieux liant nos âmes aux nombres, aux formes et aux choses qu'il n'en est rêvé dans notre philosophie.

Considérez trois états où l'homme peut se trouver par rapport à la science; comparez-les, et choisissez.

Le premier est celui de l'ignorance simple. Regardons à terre : ces pauvres paysans que nous y voyons répandus, « la tête penchante après leur besogne », sont philosophes sans le savoir; ils pratiquent, sans les avoir appris, les préceptes d'Aristote et de Caton. En voici un qui bêche mon jardin : « il a, ce matin, enterré son père ou son fils ». Il faut que leurs maladies soient bien graves pour interrompre leur travail ordinaire; ils ne se couchent que pour mourir, et n'en meurent pas « moins allégrement » pour n'avoir pas lu les *Tusculanes*. Ces braves gens sont à une excellente école, celle de la nature; elle nous guide sagement. Les disciples de Pyrrhon

étant terrifiés par une tempête en mer, le philosophe leur montra du doigt et leur proposa pour modèle un porc qui mangeait son orge dans une paix profonde, bienfait de l'incuriosité.

Aux leçons de la nature les simples ajoutent celles de leur curé, homme naïf, je l'avoue, capable de croire, quand les vignes gèlent dans son village, que la rigueur du ciel inflige le froid à tout le globe terrestre et que déjà la toux tient à la gorge les Cannibales. Dès qu'il tonne ou qu'il grêle, mes paysans s'imaginent que c'est pour eux, que Dieu les exauce ou les châtie, que le monde a été fait pour l'homme et que la nature est à son service. Qu'importe? Cette forme ingénue de la piété est inévitable dans les âmes candides, et le bon Raimond de Sebonde n'en connaissait pas d'autre.

Une oie disait : L'homme est mon serviteur ; car il me loge; car il me nourrit; il fait semer et moudre pour moi. Il est vrai qu'il me mange; mais ne détruit-il pas aussi l'homme son compagnon? et moi, je gobe les vers qui le tuent et qui le mangent! Cette oie était parfaitement heureuse. Elle avait la foi béate du croyant simple, remerciant son Créateur, quand il se couche, quand il se lève et surtout quand il dîne, de la belle mangeoire bâtie exprès pour lui.

Honneur aux bêtes! elles arrivent du premier coup à la sagesse qui est dans l'ignorance; elles n'ont pas besoin de s'abêtir.

S'abêtir par étude, ignorer savamment : voilà, au

contraire, le plus haut degré de la sagesse et de la science, et c'est le troisième état de l'homme, le second étant celui du milieu.

La première ignorance était « abécédaire » ; celle-ci est « doctorale ». Elle n'est pas nouvelle, car Socrate l'enseignait et la pratiquait déjà, et on l'a maintes fois définie. Le point intéressant, c'est que cette science ou cette ignorance aboutit, elle aussi, à la foi. De grands esprits ont sondé le sens profond des Écritures, pénétré « le mystérieux et divin secret de notre police ecclésiastique », et, parvenus « à l'extrême limite de la chrétienne intelligence, ils jouissent de leur victoire avec consolation, actions de grâce, réformation de mœurs et grande modestie ». D'autres ont trouvé dans leur impuissance même une raison puissante de croire; ils ont senti que « la faiblesse de notre jugement nous y aide plus que notre force, notre cécité plus que notre clair-voyance », et ne pouvant ni savoir, ni comprendre, ils ont cru.

Mon cher Étienne de la Boétie, qui avait tant « ajouté à son riche naturel par science et par étude », fut un de ces grands savants humbles en qui la foi chrétienne s'épanouit comme la fleur et les vertus chrétiennes mûrissent comme le fruit de la plus haute sagesse.

J'appartiens (et vous aussi, probablement) à l'état intermédiaire, qui ne vaut rien. Car il est plein de fièvre, de vanité, de contradiction et de trouble. Il se fie à la raison, « instrument de plomb et de cire »,

« apparence de discours que chacun forge en soi », boiteuse à l'allure « torte et déhanchée » qui chemine « toujours de travers ».

Chasseurs trop maladroits pour atteindre le gibier, nous nous amusons, sans profit, à « l'agitation » et à « la quête ». Dans notre ignorance à demi savante, dans notre science orgueilleuse et bornée, qui n'a pas la franchise d'aller jusqu'à ce bel aveu : « J'ignore », nous sommes là, les *métis*, dédaignant le premier siège, incapables de joindre l'autre, « le cul entre deux selles », ineptes, inutiles, dangereux au monde par notre curiosité inquiète et brouillonne. Si sots, que plusieurs d'entre nous se vantent de posséder la certitude : ce qui est « le plus certain témoignage d'incertitude et de folie ».

Il est vrai que je m'en garde bien, pour ma part; mais c'est pour tomber dans l'autre vice. Qu'ai-je, pauvre auteur, à vous offrir, ô pauvres gens qui me lisez? « des chimères et monstres fantasques, des fantaisies irrésolues et informes », non les conceptions d'un jugement bien sain, mais « les songes d'un cerveau malade ». Mon livre, trop subtil pour les simples, trop faible pour les savants et les sages, ne pourra « vivoter qu'en la moyenne région », n'étant bon à plaire qu'aux esprits communs, qu'aux âmes médiocres, « dont je suis ».

Mes amis, la bêtise pure, l'ignorance « abécédaire » valait beaucoup mieux. Replongeons-nous dans sa nuit si douce, peuplée d'anges et semée d'étoiles. Replaçons notre tête sur son mol oreiller.

Il est infiniment avantageux pour l'homme de rester ou de se remettre en tutelle. « O cuider! combien tu nous empêches!... Quasi toutes les opinions que nous avons sont prises par autorité?... Il n'y a point de mal; nous ne saurions pirement choisir que par nous. » Je me soumets au jugement de ceux à qui il appartient de régler non seulement mes actions et mes écrits, mais encore mes pensées, et j'ai en horreur tout ce qui « dans cette rapsodie » pourrait se trouver « contraire aux saintes prescriptions de l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs et en laquelle je suis né ».

CHAPITRE III

LE STYLE

I

D'UNE ÉDITION CRITIQUE DES « ESSAIS »

Les *Essais* attendent encore et semblent devoir attendre toujours une édition critique, c'est-à-dire établissant le texte par la comparaison des variantes.

M. Dezeimeris, savant lettré bordelais, l'homme de France qui, depuis la mort du docteur Payen, connaît le mieux Montaigne et tout ce qui le touche de près ou de loin, avant de réimprimer soigneusement et d'annoter, avec M. Barckhausen, le texte de 1580, avait, dans une brochure spéciale, posé les règles et donné un spécimen de ce que devrait être une édition vraiment critique des *Essais*. Le travail sera dur; on comprend qu'il ait déjà lassé plus d'un courage.

Quand Montaigne eut publié à Paris, en 1588, la dernière édition qu'il ait surveillée lui-même, celle qu'il nomme la « cinquième » (mais on n'en connaît que trois antérieures : 1580, 1582, 1587), il passa le reste de sa vie à revoir et à amplifier son ouvrage. Car il y a surtout ajouté, et même, à l'en croire, il n'aurait pas fait autre chose : « J'ajoute, mais je ne corrige pas,... sauf, à l'aventure, quelque mot, pour diversifier, non pour ôter.... Je dicterais volontiers encore autant d'*Essais* plutôt que de m'assujettir à les resuivre pour une puérile correction. »

Montaigne ne doit jamais être pris au mot quand il parle de lui-même comme écrivain. Le fait est que le travail de l'auteur, pendant les quatre années qu'il vécut encore, consista : 1° en une quantité énorme d'additions de son cru et de citations; 2° en un très petit nombre de suppressions, d'autant plus remarquables qu'elles sont plus rares; 3° en des corrections proprement dites. L'écrivain perfectionne son style, simplifie son orthographe, coupe ses phrases, remplace volontiers les virgules par des points, et donne à l'imprimeur de curieux avis prouvant qu'il ne trouvait pas si « puéril » le soin de corriger.

Tous ces matériaux d'une édition nouvelle ont été accumulés par Montaigne, d'abord dans le texte et sur les marges d'un exemplaire de l'édition de 1588, aujourd'hui conservé à la bibliothèque de Bordeaux, dont il est le plus précieux trésor; puis, en moins grand nombre, sur un autre exemplaire, qui est

perdu; enfin, probablement, sur des feuilles volantes.

Après la mort de Montaigne, sa veuve chargea Pierre de Brach, le plus cher ami du défunt, de préparer la copie destinée à l'impression. Sa tâche fut de transcrire sur l'exemplaire le moins chargé de notes celles de l'exemplaire principal, dédale parfois confus où les compositeurs se seraient difficilement retrouvés. Des feuillets intercalés donnèrent sans doute ce qui ne pouvait tenir dans les marges. Quand la copie fut prête, on n'eut pas le choix du lieu de sa publication; on dut l'envoyer à l'imprimeur parisien de l'édition de 1588, qui avait un privilège de neuf ans. C'est donc à Paris qu'elle fut imprimée, sous la surveillance de Mlle de Gournay. Elle parut en 1595. Continuellement réimprimée depuis lors, c'est la base de toutes les éditions, dites « vulgaires », des *Essais*.

Pierre de Brach et Mlle de Gournay ont rempli leur devoir avec beaucoup de soin, bien plus religieusement qu'on ne l'eût espéré d'un temps où la critique n'avait pas encore pour le texte des grands écrivains ce respect absolu qui nous apparaît aujourd'hui comme une obligation sacrée. « Ma conscience ne falsifie pas un *iota*, disait Montaigne; mon inscience, je ne sais. » Les éditeurs de 1595 furent très consciencieux. Mais, dans un travail de transcription et de confrontation aussi long, aussi délicat, les fautes inconscientes étaient inévitables; ils en ont fait. La comparaison de leur édition avec le texte de l'exemplaire de Bordeaux fait apercevoir

quelques erreurs positives; elle découvre aussi des leçons qui ne sont point des fautes, puisqu'elles pouvaient être autorisées par d'autres manuscrits de Montaigne, mais qui constituent des variantes plus ou moins considérables. L'édition critique, souhaitée par M. Dezeimeris, distinguerait du texte de 1588, par certains signes typographiques, toutes les additions ultérieures; puis, parmi elles, distinguerait aussi ce qui est commun à l'imprimé de 1595 et au manuscrit de Bordeaux et ce qui n'appartient qu'à l'un ou à l'autre.

Les rêves ne coûtent rien. On peut donc faire celui-ci encore : une édition des *Essais* qui, non seulement par des crochets, des doubles crochets et des notes, mais par un ingénieux emploi de caractères aux formes ou aux teintes différentes, reproduirait, de 1580 à 1592, c'est-à-dire tout du long de son cours, toutes les fluctuations et toutes les *muances* de la pensée la plus « ondoyante » qui fut jamais, pour répéter un mot caractéristique et favori dont Montaigne a fait la fortune.

A défaut d'un tel chef-d'œuvre, le brave ouvrier maçon qui copiera purement et simplement les corrections et les notes marginales de l'exemplaire de Bordeaux, refaisant avec exactitude le travail trop imparfait de Naigeon en 1802 et parant ainsi aux risques d'une destruction accidentelle, méritera un prix de vertu et un accessit d'érudition.

II

LE GENTILHOMME ET L'ÉCRIVAIN

Les continuelles additions de Montaigne au texte des *Essais* donnent à un ouvrage, qui n'avait jamais été méthodique, un air d'inachèvement et de confusion qui en est devenu l'aspect le plus saillant. Ce désordre tient moins à je ne sais quel dessein de cacher des témérités secrètes (où sont donc les calculs perfides et subversifs dans ce bréviaire de la modération et du bon sens ?) qu'à une antipathie naturelle pour les vues systématiques et les conclusions arrêtées, ainsi qu'à la préoccupation dont notre moraliste fut toujours obsédé de n'être pas pris pour un auteur de profession.

Tous les paradoxes de sa doctrine et de sa pratique comme écrivain viennent de cette idée fixe.

S'il était vrai que Montaigne appartînt, comme il affecte de le dire par coquetterie, non à l'élite mais à la moyenne des intelligences, la médiocrité de son esprit se mesurerait surtout à la pauvre gloriole qui lui faisait placer, dans l'échelle des grandeurs humaines, un gentilhomme de la chambre du roi, portant à son cou le collier de Saint-Michel, au-dessus d'un homme qui sait écrire et qui pense. Scipion et Laelius firent des comédies pour s'amuser quand le temps était mauvais, et ils eurent le bon goût d'en laisser tout l'honneur « à un serf afri-

cain ». Car « le bien faire est plus recommandable que le bien dire ». Et cela est sûr. Mais Montaigne oublie que les livres sont aussi des actions et qu'aucune action historique n'est comparable à celle d'un grand écrivain qui est un penseur. L'auteur des *Essais* fut un parfait *snob* de l'épée, presque aussi entiché que Scudéry de noblesse et d'exploits militaires. Vraiment il lui ressemble, quand il loue certains hommes de son temps, dont le talent était d'écrire, d'avoir affecté l'ignorance des lettres. Diane de Foix, comtesse de Gurson, entendra le philosophe lui dire complaisamment que son fils, ayant de la naissance, il lui appartient de conduire une guerre ou de fréquenter les cours, et qu'il faut laisser aux « mains viles et basses » le soin de « dresser un argument dialectique, de plaider un appel ou d'ordonner une masse de pilules ». Une chose « surpasse toute bassesse de cœur » chez Cicéron et chez Pline le Jeune, « personnages d'un tel rang » : c'est « d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie ».

Ces préjugés nobiliaires étaient ceux du siècle ? D'accord. Mais les grands hommes sont grands sans doute pour avoir devancé leur siècle, et il faut avouer que sur ce point Montaigne ne fut pas un précurseur.

Le faible de la vanité explique chez lui ce pédantisme à rebours et « à la cavalière », dont Malebranche le reprenait avec raison, n'ayant eu que le tort d'être si content de son mot qu'il l'a répété à

satiété. « En sautant de sujet en sujet, a dit aussi Pascal, il cherchait le bon air. »

Le gentilhomme, donc, parle avec un dégoût affecté de la composition « grotesque » échappée de sa plume, « corps monstrueux, rapiécé de divers membres », sans proportion, sans ordre, sans suite, sans figure, bâti par le hasard, comblant le malheur de ne consister qu'en des « fadaises » par le vice de les dire parfois « curieusement ». Incapable d'un style un peu propre et soutenu, il a, de plus, une écriture illisible. Enfin, il s'en faut tant qu'il prétende au moindre honneur avec ses « sottises », qu'il s'estimera suffisamment heureux s'il n'est pas déconsidéré par elles.

Il va sans dire que l'écrivain n'entend pas qu'on le prenne au mot. Mais son défi à l'évidence serait trop choquant s'il n'y avait dans ses paradoxes une certaine part de vérité. Comme presque tout le monde, notre auteur griffonne quand sa plume se néglige, et forme ses lettres quand elle s'applique; le désordre des *Essais* est souvent voulu, quelquefois plein d'art, mais il n'est généralement que du désordre; en tant qu'artiste du style, Montaigne, comme tous les écrivains, avait « une certaine idée en l'âme », difficile à saisir, à exploiter, et « meilleure que sa besogne », de sorte qu'il pouvait dire sans mentir : « Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois je les retâte, autant de fois je m'en dépite ». Et, pour ce qui est de la gloire littéraire, on peut trouver que la lettre à

Mme de Duras, conclusion du livre II, serait digne du bonhomme Chrysale; mais Chrysale est, en littérature, le contrepoids nécessaire d'Olympio, et il faut avouer qu'il y a bien un quintal de gros et solide bon sens dans les considérations suivantes :

> Si j'étais de ceux à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitterais pour la moitié et qu'il me la payât d'avance. Qu'elle se hâtât et amoncelât tout autour de moi, plus épaisse qu'alongée, plus pleine que durable. Et qu'elle s'évanouit hardiment avec ma connaissance, quand ce doux son ne touchera plus mes oreilles.... Quel que je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier ... Ceux que je vois faire de bons livres sous de méchantes chausses, eussent premièrement fait leurs chausses, s'ils m'en eussent cru.... Mon Dieu, Madame, que je haïrais une telle recommandation, d'être habile homme par écrit, et être un homme de néant et un sot ailleurs!... La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetée à un homme de mon humeur, si elle lui coûte trois bons accès de colique.

Le fond et la forme sont deux frères ennemis, assez irréconciliables pour que Montaigne ait pu renoncer à les mettre d'accord et se ranger, selon son humeur capricieuse, mais sans absurdité logique, tour à tour sous l'une et l'autre bannière.

Il est conséquent avec l'esprit pratique de sa philosophie et avec son dédain de la « suffisance livresque », lorsqu'il dénonce le vain bagage des mots comme une « marchandise vulgaire et vile », enrichissant moins qu'appauvrissant celui qui la possède; lorsqu'il condamne la rhétorique comme étant l'art trompeur de falsifier l'essence des choses, de faire paraître grand ce qui est petit, et lorsqu'il s'écrie : « Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de

soi, non des choses! » Dans ces moments-là, il se persuade que son livre vaut uniquement par le fond, que « la façon n'aide rien à la matière »; il entend que la substance, non l'art, y soit seule remarquée, et il nous dit, en baissant les yeux, avec la modestie d'une jeune communiante qui vient de prendre à confesse la résolution d'être humble : « Quand j'ois quelqu'un qui s'arrête au langage des *Essais*, j'aimerais mieux qu'il s'en tût ».

Mais le même homme a écrit : « Qu'on ne s'attende pas aux matières, mais à la façon que j'y donne.... Mon humeur est de regarder *plus à la forme qu'à la substance*, plus à l'avocat qu'à la cause. Et tous les jours m'amuse à lire en des auteurs sans soin de leur science, y cherchant *leur façon, non leur sujet.* » Il dit encore qu'on se charge d'une riche matière quand on n'a pas de quoi se soutenir de ses propres grâces, qu'aux auteurs qui ont moins d'esprit il faut plus de corps, et que les écrivains excellents sont ceux qui « *par les perfections et beautés de leur façon de dire nous font perdre l'appétit de leur sujet* ».

Ainsi présentée, la contradiction est flagrante. Je crois bien que Montaigne, dans cette partie de la connaissance de lui-même, faiblit un peu et laisse à désirer soit la sincérité, soit la pénétration qui recommande partout ailleurs l'analyse de *son cœur humain*. Mais ces questions du fond et de la forme, de l'art utile et de l'art pour l'art, sont si embrouillées, qu'on doit, quand on les a un peu approfon-

dies, convenir que c'est la bouteille à l'encre. Elles avaient bien de quoi faire osciller en sens contraires une intelligence plus frappée et plus éprise des faces diverses de la vérité que de son unité fondamentale. Les esprits qui se contentent de solutions superficielles pourront aisément se figurer qu'ils tiennent le secret du nœud dans cette jolie comparaison : « On peut s'arrêter à l'écorce, mais c'est après qu'on en a retiré la moelle; comme, après avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considérons les gravures et l'image ».

La vérité est que Montaigne a savouré aussi divinement que personne la volupté d'écrire, le bonheur infini d'atteindre et d'enclore l'éternité dans les belles pages et dans les phrases bien faites de cette soi-disant « rapsodie » barbouillée « à peu d'hommes et à peu d'années ». Il s'est « engagé à un registre *de durée*, de toute sa foi, de toute sa force », et « les plus délicieux plaisirs se digèrent au dedans ». Son cœur « frissonne de l'amour de son ouvrage », comme en témoignent « les fréquentes œillades qu'il lui jette » et « les rudoiements dédaigneux » dont il fait semblant de le battre.

Le style idéal qu'il se propose est extrêmement fin et rare. C'est un langage « simple et naïf » ? « tel sur le papier qu'à la bouche » ? Il le dit, mais n'en croyez rien, et voyons un peu ce prétendu naturel. Le parler qu'il aime doit être « difficile », « succulent », « nerveux », « mâle et militaire », « bref et brusque », le contraire de « traînant », de « fluide »,

d'« esfoiré ». Il faut que « chaque lopin y fasse son corps ». Fuyant les longueurs et les apprêts oratoires, les grâces mignardes et bien peignées, il aura l'allure hardie d'un soldat gascon, « le manteau en écharpe, la cape sur une épaule, un bas mal tendu », plein de mépris pour l'ordonnance, pour les beautés convenues, fier, singulier, unique et « nonchalant de l'art ».

Quant au désordre de la composition dans les *Essais*, il est, en grande partie, l'artifice d'un poète infiniment vain d'être le premier inventeur d'une monstruosité littéraire, impossible à classer, « seule au monde de son espèce,... éloignée de l'usage commun,.. fantastique,... d'un dessein farouche et extravagant ». Si les digressions où il se délecte nous égarent, c'est notre faute à nous, « lecteurs indiligents », qui ne savons pas apercevoir « en un coin » le mot qui se rapporte au sujet. Il sait, lui, d'où il vient et où il va. Quand une histoire lui semble belle, il la raconte à cause d'elle-même, se contentant « du bout d'un poil pour la joindre à son propos ». Il a semé la matière « très dru ». Afin d'en « ranger davantage », souvent il « n'entasse que les têtes ». Parfois il jette hors de son propos principal une « semence riche et hardie », qu'il faut découvrir et ramasser.

« J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades. » Plutarque, quelquefois, feint d'oublier son thème : « O Dieu! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté! »

Un morceau qui ressemble fort à la préface naturelle du livre III se rencontre au beau milieu du neuvième chapitre : « Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essai et ce troisième alongeail du reste des pièces de ma peinture... ». C'est là, proprement, un trait d'*humour*, moins original que bizarre, et dont Sterne se fera l'indiscret imitateur. Mais qui veut connaître tout l'art caché de la composition dans les *Essais* n'a qu'à relire avec soin l'admirable chapitre des *Coches*, où, parti de confidences assez triviales sur le mal de mer et sur les divers véhicules dont il se sert en voyage, l'écrivain s'élève, en passant par les jeux de l'amphithéâtre romain, à de superbes invectives contre la politique perfide et cruelle des barbares conquérants du Nouveau Monde, et, enfin, « retombe à ses coches ». C'est comme une ligne courbe d'une grâce exquise et d'une ampleur magnifique, qui nous fait parcourir insensiblement, par une gradation ascendante, puis descendante, toute l'échelle de la prose française et de l'éloquence humaine.

Oui, Montaigne fut un maître et un maître conscient du grand art de composer et d'écrire. Je trouve dans son ouvrage un franc et bel aveu, que tous les critiques lui ont vertueusement reproché en se signant d'horreur, mais pour l'amour duquel je lui pardonne son affectation de n'entendre rien au métier de faiseur de livres, la sagesse bourgeoise de ses aphorismes sur la gloire littéraire et les pauvres glorioles de sa gentilhommerie :

Mieux vaut être le père de l'*Enéide* que du plus beau garçon.... Je fais grand doute que Phidias aimât autant la conservation et la durée de ses enfants naturels, comme d'une image excellente qu'avec long travail et étude il aurait parfaite selon l'art.... Plutôt laisser après soi un enfant contrefait qu'un livre inepte! Plutôt enterrer ses enfants que ses écrits!... J'aimerais beaucoup mieux en avoir produit un, parfaitement bien formé, de l'accointance des Muses que de l'accointance de ma femme.

III

LES MAITRES DU STYLE

Montaigne, écrivain de la Renaissance, adore l'antiquité, la pille, se pare et se charge de ses dépouilles; surtout dans les notes marginales des exemplaires destinés à l'édition posthume, où il entasse une moisson débordante de tous les rapprochements avec son propre texte qui lui sont rappelés, en ses dernières années, par sa mémoire jaseuse de vieux liseur.

L'intempérance de citations est donc postérieure à la composition des *Essais*. L'édition de 1588, pas plus que celle de 1580, n'offre encore cet aspect, qu'ont les éditions vulgaires, d'une mosaïque tout émaillée des couleurs et des pierres précieuses friponnées aux anciens.

Ils sont les maîtres du style comme de la morale par leurs « *saints* exemples ». Même à leur prose, étincelante partout de vigueur et de hardiesse poétique, « il faut quitter la maîtrise et prééminence en la parlerie ».

Notre auteur ne doit pas grand'chose à Ronsard [1], dont il parle d'ailleurs avec éloge et qu'il cite une fois en le corrigeant. Les beautés modernes en général ne sont à ses yeux que des grâces « pointues ou bouffies et enflées d'artifice », à mille lieues de la « divinité ancienne ». Lui aussi, lui surtout, il n'est qu'un « pygmée » au prix de ces « riches et grandes âmes », « élevées jusques au ciel »; s'il a un avantage sur ses contemporains, c'est de sentir son propre néant en face de ces vieux champions-là, invincibles héros de la'ction, de la pensée, du style, dont les écrits « l'étonnent et le transissent d'admiration ». Mais, s'enthousiasmant et s'exaspérant à cette lutte surhumaine, attaquant les anciens par où ils sont « les plus pleins et les plus roides », il s'efforce de les « égaler en les imitant » et chérit « l'espérance téméraire de tromper peut-être les yeux des juges ».

Rome est son école et son temple. Il aime à « remâcher entre ses dents » les grands noms de l'histoire romaine et à les « faire retentir à ses oreilles ». Il y a dans son culte une part de superstition qui n'a point échappé à sa bonne foi; car il avoue que le latin le « pipe au delà de ce qui lui appartient », par le majestueux effet de la distance. Ajoutez à ce prestige le puissant attrait naturel d'une

1. Je crois pourtant que Montaigne n'a pas lu sans en garder un vif souvenir l'*Abrégé de l'Art poétique français* et surtout cette étonnante *Préface sur la Franciade*, où brillent une verve et un style dignes de lui et où l'on trouverait peut-être l'origine de quelques-unes de ses idées littéraires.

langue vraiment maternelle pour ce bourgeois de Rome, puisqu'il avait parlé latin avant français. Le grec lui était moins familier. Si Amyot a « la palme sur tous les écrivains français », n'est-ce pas pour avoir largement ouvert à sa soif les fontaines à demi fermées pour lui du bon Plutarque? Désormais la main libérale du Grec versera dans son livre ses inépuisables trésors, et l'auteur des *Essais* ne l' « accointera » plus sans tirer de lui « cuisse ou aile ».

La supériorité des anciens consiste en ce qu'ils furent des *hommes complets*, grands en toute chose, à la différence des modernes, qui n'ont que des *parties* : le savoir, par exemple. Quand le savoir est seul, on a un pédant, non un homme. Rien de plus crasseux, marmiteux, misérable, que l'érudition toute pure. Peu d'exceptions à signaler parmi « les chétives grandeurs de notre temps » : la Boétie, d'abord; et aussi Adrien Turnèbe. Mais qui encore?

Tout est relatif. Le XVIe siècle, où tant d'hommes aujourd'hui nous paraissent grands, justement à cause d'une diversité d'aptitudes que la division du travail a rendue de plus en plus rare, semblait petit à Montaigne, par comparaison avec l'antiquité.

A la variété des talents il faut que la facilite s'ajoute. Caton et Sénèque, pourtant si admirables, en ont manqué. Ils « suent d'ahan pour se roidir » ; ils sont « toujours montés sur leurs grands chevaux ». Dans l'ordre littéraire, comme dans l'ordre moral, le prix est à la force tranquillement victorieuse. Montaigne a plutôt dans son style la vivacité

piquante de Sénèque; néanmoins, il estime Plutarque davantage, et il préfère aussi César à Salluste, parce que leur allure est « plus détendue et d'autant plus virile ». C'est pour la même raison qu'à ses yeux Socrate fut un sage plus parfait que le grand Caton.

L'excellence de son goût se montre, avec celle de son style, dans plusieurs de ses jugements littéraires. Les quelques lignes où il met cinq poètes aux prises dans l'illustration de la même idée, Martial, Manilius, Lucain, Horace et Virgile, sont une très belle page de critique. On ne trouvera jamais de mots plus justes que ceux-ci : « fluidité ingénieuse et gaie », pour définir la grâce d'Ovide; « subtilité aiguë et relevée », pour caractériser l'effort de Lucain; « force mûre et constante », pour marquer la royauté de Virgile. A ces trois degrés du talent correspondent trois âges successifs du goût, que Montaigne a parcourus : la curiosité amusée de l'enfance; l'ambitieuse emphase du jeune homme; le jugement calme de l'homme fait. Dans un siècle où le discernement était aussi rare que l'enthousiasme était commun, Montaigne aperçoit d'un œil sûr le point précis de perfection, en deçà et au delà duquel la faiblesse d'une part, l'exagération de l'autre, s'agitent en gestes impuissants. Pas plus qu'il n'égale le babil d'Ovide ou l'enflure de Lucain à l'art consommé de Virgile, il ne confond la fleur de beauté qui brille si purement dans Catulle avec les pointes dont Martial aiguise la queue de ses épigrammes.

Il y a pourtant un grand classique qu'il ne pouvait souffrir : Cicéron. Son antipathie avait une raison littéraire et une raison morale. Très friand des morceaux délicats de la pensée et de la poésie, mais trouvant insipide la sauce de l'éloquence, il reprochait au grand orateur de « tourner autour du pot », de noyer « le vif et la moelle » des choses dans ses « longueries d'apprêt ». Et l'homme lui déplaisait par certains vices du cœur contraires aux sublimes vertus qui le ravissaient chez les héros : une âme pusillanime; une débonnaireté, simple effet de la graisse et d'un tempérament mou; une vanité si faible et si lâche qu'elle était plus touchée de la gloire des lettres que de celle des armes, et que la vertu même est parfois sur le point de lui sembler recommandable non pas tant à cause d'elle que pour l'honneur qui marche à sa suite.

IV

L'HISTOIRE ET LA POÉSIE

Les livres sont instructifs ou *plaisants*; entendez par ce mot : faits pour plaire plus que pour profiter. Dans la première classe Montaigne range les historiens, dans la seconde les poètes. Il demande à ceux-là des leçons de morale, à ceux-ci des leçons de style.

L'histoire fut, avec l'expérience de la vie, la grande école de ce philosophe pratique; car les phi-

losophes eux-mêmes l'intéressaient moins par leur doctrine que par les anecdotes de leur biographie. Telle était chez lui la prédominance du point de vue moral, que, poussant peut-être un peu trop loin son mépris pour l'érudition, il s'irritait contre la critique historique quand, sous prétexte de rétablir la misérable vérité des faits, elle détruit de belles et utiles légendes. Les miracles sont vrais, s'ils sont beaux, et il faut y ajouter foi quand c'est Plutarque qui les raconte. On prétend que l'auteur de la *Cyropédie* a embelli « les rares perfections du grand Cyrus »? Pour moi, je veux croire qu'un pareil homme a existé; je prends au pied de la lettre la parole d'un historien tel que Xénophon, et « je les approuve tous, l'un après l'autre, quoi qu'ils disent ».

Les historiens sont bons quand ils rapportent naïvement les faits; ils sont excellents quand ils les commentent avec l'autorité d'une haute raison ou d'une compétence spéciale; mais ils ne valent rien quand ils s'écartent du simple récit pour s'élever à des considérations qui, étant trop au-dessus de leur portée, nous font perdre, sans gain pour nos intelligences, l'information nue et pure qu'ils pourraient au moins nous donner. Montaigne est, sans contredit, le philosophe du juste milieu et de la mesure; pourtant l'entre-deux n'est pas toujours la région où il se complaît et il préfère parfois les extrêmes. Ainsi l'ignorance « abécédaire » vaut bien mieux pour lui, on l'a vu, que la demi-science; les historiens d'une valeur moyenne le dégoûtent, et, en

poésie, il condamne absolument, avec Horace et toute la saine tradition esthétique, la médiocrité, pour laquelle de bons petits poètes et de mauvais petits critiques ont quelquefois plaidé, pauvres gens! montrant par là combien étaient médiocres leur intelligence et leur sentiment de l'art.

Ses idées sur la poésie sont singulières. Il faut, pour s'en étonner moins, bien comprendre d'abord le sens du mot « *plaisant* », qui, ôtant aux livres de cette classe l'utilité, n'entend nullement par là en amoindrir le prix. Montaigne trouve Rabelais « simplement plaisant et digne qu'on s'y amuse » : assurément il se trompe, mais moins qu'on ne croit quand on ne voit dans les mots *plaisant* et *amuser* que ce qu'ils signifient pour nous aujourd'hui. Il n'en dirait pas tant des romans de chevalerie.

Si quelqu'un me dit que c'est avilir les Muses, de s'en servir seulement de jouet et de passe-temps, il ne sait pas, comme moi, combien vaut le plaisir, le jeu et le passe-temps : à peine que je ne die toute autre fin être ridicule.

Dès son enfance, la poésie l'a « transpercé et transporté ». Elle « ravit et ravage notre jugement ». Qui croit la comprendre ne la comprend pas : nos yeux en restent éblouis, comme de « la splendeur d'un éclair ». Cependant, cette poésie si magnifiquement célébrée est un art léger, « folâtre », dont les imaginations amoureuses sont le plus bel entretien et la plus noble matière, qui rit et qui triomphe dans les sujets libres mieux que dans tous les autres, et que Montaigne recommande particulièrement aux

femmes curieuses de lecture, parce qu'il est, comme elles, « parlier », « tout en montre » et « tout en plaisir ».

Dédiant à la belle Corisande des vers de la Boétie, composés « en sa verte jeunesse », notre philosophe conte à l'oreille de la maîtresse du roi Henri que ceux-ci furent « échauffés d'une belle et noble ardeur », tandis que les autres, « écrits en faveur de sa femme, comme il était à la poursuite de son mariage, sentent déjà je ne sais quelle froideur maritale ». Le sommet de la poésie a été atteint par Virgile et par Lucrèce dans les vers où tous les deux nous montrent Vénus enveloppant de ses caresses, l'un, Vulcain son mari, l'autre, Mars son amant, pour que son caprice soit exaucé. Seulement Montaigne trouve la Vénus de Virgile « un peu bien émue pour une Vénus maritale »; la divine luronne de Lucrèce le ravit davantage : il savoure l'un après l'autre chaque trait de cette peinture délicieuse, *pascit*, *inhians*, *molli*, *medullas*, *labefacta*, *fovet*, et il se pâme sur la « noble *circumfusa*, mère du gentil *infusus* ».

C'est de ces « braves formes » de parler, « si vives et si profondes », que l'écrivain part et s'élance pour donner, dans la page la plus brillante des *Essais*, le précepte et le modèle du style qui est son idéal. Et c'est là aussi qu'on voit toute la dévotion avec laquelle il a soumis sa langue, pour la façonner artistement, à l'école exclusive des grands poètes latins.

La poésie médiocre ne comptant pas, il y a, à l'autre extrémité de l'échelle, une poésie naïve, sans

art, qui peut seule contrepeser celle des maîtres. La grande estime de Montaigne pour les vilanelles de Gascogne et pour les chansons des « Cannibales » révèle un critique indépendant, un précurseur de l'esthétique moderne, singulièrement élevé au-dessus des préjugés aristocratiques d'où la *Pléiade* jetait un regard d'inintelligent dédain sur le vil populaire.

Il dépasse également, et d'une infinie distance, toute la critique classique, ainsi que ses propres idées un peu bizarres, profondes pourtant, sur l'essence érotique de la poésie, dans ses remarquables vues sur Homère et sur les génies inconscients.

« Homère est aussi grand qu'on voudra »; c'est presque un dieu; c'est « le seul auteur du monde qui n'a jamais soûlé ni dégoûté les hommes, se montrant aux lecteurs toujours tout autre et fleurissant toujours en nouvelle grâce ». Mais « il n'est pas possible qu'il ait pensé à représenter tant de formes qu'on lui donne.... De biais ou de droit fil, un esprit ingénieux rencontre en tout sujet quelque air qui sert à son point.... Il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, duquel l'interprétation fasse tarir la difficulté. Le centième commentaire le renvoie à son suivant, plus épineux et plus scabreux que le premier ne l'avait trouvé. Quand est-il convenu entre nous : Ce livre en a assez; il n'y a meshuy plus que dire? »

Voilà une vue qui va très loin sur la nature malléable et plastique des chefs-d'œuvre, moins semblables à de rigides statues de marbre ou de bronze

qu'à une molle argile livrée à la variabilité éternelle des jugements de goût. Montaigne anticipe sur ce point la critique la plus moderne, jusqu'à deviner les avantages d'un « style nébuleux et douteux », bien que, pour son propre compte, il déteste fort l'obscurité et ne veuille pas de la profondeur à ce prix.

Il sait que « la fortune » a une bonne part dans les inventions du génie, que des traits sublimes échappent quelquefois à la main du poète « non seulement sans son intention, mais même sans sa connaissance », et que, par suite, les critiques circonspects et timides qui se font scrupule d'aller au delà des pensées de l'auteur qu'ils commentent, ne savent pas le premier mot de leur métier. « Un suffisant lecteur découvre souvent ès écrits d'autrui des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues, et y prête des sens et des visages plus riches.... J'ai lu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas lu ; Plutarque y en a lu cent, outre ce que j'y ai su lire, et, à l'aventure, outre ce que l'auteur y avait mis. »

Montaigne, qui vit le Tasse dans son cabanon, médita tristement sur la parenté du génie et de la folie. « Il n'y a qu'un demi-tour de cheville à passer de l'un à l'autre. » S'il n'est pas permis, en poésie, de « faire le sot », tout autre chose est la divine *folie*, cet « élancement qui surpasse notre jugement et discours ». Notre sagesse est moins sage que cette folie-là ; nos songes valent mieux que nos discours ; c'est pour néant qu'un homme de sens rassis heurte

à la porte de la poésie, et les deux voies naturelles pour « entrer au cabinet des dieux » sont « la fureur et le sommeil ».

L'esprit souffle où il veut, même dans l'ânesse de Balaam. D'où Montaigne tire cette conséquence paradoxale, mais logique, que nous avons plus de bons poètes que de bons juges de la poésie, et qu'il « est plus aisé de la faire que de la connaître ».

V

L'ÉLOQUENCE

Son style est éminemment poétique, c'est-à-dire parsemé d'images vives et originales. La musique, l'harmonie des périodes sonores, bien balancées, n'est point sa loi souveraine, bien qu'il eût de l'oreille et qu'il fût très capable d'écrire de manière à charmer ceux qui en ont.

Il goûtait surtout la musique militaire et sa « courageuse harmonie »; mais il parle de la musique d'église en homme sensible à sa « dévotieuse » suavité, et il ne pouvait ouïr de sang-froid des vers d'Horace ou de Catulle « chantés d'une voix suffisante par une belle et jeune bouche ». Il critique une phrase de Cicéron, qui sonne mal. Ce n'est pas une mauvaise chicane, puisque l'orateur latin se piquait d'harmonie soutenue. Ce qui, d'ailleurs, importe davantage, c'est qu'il blâme ce soin trop

curieux du grand prosateur, les fioritures de ses redoublements, les roulades de ses *esse videatur.* Pour lui, il recherche une cadence brève, coupée, et « qui tombe plus court ». Montaigne était de ces écrivains si amis de la nature et de la vérité qu'ils sont hommes à déranger exprès le carillon de leurs phrases pour rendre impossible le soupçon d'avoir sacrifié à l'arrangement oratoire des mots l'expression franche et prime-sautière.

En 1570, avant d'avoir pris conscience de sa valeur individuelle comme artiste du style et d'avoir arrêté son ferme propos de ne ressembler à personne, il écrivait, en s'appliquant, comme un excellent élève de rhétorique. Voici, dans ce genre, un passage *très bien écrit* de la lettre à l'Hôpital sur la Boétie :

Qui pourrait faire voir les réglés branles de son âme, sa piété, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son jugement, la hauteur de ses conceptions si loin élevées au-dessus du vulgaire, son savoir, les grâces, compagnes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portait à sa misérable patrie, et sa haine capitale et jurée contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine trafique qui se couvre sous l'honorable titre de justice, engendrerait certainement à toutes gens de bien une singulière affection envers lui, mêlée d'un merveilleux regret de sa perte.

Devenu l'auteur des *Essais*, il verse quelquefois encore dans le style du parfait rhétoricien :

A Athènes, on apprenait à bien dire; à Sparte, à bien faire; ceux-là s'embesognaient après les paroles, ceux-ci après les choses; là, c'était une continuelle exercitation de la langue; ici, une continuelle exercitation de l'âme.

C'est proprement danser sur la corde roide de la phrase; exercice aérien, où l'équilibriste lâche et perd la ferme assiette du vrai. Je rangerais volontiers parmi les beautés d'ordre académique et scolaire certaines antithèses fameuses : « La gloire de la déconfiture de Léonidas aux Thermopyles », et : « Des pertes triomphantes à l'envi des victoires ».

Aussi bien que Molière, Hugo et autres classiques, Montaigne use et abuse, à l'occasion, du *développement* proprement dit ou des variations sur un même thème. Le chapitre *De l'art de conférer* contient, dans l'édition de 1588, vingt-deux lignes de virtuosité purement verbale sur cette idée que les mauvais exemples, en nous faisant horreur, peuvent être plus instructifs que les bons, et le texte de 1595 amplifie encore ce petit morceau. Les vers seuls pourraient faire passer, la prose, même celle des *Essais*, ne suffit pas à rendre intéressantes certaines enfilades de lieux communs, par exemple, sur l'impuissance où sont les archers de la garde royale d'écarter la colique, la vieillesse et la mort. J'aime autant cette pensée profonde de la grammaire française : Tous les hommes sont mortels. Montaigne a donc parfois oublié lui-même qu'on doit prendre garde de « soûler » le lecteur et qu'il faut le « poindre », non le lasser.

Sa syntaxe n'est peut-être pas aussi impeccable que celle de Rabelais, qui presque toujours gouverne sa barque avec une magistrale sûreté parmi les écueils des phrases les plus longues. Il a trop de

phrases enchevêtrées qui se cassent, moins par quelque volontaire dessein d'en rompre la structure oratoire que par une certaine impuissance d'en serrer jusqu'au bout le fil grammatical et logique. Je recommande, comme exemple de chaos cimmérien, celle qui, dans le chapitre *Du Pédantisme*, commence par ces mots : « Mais la raison que je cherchais... ». Elle a dix-sept lignes dans les éditions vulgaires [1]. Même dans le beau chapitre *Des Coches*, la longueur essoufflée de plusieurs périodes nuit à leur éloquence. A la fin du chapitre XVIIIe du livre I, Mlle de Gournay prend sur elle de corriger Montaigne; si sa phrase ne vaut rien, avouons de bonne foi que celle du maître n'était pas meilleure.

Les allitérations, les assonances et les calembours sont, dans le style, des phénomènes de l'ordre auditif. Montaigne est surtout un « visuel »; mais il joue, comme tout le monde, avec les sons :

Les *haires* ne rendent pas toujours *hères* ceux qui les portent. — Tout ce qui *plait* ne *paît* pas. — La mort est bien le *bout*, non pourtant le *but* de la vie. — Mille diverses sortes de maux accourent à moi à la *file* : je les eusse plus gaillardement soufferts à la *foule*. — Tel fait des *Essais*, qui ne saurait faire des *effets*.

Les grandes pages oratoires de Montaigne (car il en a) sont celles où l'émotion, mère de l'éloquence

1. Le chaos s'éclaircit un peu, sans que la pleine lumière se fasse, quand on consulte le manuscrit de Bordeaux, où cette longue phrase est coupée par plus de points qu'il n'y en a non seulement dans les éditions vulgaires, mais aussi dans l'édition de 1802, reproduction insuffisamment fidèle du texte autographe de Montaigne.

et du vers, imprime à son discours un rythme naturel. Elles sont l'exception, parce qu'il n'a pas coutume d'être fortement ému. Tels sont d'abord les passages que lui a inspirés sa généreuse indignation contre la conduite inhumaine des Espagnols en Amérique. Les guerres civiles de la France ne l'ont pas non plus laissé froid : « Monstrueuse guerre!... Quelle honte!... Il ne se peut imaginer un pire état des choses, qu'où la méchanceté vient à être légitime et prendre, avec le congé du magistrat, le manteau de la vertu! » Lorsque le duc d'Anjou mourut en 1584, Henri de Navarre, héritier légitime, et Henri de Guise, prétendant en dehors de la ligne héréditaire, se trouvèrent dès lors aux prises : sur-le-champ, chaque parti répudia sa doctrine de la veille, pour prendre celle qu'il détestait et combattait hier. Montaigne fait allusion à cette volte-face éhontée dans l'*Apologie de Raimond de Sebonde* :

Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons les raisons divines, et combien irréligieusement nous les avons et rejetées et reprises, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics. Cette proposition si solenne : S'il est permis au sujet de se rebeller et armer contre son prince pour la défense de la religion, souvienne vous en quelles bouches, cette année passée, l'affirmative d'icelle était l'arc-boutant d'un parti; la négative, de quel autre parti c'était l'arc-boutant : et oyez à présent de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous brûlons les gens qui disent qu'il faut faire souffrir à la Vérité le joug de notre besoin! Et de combien fait la France pis que de le dire?

L'*Apologie* est semée de beautés proprement oratoires, dont la vibration se prolonge dans les *Pensées* de Pascal. Elles sont citées partout. Mais je ne sais si l'on a remarqué cette petite phrase où sonne déjà, comme dans une *pensée* célèbre, le bruit lugubre et sourd de la pelle du fossoyeur : « Qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace ni faculté qui sente autre chose que *la mort et la terre* ».

L'homme public a été personnellement ému aussi par d'injustes accusations. L'éloquente défense de sa mairie, dont on a lu plus haut le résumé, respire un sentiment profond, assez amer, de la bêtise des dindons humains qui se rengorgent dans leur peau de maires ou de juges, au milieu d'une sotte basse-cour admirant, comme de l'activité utile, les gloussements importants de ces personnages et la pompe de leur queue épanouie en roue.

Montaigne avoue qu'il n'était pas orateur. Il avait, pour ce genre de talent, « une forme retirant trop à l'artiste ». Quand il devait parler, il était réduit à la « misérable nécessité » d'apprendre par cœur son discours, et il se sentait « peser aux écoutants ». Selon sa constante habitude en parlant des qualités de son esprit, il se dit mille injures et il aurait eu, s'il fallait l'en croire, des « inventions lourdes et troubles », impuissantes à « fournir aux soudaines nécessités ». Cependant il remarque aussi qu'il avait quelque chose du tempérament de l'orateur et qu'il pouvait, « à l'aventure, plus à parler qu'à écrire ». Nous savons, par le propre aveu de ce Gascon, que

ni l'animation, ni les gestes, ni les éclats de voix ne manquaient à cette parole soi-disant endormie et endormante. Il est probable qu'il *causait* bien, sans doute avec les inégalités et les intermittences d'une humeur libre et d'une fantaisie rêveuse, mais, quand cela lui plaisait, avec la verve qui brille en ses écrits. « Vous reconnaîtrez dans ces *inepties*, écrit-il à Mme de Duras, le même port et le même air que vous avez vus en ma conversation. »

Le style des *Essais* est « comique », c'est-à-dire : familier, « serré », « désordonné », « coupé ». Ouvrez l'édition de MM. Courbet et Royer, compacte et peu claire à cause du manque d'alinéas, mais où les points sont multipliés conformément aux dernières indications de l'auteur; voyez, par exemple, les deux pages finales du chapitre xve du livre II : Voltaire n'est pas plus agile ; Montesquieu n'a pas de suites de phrases plus brèves.

Dans le chapitre *De la Physionomie*, énumérant les maux publics et privés qui l'assiégèrent en 1585, il se félicite d'avoir eu « quelque tenue contre la fortune » et d'avoir éprouvé que « pour lui faire perdre ses arçons il fallait un grand heurt ». Aussitôt, en vrai païen qu'il est, il s'effraye de cet imprudent défi à l'antique Némésis : « Je ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse. Je suis son serviteur. Je lui tends les mains. Pour Dieu ! qu'elle se contente ! Si je sens ses assauts ? si fais. »

Dans le chapitre *De l'Expérience*, il raille le vieillard qui demande à Dieu de lui « maintenir sa santé

entière et vigoureuse, c'est-à-dire, de le remettre en jeunesse » : « N'est-ce pas folie? Sa condition ne le porte pas. Mon bonhomme, c'est fait. On ne vous saurait plus redresser. On vous plâtrera et estançonnera un peu, et alongera-t-on de quelque heure votre misère. »

Voilà du mouvement, et voilà aussi de la couleur; car il faut en venir à ce dernier caractère, qui est la qualité éminente du style de Montaigne.

VI

L'ART DE PEINDRE

Les grands voyants de la poésie ne pensent qu'en images et aperçoivent immédiatement toutes les idées sous des formes matérielles; ils sont naïfs, sérieux, sur le point de croire à leurs mythes, d'adorer les dieux qu'ils ont faits, d'avoir peur du visage qu'ils ont barbouillé. Montaigne n'est pas poète jusque-là. Quoi qu'en ait dit Malebranche, l'imagination chez lui n'est jamais ni reine ni tyran; elle reste au service de l'esprit. C'est un outil merveilleux, mais docile, guidé par une main très intelligente, et dont la fonction ordinaire est simplement d'*illustrer la pensée*.

Son œil, bien ouvert et bien net, voit aussi les hoses réelles. Mais la prétention, passablement téméraire, de représenter par les signes consécutifs

du langage les aspects synthétiques du monde extérieur et de rivaliser ainsi avec la peinture, était encore inconnue au XVIe siècle. Il n'y a donc pas de descriptions purement littéraires dans les *Essais*, je veux dire, faites complaisamment pour elles-mêmes, bien qu'il y en ait de fort jolies, dont le but est de nous renseigner :

Aristote dit que la sèche jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle étend au loin en le lâchant, et le retire à soi quand elle veut. A mesure qu'elle aperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle lui laisse mordre le bout de ce boyau, étant cachée dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si près d'elle, que d'un saut elle puisse l'attraper.

Voyez encore, dans l'*Apologie*, le nid de l'alcyon, le « mariage » du crocodile et du roitelet, l'histoire du lion d'Androclès, celle de l'éléphant amoureux d'une bouquetière, les détails sur la religion des éléphants et la morale des chiens, bref, tout le développement sur les animaux, d'une érudition si amusée et si moqueuse.

A la façon des maîtres classiques, Montaigne peint, non par une suite de mots (méthode contradictoire avec l'ensemble qu'il faudrait montrer aux yeux tout d'un coup), mais par un seul grand trait. Nous voyons ainsi les conquérants du Nouveau Monde apparaître brusquement aux indigènes, « montés sur de grands monstres inconnus ».

La force de l'impression qu'il a éprouvée rend parfois son expression énergique jusqu'à la violence

et jusqu'au dégoût. N'a-t-il pas eu l'impertinence de nous parler des « étroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants » qui « se collaient à ses moustaches » ? Mais, pénétré surtout et ravi des difficultés de son analyse intérieure, il aime à dire et à montrer que « c'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit, de *pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes* ».

L'emploi coutumier de son imagination est donc de traduire les idées abstraites en signes concrets. Il y en a de courants, qui sont au service de tout le monde et que pour cette raison, justement, l'écrivain de race dédaigne. Les langues sont des recueils de métaphores pâlies et fanées, dont la valeur illustrante ne s'aperçoit même plus, tant l'usage quotidien leur a fait perdre toute couleur ! Comme Horace, Montaigne « voit plus clair et plus outre dans la chose ; son esprit crochette et furète tout le magasin des mots et des figures pour se représenter ; et les lui faut outre l'ordinaire ».

Le premier degré de l'image, lorsqu'elle se distingue expressément encore de l'idée, est la *comparaison*. En voici un choix, que je classe, un peu arbitrairement sans doute, d'après leur ordre de rareté, en commençant par celles qui me semblent les plus communes :

Comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile, ainsi fait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière. — Il est advenu aux gens véritable-

ment savants ce qui advient aux épis de blé : ils vont s'élevant et haussant la tête droite et fière tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes. — La contention de l'âme trop bandée et trop tendue à son entreprise la rompt et l'empêche, ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peut trouver issue en un goulet ouvert. — Je dédaigne de m'amender à demi ; si j'ai un escarpin de travers, je laisse encore de travers et ma chemise et ma cape.

A l'appui du sage conseil de ne pas fouetter les enfants quand on est en colère (car ce n'est plus correction, c'est vengeance) :

Au travers de la passion, les fautes nous apparaissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas.

Je hais un esprit hargneux et triste qui glisse par-dessus les plaisirs de la vie et s'empoigne et paît aux malheurs : comme les mouches, qui ne peuvent tenir contre un corps bien poli et bien lisse, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux ; et comme les ventouses qui ne hument et appetent que le mauvais sang. — Qui a vu des enfants essayant de ranger à certain nombre une masse d'argent vif ? Plus ils le pressent et pétrissent et s'étudient à le contraindre à leur loi, plus ils irritent la liberté de ce généreux métal ; il fuit à leur art et se va menuisant et éparpillant au delà de tout compte : c'est de même, en semant les questions et les retaillant.... On les alonge, on les disperse, on fait fructifier et foisonner le monde en incertitudes et en querelles.

La comparaison est quelque chose de trop rationnel pour donner au style beaucoup de poésie : la *métaphore* coupe le fil logique qui retient l'image captive de l'idée et les lâche ensemble dans l'air libre. Elle ne doit pas être prolongée, ni trop exactement suivie, car cela rend le style précieux ; mais il faut aussi qu'elle soit juste et que ses membres

se tiennent : sans quoi l'on tombe dans l'incohérence et le galimatias.

Montaigne évite bien l'écueil de la préciosité. L'autre écueil, pas toujours. Il me semble difficile de justifier les *semences* des *ressorts* (II, 32), et lorsque, louant la simplicité de César, la pureté et la « polissure » de son style, il dit que l'historien a *fardé* sa matière de grâce et de beauté, ne sentez-vous pas que cette image est un contresens? La fameuse phrase, citée par Sainte-Beuve, sur un pauvre auteur français qui avait eu l'imprudence de faire ressortir, en transcrivant quelques lignes d'un ancien, sa propre platitude, nous traîne « après des paroles *exsangues* et *décharnées* », comme sur un *chemin*; au bout de ce chemin, nous heurtons une « pièce haute, riche, élevée jusques aux nues..., précipice droit et coupé », du haut duquel nous contemplons les « paroles exsangues » devenues une *fondrière*, pendant que la « pièce haute » s'est changée en une « dépouille » dont il faut craindre de « s'étoffer », de peur qu'elle n'*éclaire* trop la « bêtise » du reste[1]. De telles outrances sont peut-être rendues non

1. « J'avais traîné languissant après des paroles françaises si exsangues, si décharnées et si vides de matière et de sens, que ce n'était vraiment que paroles françaises ; au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une pièce haute, riche et élevée jusques aux nues. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eût été excusable : c'était un précipice si droit et si coupé, que, des six premières paroles, je connus que je m'envolais en l'autre monde ; de là je découvris la fondrière d'où je venais, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de

seulement excusables, mais admirables, par l'ardeur d'un sentiment littéraire qui fait tout passer et tout briller; mais quand nous autres, simples scribes asservis aux règles communes, nous écrivons de la sorte, on nous renvoie à notre maître de français : il est bon, pour risquer ces belles choses, d'être un grand écrivain consacré par la gloire.

Souvent, sans se confondre et s'embrouiller, plusieurs métaphores se succèdent. Le style, alors, quoique toujours « épais en figures », ressemble à un arceaü de feuilles et de fleurs qui réjouit et amuse la vue sans dérober la clarté du jour, sans tendre un rideau sur l'idée :

Les Romains faisaient la guerre pour servir de saignée à leur République, éventer un peu la chaleur trop véhémente de leur jeunesse, écourter et éclaircir le branchage de ce tige abondant en trop de gaillardise. — A l'enfourner, il n'y va que d'un peu d'avisement; mais, depuis que vous êtes embarqué, toutes les cordes tirent. — Il faut avertir à coups de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y peut assez; par le feu et violence des coins nous ramenons un bois tortu à sa droiture.... Il faut rebattre et resserrer à bons coups de mail ce vaisseau qui se découd.

Un certain nombre d'images particulièrement originales appartiennent à l'ordre des figures et des mouvements géométriques ou physiques :

m'y ravaler. Si j'étoffais l'un de mes discours de ces riches dépouilles, il éclairerait par trop la bêtise des autres. » (I, 25.) — Plusieurs de ces métaphores hétérogènes sont des additions manuscrites, qui se trouvent, d'ailleurs, dans l'exemplaire de Bordeaux telles que dans les éditions vulgaires. Le texte de 1588, ici comme partout, était plus logique et moins surchargé.

La course de nos désirs doit se manier non en ligne droite qui fasse bout ailleurs, mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent et terminent en nous par un bref contour. — Je louerais une âme à divers étages qui sache et se tendre et se démonter. — On incorpore la colère en la cachant; il vaut mieux que la pointe des passions agisse en dehors que de la plier contre nous. — La solitude locale m'étend plutôt et m'élargit au dehors : je me jette aux affaires d'Etat et à l'univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre et en la presse, je me resserre et contrains en ma peau. La foule me repousse à moi. — Nous sommes tout contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez.

Voulez-vous, en un seul trait charmant, l'aperçu de toute l'agitation et de tout le ramage des querelles philosophiques ?

Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses, c'est que, des communes opinions on ne sonde point le pied, où gît la faute et la faiblesse ; *on ne se débat que sur les branches.*

Peut-être les plus heureuses images de Montaigne sont-elles ainsi certaines figures brèves, isolées, véritables éclairs du style qui illuminent mieux toute une pensée que l'accumulation des couleurs. Il y en a de plus instantanées encore : Une âme *bouffie.* — Des baise-mains et des inclinations *serpentées.* — Un sujet, non pas effleuré, mais *pincé jusques à l'os.* — Un savoir qui *nage en la superficie* de la cervelle. — Chercher des *conillières* (trous à lapin) dans le mensonge. — S'engager dans quelque affaire et *s'y harper jusques au vif.* — L'essence des femmes est *confite en vanité.* L'injustice les *allèche.* — Heureux les parleurs publics qui ont « le *boutehors* si aisé qu'à

tout bout de champ ils sont prêts! » On a vu des braves « se précipiter, d'une faim âpre et ardente, à la première mort qui s'offrait, *coiffée d'un lustre d'honneur* ».

Presque toutes les images de Montaigne sont gaies. Il ne faisait rien, il n'écrivait rien « sans gaieté ».

Les figures les plus familières ont toujours chance d'être les plus vraies et les plus vives, n'étant ni cherchées loin ni tirées des auteurs : l'*Énéide* attendait encore « quelque tour de peigne ». — Pour connaître son ignorance, encore faut-il être capable d'instruction : « il faut pousser à une porte pour savoir qu'elle nous est close ». — L'ami de la Boétie se représente volontiers l'amitié comme une « couture ». Il aime à affranchir « les coudes de sa liberté en tous sens ». Il constate que « la vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encognures et coudes pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse ». Dans la grande armée des pécheurs, il est du « régiment » de ceux auxquels le vice pèse, mais qui y succombent. — En amour, la vergogne, la cérémonie et la difficulté sont « aiguisements et allumettes » à la fièvre du désir. C'est là, d'ailleurs, un « sot séduit, qui ne le ferait valoir par fantaisie et cherté.... C'est toute chair de porc, que la sauce diversifie. » — Le chapitre *Des Cannibales* se termine par un trait familier et bien connu de piquante ironie : les sauvages sont heureux, vaillants, meilleurs que nous.... « Tout cela

ne va pas trop mal; mais quoi! ils ne portent point de hauts de chausses. »

Montaigne ne craignait pas le mot cru; il laissait aux femmes la « vaine superstition » des gazes et des voiles. J'aurais trouvé plaisant que les *Essais* eussent pour conclusion, pour révérence d'adieu et pied de nez final au lecteur, certaines lignes hautement humoristiques, qui ne sont, je ne sais par quel classique scrupule, que les avant-dernières.

On a vu précédemment les jolis termes dont il se sert pour apprivoiser et accommoder à l'usage des lecteurs français les notions rébarbatives du *relatif* et du *subjectif*. Veut-on voir avec quelle grâce il traduit ce que la science contemporaine appelle *mouvements réflexes*?

Il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de notre ordonnance,... des agitations à part de notre discours,... des parties qui se branlent, dressent et couchent sans notre congé.

Malebranche conclut la très critiquable critique qu'il a faite de notre philosophe par cette phrase incroyable : « Ses idées sont fausses, mais belles ». Vraiment, c'est un peu fort de voir un idéaliste admettre une contradiction possible de la beauté et de la vérité! Nous estimons, quant à nous, que les idées de Montaigne ne sont point fausses, quand elles sont belles. L'imagination, chez lui, n'a quelquefois même aucune part dans l'expression de certaines vérités que ni Malebranche, ni Pascal, ni Bossuet ne rendront avec plus de simplicité et de

grandeur. J'extrais de l'*Apologie de Raimond de Sebonde*, pour couronner ces citations et ce chapitre, une pensée philosophique et chrétienne, développée sans une seule image proprement dite, avec une éloquence grave qui est déjà la langue et le style des prédicateurs et des moralistes du grand siècle :

La reconnaissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peut toucher en l'autre monde, si nous sommes capables d'une telle sorte de plaisirs, nous sommes encore dans les commodités mortelles et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons concevoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incompréhensibles à l'homme et parfaitement autres que celles de notre misérable expérience. Œil ne saurait voir, dit saint Paul, et ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a préparé aux siens.

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE

I

LES GRANDS AUTEURS

Que je voudrais tenir le « crochet » de Montaigne pour « fureter » dans le magasin des images rares une figure capable d'exprimer l'étrange séduction des *Essais* sur l'esprit et le cœur des hommes, et leur fortune extraordinaire parmi les livres! Plusieurs ouvrages ont de la renommée; quelques-uns ont une influence qu'ils exercent de haut et de loin : combien y en a-t-il qui soient restés les hôtes de tous les foyers domestiques, cités éternellement, souvent ouverts, lus quelquefois? Cent ans après la mort du philosophe, Huet, évêque d'Avranches, écrivait : « A peine trouverez-vous un gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de lièvres, sans un Montaigne sur sa cheminée ».

Dans l'épouvantable naufrage où l'imprimé périt en masse (nul écrivain n'y pense sans terreur), faites le compte de ce qui échappe : il n'est pas long, et le total est dérisoire. Montaigne appartient au très petit nombre des élus qu'un miracle a sauvés tout entiers. Il jouit de l'immortalité littéraire sous sa double forme. Car il y a, pour un grand homme de lettres, deux manières de ne pas mourir.

La moins exceptionnelle est d'avoir accru le trésor de la littérature, si l'on est penseur, de certaines idées, si l'on est artiste, de certaines formes, auxquelles notre nom demeure attaché. Ce qui fait un *auteur* proprement dit, c'est le nombre ou l'importance des idées-mères.

Nous en avons, au cours de cette étude, rencontré plusieurs chez Montaigne : dans l'ordre littéraire, ses aperçus originaux sur la participation de l'inconscient au merveilleux travail du génie; dans l'ordre philosophique, ses vues profondes sur la relativité de la connaissance, sur la valeur purement subjective du témoignage des sens et de l'autorité de la raison, et sa découverte des vrais fondements de l'apologétique chrétienne; dans l'ordre social et moral, ses pressentiments de progrès si lointains que tous ne sont pas encore accomplis : abolition de la torture et de la peine de mort, ainsi que de la discipline barbare des écoles; substitution générale de la douceur et de l'humanité à la férocité ancienne dans le gouvernement des hommes et dans l'éducation des enfants.

Notre auteur nous avertit que parfois il « jette hors de son propos principal une semence plus riche et plus hardie ». Donnons-en un exemple.

Il existe à Sainte-Foy, et ailleurs, des colonies pénitentiaires de jeunes détenus fondées sur ce paradoxe : la liberté des prisonniers. Point de murs; point de sentinelles; point de surveillance ombrageuse et farouche; rien n'est plus facile que de s'évader : mais, justement parce que c'est trop facile, les évasions sont très rares et le succès a pleinement justifié l'audace de l'expérience. Je ne prétends pas que les ingénieux metteurs en œuvre de cette profonde idée psychologique l'aient prise directement aux *Essais*; mais Montaigne l'avait lancée dans la circulation, elle a fait son chemin :

> Il y a nation où la clôture des jardins et des champs qu'on veut conserver se fait d'un filet de coton, et se trouve bien plus sûre et plus ferme que nos fossés et nos haies.... J'ai affaibli le dessein des soldats, ôtant à leur exploit le hasard et toute matière de gloire militaire.... Je leur rends la conquête de ma maison lâche et traîtresse. Elle n'est close à personne, qui y heurte. Je n'ai garde ni sentinelle, que celle que les astres font pour moi.... Ce que tant de maisons gardées se sont perdues, où celle-ci dure, me fait soupçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles étaient gardées.... Je donne à mes gens la garde de ma bourse et les oblige à bien faire par une si abandonnée confiance.

Je lisais dernièrement dans un savant ouvrage ces lignes d'une portée horrifique : « Un acte est criminel quand il offense les états forts et définis de la conscience collective.... Mais il ne faut pas dire qu'un acte froisse la conscience commune parce qu'il est

criminel : il est criminel parce qu'il froisse la conscience commune. Nous ne le réprouvons pas parce qu'il est un crime, mais il est un crime parce que nous le réprouvons.... La psychologie contemporaine revient de plus en plus à l'idée de Spinoza d'après laquelle les choses sont bonnes parce que nous les aimons, bien loin que nous les aimions parce qu'elles sont bonnes [1]. » Avec Spinoza, il est probable qu'Auguste Comte, Darwin et Spencer ont profondément labouré le sol où se hérisse une si forte doctrine ; mais Montaigne, avant eux, y avait laissé choir sa petite graine, qui a fructifié. Lisez toutes ses pages sur la coutume, et notamment ceci :

Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume; chacun, ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut déprendre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement.

C'est pour le lecteur une surprise à la fois charmante et humiliante, de rencontrer ainsi, dans la richesse confuse des *Essais*, mainte idée qu'il ne croyait pas vieille de trois siècles, déjà, et que sa fatuité se flattait peut-être d'avoir inventée.

Mais voici un plus grand sujet d'étonnement : ces idées n'ont pas trois siècles ; elles en ont vingt, elles en ont vingt-cinq ; car les anciens avaient tout dit. Le phénomène de l'inconscience et de l'inspiration qui apparente le génie avec la folie a été décrit par

1. Durkheim, *De la division du travail social.*

Platon. Des pensées d'Héraclite et de Protagoras sont la source du développement magnifique qui termine l'*Apologie de Raimond de Sebonde*. Montaigne fut le maître de Rousseau? oui; mais il était le disciple de Plutarque. Les citations qu'il sème dans son œuvre à la fin de sa vie, sont de petites chapelles où ce dévot s'agenouille pour adorer les maîtres de son esprit et de l'esprit humain. Il nous communique son pieux enthousiasme et nous sortons de la lecture des *Essais*, admirant leur auteur, mais vénérant ses dieux. Les sottises modernes contre la culture gréco-latine nous font alors pitié; elles lui auraient fait honte.

Trouver des nouveautés fécondes; ranimer dans la cendre du passé certains germes vivaces, assurément c'est un triomphe : ce n'est pas un miracle. Le miracle est d'avoir laissé un livre que tout l'avenir lira. Il faut essayer au moins de l'expliquer.

II

CAUSES DE LA FORTUNE DES « ESSAIS »

Montaigne doit son immense popularité, d'abord à quelques défauts heureux.

Le désordre et l'inachèvement des *Essais* plaisent à la paresse des lecteurs. Ils y trouvent la « notable commodité » qu'il trouvait lui-même aux opuscules de Plutarque, de pouvoir être pris, quittés et repris

n'importe où, étant écrits « à pièces décousues ». Ils entrent complaisamment dans le calcul de l'écrivain, qui était de fuir comme la peste toute apparence de traité systématique; et, au lieu de se fâcher, ils sourient (en les sautant, d'ailleurs) aux chapitres de vain remplissage où notre gentilhomme, de peur d'être pris pour un moraliste, disserte sur les « Pouces » ou sur les « Destriers ».

La trivialité de ses confidences lui a réussi. Notez qu'elle aurait pu lui nuire et le rendre un peu ridicule. C'est un coup de hasard qu'il jouait : il l'a gagné. Rousseau, moins puéril, cynique avec solennité, l'a perdu; après avoir tourné les têtes d'une ou deux générations d'atrabilaires, il porte enfin la peine de ces défauts trop antifrançais : le manque de bon sens et de belle humeur. Jamais Montaigne n'a cessé d'être un favori de la nation; même le XVII[e] siècle, ennemi déclaré des impertinences de son Moi, en subissait malgré lui le charme. On peut plausiblement déduire les raisons de la sympathie, comme de l'antipathie; mais, quand on a tout dit, il reste « le je ne sais quoi », et cet attrait indéfinissable est celui qui ravit les cœurs. Je crois qu'il n'aurait nullement déplu à notre philosophe, grand adorateur de « la Fortune », qu'on la fît intervenir pour une bonne part dans l'explication de son succès. Ce qui ne me paraît pas douteux, c'est le rôle de cette divinité non seulement dans la composition de l'ouvrage, mais dans ce qui en fait le caractère original et unique : l'auteur n'avait point arrêté,

en commençant, le dessein du tour très personnel que sa pensée devait prendre; ce que cette idée eut de fortuit est pour beaucoup dans son heureux destin.

Et puis, n'est-ce pas une chose extrêmement flatteuse pour le lecteur d'espèce vulgaire, de constater, à chaque pas, sa ressemblance avec Montaigne, parce qu'il ne sait pas, lui non plus, tailler une plume, seller un cheval, parce que la mémoire lui fait défaut, ou parce que les raiforts lui remplissent l'estomac de vents? Quand il a reconnu ces belles identités, il s'imagine presque avoir écrit les *Essais*.

Les gravelures, enfin, si tout haut on les condamne, ne sont pas à négliger comme cause dans le bonheur du livre. Sans doute, tout le monde n'en est pas friand; mais de ceux qui s'en lèchent les doigts il y a davantage, et combien plus encore de ceux qui font semblant de ne pas les aimer! « Le plaisir de lire Montaigne naît principalement de la concupiscence », grondent les docteurs en morale sacrée dans leur gracieux jargon. Naturellement il faut que le sel et le sucre soient ménagés avec goût; Rabelais est peut-être un peu trop poivré. Rien ne réussit en France comme une droite et franche conscience l'honnête homme, avec une flamme d'honneur chevaleresque et une pointe de gaillardise. C'est la définition même d'Henri IV. Le roi galant nous plaît d'ailleurs un peu plus que le sage, ami passionné, mais amant trop maître de lui, qui dans le grand dieu Amour ne vit guère que Cupidon, ce polisson.

Les défauts, le péché lui-même, si séduisants qu'ils soient, ne sont pas une explication suffisante des grandes gloires littéraires. Je dirais bien qu'il y a aussi les *qualités*, si ce n'était pas exactement la même chose.

En langage poli, les commérages indiscrets s'appellent *bonhomie*, et les plus choquants soubresauts d'une verve inégale et capricieuse revêtent le nom mystérieux d'*humour*. Louerons-nous la sage modération de Montaigne ? Cela revient à dire que sa philosophie est médiocre, taillée à la mesure de nos vertus moyennes et de nos idées de sens commun. Ce n'est pas un mérite d'être comme tout le monde; mais c'en est un de savoir qu'on ne vaut pas mieux que tout le monde : « Je me tiens de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens.... Et ne me prise seulement que de ce que je vaux mon prix. » L'homme, ange tombé, garde je ne sais quels moignons d'ailes qui s'agitent comiquement au spectacle de la vertu : le charme le plus avouable, et non le moins réel, de Montaigne est, pour les pécheurs honnêtes gens, dans les transports de son admiration à la vue des héros... surtout parce qu'il se contente de les adorer de loin, sans nous proposer de les suivre.

Le style et la langue des *Essais* sont assurément une excellente raison de leur prodigieuse fortune. Le style de Montaigne est assez intéressant par lui-même pour que nous ne soyons pas très exigeants sur la valeur des choses. Le XVIe siècle est l'époque

où la langue et le style, non encore régentés par les académies et les salons, ont eu, chez les maîtres écrivains, leur maximum d'individualité. Sauf Rabelais, il n'y a peut-être pas, dans notre littérature, d'artiste de la prose, auquel nous demandions moins qu'à Montaigne ce qu'il dit, curieux premièrement de la manière dont il le dit. Ajoutez que les hommes et les femmes de moyenne culture sont ravis de pouvoir déchiffrer sans trop de peine ce vieux langage qui est du français et qui pourtant les fait un peu travailler, comme une langue étrangère entendue à demi. Cela flatte la vanité de leur petite érudition, et le charme vénérable du texte se trouve rehaussé par le prestige qu'un léger voile ajoute aux formes qu'on admire.

Mais tout cela n'est rien encore, et Montaigne ne serait pas un auteur universel s'il ne représentait éminemment quelque chose. Tout le monde dit que c'est : le *scepticisme*. Il vaudrait mieux, en philosophie, n'appeler jamais les choses par leurs noms, qui ne sont souvent que de grands mots, et quelquefois de gros mots. L'essaim des idées fausses accourt à l'appel de celui-ci. Le scepticisme de Montaigne a aussi peu de rapport avec l'incrédulité railleuse de Voltaire qu'avec les tragiques défaillances de la foi chez Pascal. C'est l'équilibre heureux et parfait d'une intelligence amie du repos, qui, renonçant à connaître les vérités que la raison ne peut atteindre, demande à l'Église même l'oreiller où son incuriosité dormira.

Je ne crois pas qu'une telle sagesse redevienne possible aujourd'hui. S'il ne s'agissait que de mettre la philosophie à la porte, cela ne serait peut-être pas une affaire; mais il faut congédier la science, et voilà le terrible. Ignorer les certitudes scientifiques, méconnaître la force et le progrès sûr de la science, c'est la condition, désormais irréalisable, de la paix intellectuelle dont Montaigne jouissait. Ce bonheur d'enfant ne pouvait échoir qu'à un homme au berceau de l'époque moderne, à peine réveillé de ses beaux rêves antiques et leur souriant encore. État d'âme si exceptionnel que nous avons peine à le comprendre, et que Pascal lui-même ne le comprenait déjà plus lorsqu'il refusait d'admettre qu'il pût y avoir sur la terre une créature intelligente dont l'unique souci ne fût pas de chercher en gémissant, lors même qu'on croit l'avoir trouvée, la vérité qui apaise et console, mais qui ne resplendit jamais pour l'homme dans sa pleine et calmante clarté.

Peu importe, d'ailleurs, au renom de Montaigne à travers le monde que l'idée qu'on se fait de son scepticisme soit fausse. Il est le grand « Sceptique »; la chose est convenue, et cela suffit à sa gloire. C'est le titre sous lequel il figure dans la galerie consacrée par Emerson aux *six* « Hommes représentatifs » de l'humanité.

III

INFLUENCE DE MONTAIGNE A L'ÉTRANGER

Montaigne est peut-être trop purement français pour avoir exercé à l'étranger beaucoup d'influence.

Pourtant, son action sur l'Angleterre n'est point à dédaigner. Shakespeare le goûtait; il a inséré dans *la Tempête* un passage du chapitre *Des Cannibales*, et les fortes expressions des *Essais* sur l'homme, être inconstant, irrésolu, contraire à lui-même, merveilleusement vain, divers et ondoyant, ne furent peut-être pas étrangères à la conception d'*Hamlet*. L'auteur de la scène des fossoyeurs a dû sentir la saveur et garder l'impression de cette pensée humide et froide comme la tombe : « C'est le déjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur ». La traduction de Plutarque, ou, plus exactement, d'Amyot, par Thomas North, et celle de Montaigne par Florio, eurent de compagnie une grande et longue vogue dans la société anglaise du XVIIe siècle.

Le caractère anglais et celui de Montaigne ne sont pas sans une certaine affinité; ils sont « cousins », comme l'écrit l'auteur des *Essais*, qui inclinait à croire que la famille Eyquem était d'origine anglaise. La parenté morale se découvre, à défaut de l'autre, dans un certain flegme qui leur est commun, dans la même passion de l'indépendance, la

même maîtrise de soi, dans une profonde entente du principe essentiel de la sagesse pratique, qui consiste à ne point se livrer, à ne point s'absorber, à distinguer toujours avec soin « la peau de la chemise » et l'homme de l'histrion. Il y a du *gentleman* dans le sang-froid de Montaigne, dans son mépris pour l'activité bruyante, dans la correction sobre et sans étalage de sa vie d'homme public.

Reconnaissons, d'autre part, dans la verve discursive de notre *essayiste* une allure contraire à la régularité classique, bien moins paradoxale d'ailleurs chez lui que chez Rabelais, dont la prodigieuse fantaisie dépasse beaucoup, par certains côtés, ce que les purs Français sont capables d'aimer et de comprendre. Les imitateurs et les admirateurs anglais de Montaigne, Burton, Sterne, Lord Byron, Charles Lamb, ont été charmés surtout par la licence vagabonde de l'écrivain. Ils offrent, à cet égard, un plaisant contraste avec le pauvre Charron, qui s'est appliqué à organiser laborieusement les *Essais* en un traité méthodique *De la Sagesse*. Ils ont salué dans nos grands humoristes du XVIe siècle les véritables ancêtres d'un genre libre qu'ils ont illustré, et que nous avons, à notre tour, quand nos goûts sont devenus exotiques, naïvement admiré et imité dans leurs ouvrages, oubliant qu'il était français à l'origine. C'est de Montaigne aussi, mais un peu par le canal de Charron, que descend le sage Addison, plus régulier, plus classique, plus timide, que les humoristes anglais de pur sang.

Le génie de Montaigne n'a rien d'allemand. Mais, lorsqu'un Allemand est français aux trois quarts comme l'était Lessing, et surtout personnifie la critique, il est impossible qu'il n'offre pas quelque analogie profonde d'idées avec le fondateur de la critique française. Voici donc du Montaigne, qui est du Lessing pur :

Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui n'aime la chasse qu'en la prise, il ne lui appartient pas de se mêler à notre école.... L'agitation et la chasse est proprement de notre rôle.... Nous sommes nés à quêter la vérité.... Le monde n'est qu'une école d'inquisition.

Herder ne pouvait manquer d'être attentif aux chansons populaires du chapitre *Des Cannibales*. Gœthe y a fait allusion aussi, et l'esprit de Montaigne se retrouve dans sa façon d'envisager l'histoire par le côté poétique et moral, de défendre avec âme contre les errata pédantesques de l'érudition les belles légendes qui sont l'honneur et l'exemple idéal de l'humanité. Mais il est probable que Rousseau servit ici de trait d'union entre Montaigne et Gœthe.

IV

INFLUENCE SUR LES CLASSIQUES FRANÇAIS

Vais-je maintenant dresser la liste interminable des passages de nos grands écrivains qui sont des emprunts au père des moralistes français? A quelle

fin ? Pour prouver ce dont personne ne doute : qu'il est bon à lire et qu'on le lit, bon à piller et qu'on le pille ?

Je ne compterai pas non plus les éditions des *Essais*; car, habitués que nous sommes aux chiffres charlatanesques des pseudo-éditions de la réclame contemporaine, si je disais qu'il en a paru vingt-sept au XVIIe siècle, on s'écrierait sans doute : Comment ! rien que vingt-sept ?

Les seuls épis qu'on puisse détacher un peu utilement de la gerbe des moissonneurs, ce sont quelques idées vraiment fondamentales et *nourricières*. C'est ainsi que la satire IX de Régnier, la doctrine littéraire de Malherbe et *l'École des Maris* professent pour la tradition un respect qui, tout en étant le contraire de cet amour du nouveau que César note chez les Gaulois, n'en est pas moins caractéristique de l'esprit national, et que Montaigne exprime en ces termes :

> Je suis dégoûté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte.... La forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle.... Comme, aux accoutrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée, de même, au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu connus vient d'une ambition scolastique et puérile. Puissé-je ne me servir que de ceux qui servent aux halles à Paris !

Montaigne dit encore : « Le plus juste partage que nature nous ait fait de ses grâces, c'est celui du sens ». Régnier et Descartes sont du même avis.

On sera peut-être curieux de voir un sentiment essentiel en critique, celui de la vénération pour la gloire, traduit dans les *Essais* sous deux formes, l'une, juste et délicate, l'autre, paradoxale et violente, et la première de ces deux formes se retrouver sous la plume de Racine, la seconde, sous celle de Victor Hugo : « Quand je me trouve dégoûté (d'un ancien), mon jugement ne s'en croit pas ; il n'est pas si outrecuidé de s'opposer à l'autorité..., il s'en prend à soi, et se condamne, ou de s'arrêter à l'écorce, ne pouvant pénétrer jusques au fond, ou de regarder la chose par quelque faux lustre ». C'est la forme racinienne ; voyez la fin de la préface d'*Iphigénie* avec la citation de Quintilien. Mais Montaigne a dit aussi : « Je les approuve tous, l'un après l'autre, quoi qu'ils disent », et Victor Hugo : « J'admire tout, comme une brute ».

C'est une erreur traditionnelle, depuis le fameux *Entretien de Pascal avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne*, de considérer Montaigne comme un pur contempteur des hommes. On oublie qu'il a aussi et surtout défendu généreusement la vertu contre les misanthropes. Cependant, comme il a vu et dit tant de choses, la pensée fondamentale de la Rochefoucauld se rencontre dans les *Essais* :

Il ne se reconnaît plus d'action vertueuse. Celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance, et autres telles causes étrangères nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la débonnaireté que nous exerçons lors, elles

peuvent être ainsi nommées pour la considération d'autrui et du visage qu'elles portent en public; mais chez l'ouvrier ce n'est aucunement vertu; il y a une autre fin proposée, une autre cause mouvante.

Je suppose que les notes du *la Rochefoucauld*, ainsi que du *la Bruyère*, dans l'admirable Collection des Grands Écrivains de la France, contiennent tout ce qu'on peut souhaiter de rapprochements de détail avec le texte des *Essais*. Havet a tapissé le rez-de-chaussée de son *Pascal* du butin conquis sur Montaigne; mais il n'a pas ramassé toute la dépouille. On ne dira jamais assez combien les *Pensées* sont imprégnées et comme ruisselantes partout du seul livre humain dont Pascal se soit pénétré à fond. En vérité, les *Essais* furent et sa Bible profane et la clef qui ouvrit, non point, assurément, la vérité chrétienne à son cœur, mais à son intelligence le secret de sa preuve philosophique.

Le paragraphe 19 de l'article III et les dix-huit lignes de l'article XXII commençant par ces mots : « J'admire avec quelle hardiesse... » résument l'*Apologie de Raimond de Sebonde*. Quand Pascal écrit : « La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent.... Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se soumettre où il faut.... La foi est un don de Dieu; ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement », la profonde identité de sa doctrine avec celle de l'*Apologie* ne peut être méconnue que par le préjugé qui prend Montaigne

pour un voltairien. Pascal pense et dit, comme son maître, que la raison est « ployable à tous sens »; il distingue, comme lui, l'ignorance naturelle, l'ignorance savante et celle « d'entre deux » qui « trouble le monde et juge mal de tout »; il répète que « l'homme n'est ni ange ni bête » et que « qui veut faire l'ange fait la bête »; mais, seul, il ose aller, dans le scepticisme mystique, jusqu'à cette extrémité éperdue dont la foi de Montaigne, plus superficielle et plus tranquille, n'avait eu ni le besoin ni l'idée : Prenez de l'eau bénite, faites dire des messes comme si vous croyiez; cela vous fera croire et vous abêtira.

L'intimité de notre commerce avec un grand prosateur ne se trahit nulle part plus manifestement que dans l'involontaire imitation de son rythme. Là où Montaigne est éloquent, ses phrases ont un balancement naturel, dont l'âme de Pascal avait gardé l'impression sensible. On a maintes fois signalé l'exacte correspondance de certaines *Pensées* célèbres avec les morceaux proprement oratoires de l'*Apologie*. En voici deux autres exemples.

Les mots : « Cela est impossible et d'un autre ordre », qui se trouvent à la fin du sublime développement de Pascal sur la distance infinie des corps aux esprits et des esprits à la charité, sont un écho des dernières lignes de l'*Apologie* :.... « Cela est impossible et monstrueux ».... Le mouvement du paragraphe 1 de l'article IV est calqué sur un passage du chapitre *De la diversion*, où Montaigne nous montre un guer-

rier enflammé par des causes toutes superficielles pour la querelle d'un prince dont il se souciait la veille comme d'une guigne :

Voyez-le pourtant le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de colère en son rang de bataille pour l'assaut. C'est la lueur de tant d'acier et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours qui lui ont jeté cette nouvelle rigueur et haine dans les veines. Frivole cause! me direz-vous. Comment cause? il n'en faut point pour agiter notre âme : une rêverie sans corps et sans sujet la régente et l'agite [1].

Montaigne, par la puissance de ses visions, s'est emparé de l'imagination de Pascal, non moins fréquemment que des profondeurs obscures de sa sensibilité musicale par les sons et le rythme. Quand l'auteur des *Essais* nous montre l'homme, « calamiteuse » et frêle créature, « attaché et cloué » au « dernier étage du logis », au « plus éloigné de la voûte céleste », il n'égale certainement pas, mais il prépare la page, sommet de l'éloquence et de la poésie française, où le grand lyrique du XVII[e] siècle s'épouvante de ces effroyables espaces de l'univers qui l'enferment, attaché à un coin de cette vaste

1. Voici le passage de Pascal qui correspond à celui de Montaigne, non pour l'idée, mais pour le mouvement et la cadence : « On donne aux hommes des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment! ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont.... »

étendue, atome entouré d'infinités de toutes parts, ombre qui ne dure qu'un instant sans retour, entre toute l'éternité qui l'a précédé et toute celle qui le suit.

L'histoire des enfants « drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice », est toujours vraie. Pascal n'a pas assez reconnu sa dette envers le grand inspirateur laïque des *Pensées*. Il en est de même de Rousseau, qui doit à la source libérale des *Essais* le premier de ses *Discours* au moins et l'*Émile*, sans parler du reste, mais qui eut le double ou le triple tort de traiter son aimable créancier du temps passé avec la même grâce d'ours que ses propres contemporains, de préférer aux idées vraiment exquises de Montaigne tantôt ses lieux communs, tantôt ses paradoxes, et d'altérer l'habituel bon sens de ce sage par l'âcreté de son humeur et par l'outrance de sa déclamation.

L'auteur des *Confessions* s'enorgueillit de tout ce qui le distingue et l'isole, de ce qui lui dresse un piédestal à part et au-dessus du genre humain. Par là il inaugure l'attitude insolente du Moi romantique dans sa personnalité superbe. Tant d'orgueil n'habite pas dans l'âme de l'auteur des *Essais*, homme très vain tout simplement. Il ne veut être que l'un d'entre nous. Cette prétention (car c'en est une aussi) à la généralité typique plutôt qu'à la singularité individuelle fait de Montaigne non pas précisément l'aïeul vénéré, mais l'oncle goguenard de la postérité classique et sérieuse qui le suit, la rougeur au front,

séduite par ce qu'il a de solide et d'universel, choquée par l'étalage indécent de *sa nature humaine.*

En prenant au philosophe du XVIe siècle mainte idée de sa morale, de sa pédagogie et de sa politique *d'imagination* (puisque Montaigne en avait deux, l'une à l'autre contraires), Rousseau le dévalisait par droit de conquête bien plus qu'il ne recueillait son héritage comme fils. Il n'existe ni lien ni air de famille, pas la moindre analogie de nature, entre le seigneur de Montaigne et l'hermite de Montmorency. Voltaire, au premier abord, le rappelle davantage; mais les ressemblances sont superficielles et la différence est profonde entre ces deux génies, l'un, poussé par le démon qui nie et qui raille, l'autre, gardant sous les licences la flamme de l'enthousiasme et le frein du respect; celui-là, destructeur des croyances à l'aide et au profit de la raison; celui-ci, conservateur des croyances parce que la raison est imbécile, esprit imprudent, mais cœur sans fraude, assez candide pour se persuader que la libre critique où s'amusaient les rêves de son imagination « débauchée » resterait un jeu sans conséquence, une orgie purement spéculative, à jamais incapable de prévaloir contre la nécessité sociale et religieuse de maintenir l'ordre établi.

L'âme de Montaigne était de trop « riche composition » pour que tous les sceptiques français soient autorisés, par le seul fait de leur scepticisme, à se dire son sang et sa race. On se trompe probablement beaucoup sur les prédilections qu'il aurait eues

lui-même. Je ne puis m'empêcher de croire qu'entre tous nos auteurs le grand Corneille aurait été son favori, et que ni Bayle, ni Fontenelle, ni Voltaire, ni aucune incarnation de l'esprit méphistophélique et malin n'eût eu pour lui l'attrait familial qu'on suppose.

Sceptique, cet admirateur exalté de la vertu, de la volonté et de l'action? cet adorateur du divin rayon qui transfigure l'homme en héros ou en saint? ce défenseur généreux de la nature humaine, qu'indignait la vilaine manie de rabaisser tout ce qui nous fait honneur par le poids des motifs mesquins? cet esprit modeste et humble, si respectueux pour l'autorité qu'il en devenait non seulement croyant, mais crédule? cet homme sincère et droit qui avait la religion de la parole; qui, dans l'incertitude des vérités métaphysiques, sentait bien qu'il faut tenir ses yeux fixés sur la loi morale, comme sur l'aiguille directrice qui ne saurait tromper, précurseur instinctif de la philosophie du devoir et devinant déjà la sûre orientation qu'indiquera la conscience à la raison égarée :

Homme, veux-tu trouver le vrai? cherche le juste.

Est-on sceptique parce qu'on est sage et qu'on donne le nom parfaitement mérité d'*ânerie* au dogmatisme tranchant et superbe, à l'affirmation sûre d'elle-même, à l'entêtement stupide? Est-on sceptique pour croire, avec tous les grands docteurs catholiques et protestants, que les vérités de la foi sont indémontrables,

pour les soustraire, d'un cœur dévot, aux périlleux hasards d'une preuve rationnelle, à la platitude écœurante et fade d'un christianisme sans mystères? O pouvoir invincible d'un mot et d'une légende!

V

INFLUENCE AU XIXe SIÈCLE

Le monde « fourmille de commentaires » qui se répètent et se font écho les uns aux autres. « D'auteurs, il en est grand cherté. »

Montaigne est un *auteur* : ce qui ne l'empêche pas d'être un *homme* aussi, selon le mot de Pascal; perfection plus charmante peut-être, mais phénomène moins rare. Homme, il continue de nous plaire; auteur, de nous instruire.

Maint rapprochement brillant et neuf serait à faire entre ses idées et celles des moralistes, des critiques, des poètes, des philosophes du XIXe siècle, si trop de perles fausses ne mêlaient leur clinquant à cette érudition facile. De ce que Montaigne et Lamartine se rencontrent dans l'expression d'une même pensée, non seulement il ne s'ensuit point que le second l'ait prise au premier, mais l'influence, même indirecte, des *Essais* demeure douteuse lorsqu'on peut remonter à une source plus haute, et notre auteur doit tant aux anciens que cela est presque toujours possible.

Qui dira, par exemple, si les amères réflexions de Schopenhauer sur la réalité de nos douleurs, seule chose positive, les bonheurs de l'homme étant négatifs, ont une de leurs origines dans ce passage : « L'homme possède ses biens par fantaisie, ses maux en essence.... Nous ne sentons pas l'entière santé comme la moindre des maladies. Notre bien-être, ce n'est que la privation d'être mal » ? Ou comment savoir si une remarque des *Essais*, répétée par Pascal, sur le crédit que donne à des propos ineptes la gravité, la robe, la fortune de celui qui parle, est pour quelque chose dans cette observation plus générale et plus profonde de Spencer : « Les croyances et les actions des hommes sont déterminées bien moins par l'intelligence que par le sentiment.... Souvent l'argument le plus concluant ne réussit pas à produire une conviction capable d'influencer la conduite ; et souvent une simple assertion articulée avec emphase et assurance produit, en l'absence de preuves ou même en présence de preuves contraires, une conviction inébranlable.... Ce n'est pas le témoignage logique et concluant qui engendre la conviction dans l'esprit, c'est d'entendre parler le langage naturel à la conviction » ?

Voici pourtant deux modernes en qui nous n'hésitons point à reconnaître les vrais fils de Montaigne par les idées et par l'esprit : Sainte-Beuve et Renan.

Leur scepticisme, exempt de l'ironie insultante propre à la négation voltairienne, comme de l'intestine tragédie du doute, tourment et horreur de

Pascal, se rapproche par une certaine sérénité, plus grande chez Renan que chez Sainte-Beuve, de la paix spirituelle et morale qui distingue si éminemment l'auteur de l'*Apologie*.

Sainte-Beuve a bien mieux compris que Renan et que Montaigne l'essence du christianisme, sans être meilleur chrétien d'ailleurs ; mais Montaigne et Renan ont éprouvé à un plus haut degré que Sainte-Beuve certain sentiment religieux où du reste n'entraient que des éléments païens : l'optimisme, la foi en la bonté de la nature et l'adoration du divin sous toutes ses formes. L'auteur de la *Vie de Jésus* et celui des *Essais* furent de très honnêtes gens selon le monde, et crurent à leur propre innocence aux yeux du juste Juge avec une naïveté où ne tomba jamais l'historien profond de *Port-Royal*.

Leur conscience superficielle et leur sagesse antique, mélange d'épicurisme exquis et de stoïcisme sans roideur, affectait pour la mort une indifférence peu chrétienne. Ils croyaient le monde beau, l'homme bon, la vie bonne, tenant tout fils d'Adam pour honnête, jusqu'à preuve du contraire, persuadés qu'une bonté infinie pénètre la nature, que le ciel sait gré à ses créatures d'être gaies, et que les instants consacrés à la joie « doivent compter parmi ceux où l'homme répond le mieux aux vœux de l'Éternel.... Mes chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête pour n'arriver qu'à changer d'erreur. Amusez-vous, puisque vous avez vingt ans. Préparez-vous pour la vie une ample pro-

vision de bonne humeur. La vieille gaieté gauloise est peut-être la plus profonde des philosophies. »

Fier de se dire croisé de Gascon et de Breton, l'humoriste de Tréguier rappelle celui du Périgord avec sa prétention, qui n'était peut-être qu'une gasconnade, d'avoir dans les veines du sang anglais. Il a versé, lui aussi, dans la gaudriole et a eu, sur le tard, son chapitre *Sur des vers de Virgile*, un peu alourdi de métaphysique allemande, plus comique dans sa gaucherie honnête et dans sa gravité que les joyeuses plaisanteries françaises du frère de Rabelais sur l'instant d'ivresse d'où résulte « une si sotte production que l'homme ».

Tous les trois, Montaigne, Sainte-Beuve et Renan furent d'assez bons connaisseurs d'eux-mêmes. Ils s'étaient réservé une « arrière-boutique » où leur Moi intime se retirait, jugeant de là les faits et gestes du Moi extérieur et officiel. Ils avaient compris les graves devoirs de l'homme public. Ils s'en acquittèrent sans faute comme sans zèle et les recherchèrent peu, dédaignant par bon goût, comme chose vulgaire, la négligence à les remplir autant que l'empressement à s'y absorber ; se prêtant à tout de bonne grâce sans se donner lourdement à rien ; voulant jouer comme de bons acteurs leur rôle dans la comédie, non pas, comme des bourgeois naïfs, le prendre et se prendre au sérieux. Montaigne, gentilhomme ; Renan, prêtre ; Sainte-Beuve, pur lettré, ont d'ailleurs séparé plus ou moins parfaitement *Michel*, *Ernest* et *Charles* du magistrat ou du magister,

Sainte-Beuve avec un peu moins d'élégance que Renan, l'administrateur du Collège de France avec le même grand art que le maire de Bordeaux.

L'art des *distinctions*, des *nuances*, qui est toute la critique et presque tout le talent, mais qui n'est qu'une partie utile de la sagesse et qu'une partie douteuse de la vertu, a été poussé par Montaigne et par ses héritiers spirituels jusqu'à cet excès d'analyse où l'intelligence jouit et triomphe, mais où la rigueur de la loi morale se détend, où son unité se dissipe et s'efface. « Il n'y a pas deux hommes au monde qui aient juste les mêmes devoirs », pense Renan; « la vie des nations, comme celle des individus, est un compromis entre des contradictions. De combien de choses il faut dire qu'on ne peut vivre ni avec elles ni sans elles, et pourtant l'on vit toujours!... Ce que nous croyons mauvais est souvent utile et nécessaire. » Montaigne avait écrit :

> Notre bâtiment, et public et privé, est plein d'imperfections; mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité même.... En toute police il y a des offices nécessaires non seulement abjects, mais encore vicieux; les vices y trouvent leur rang et s'emploient à la couture de notre liaison, comme les venins à la conservation de notre santé.

Les personnes qui citent Montaigne inexactement et par ouï-dire font un véritable contresens en répétant qu'il a écrit que le *doute* est un doux oreiller. Non, ce n'est point le doute, c'est vraiment son contraire, puisque c'est « l'ignorance » et « l'incuriosité ». Se résigner philosophiquement à

ne jamais entrer, serait-ce donc la même chose que de grincer des dents et crisper ses poings derrière la porte fermée? Le doute est un état funeste au repos. Montaigne était bien trop ami de sa santé pour vivre dans l'inquiétude et l'agitation naturelle du doute. L'ignorance entièrement résignée, calmement incurieuse des choses métaphysiques serait restée à l'état de chimère et de doctrine pure dans les programmes irréalisables de l'agnosticisme et du positivisme, si cet homme extraordinaire n'avait pas existé.

Il sut mettre à l'abri des orages sa foi légère de catholique et goûter un sommeil sans trouble dans son obéissance enfantine à l'Église; car les tempêtes de la côte lui faisaient sentir avec force le prix de ce petit coin sûr, et il ne voyait pas, montant sous le ciel clair à l'horizon lointain, la marée formidable de la science dont le flot assiégera le port et la chapelle.

Sainte-Beuve et Renan ont beaucoup plus douté que Montaigne. Leur doute, état normal d'une intelligence libre, éclairée et sincère, n'a rien de singulier comme sa tranquille soumission à l'ignorance et son incuriosité religieuse.

N'est-ce pas notre misère et notre honneur que le doute grandisse en l'homme d'autant plus que son esprit est plus avide d'apprendre et de comprendre? Les médecins de nos âmes qui entreprennent de le guérir comme une maladie, peuvent, raisonnablement et avec succès, faire appel à la volonté, aux instincts

du cœur, à l'hygiène morale; quant à notre intelligence, ce n'est point elle que cette cure intéresse; sa santé reste entière, et l'ardeur de la fièvre est même son état le plus florissant. Tout dogmatisme est une limitation et une contrainte préférées pour des raisons de bon ordre, de discipline, d'utilité supérieure ou inférieure, au libre exercice de l'intelligence. Un philosophe assez intrépide pour n'avoir aucun doute sur sa doctrine serait un sot, et les chrétiens assez heureux pour ne jamais douter des vérités révélées ne se trouvent plus que parmi les ignorants.

La foi, par sa définition même, ne pouvant être la certitude, une foi ferme et sûre est presque une contradiction dans les termes. Plein d'espoir et d'angoisse, le croyant prie ainsi : « Je crois, Seigneur! aide-moi dans mon incrédulité ». Pascal doutait. Il était moins simplement chrétien, moins naïvement catholique que Montaigne, étant plus sérieux et plus profond. Oh! comme il méprisait l'oreiller de la foi aisée et commode, trop pareille à l'insouciance, dont s'était contenté son précurseur! Certes, il aspirait au repos, comme tout esprit qui cherche, comme tout cœur qui souffre, mais il voulait le conquérir par la sueur et l'agonie. A ses « pleurs de joie » se mêlaient des larmes de sang.

Ce que Sainte-Beuve et Renan ont d'original (Pascal eût dit : de monstrueux), c'est d'avoir prétendu faire, non plus de l'*incuriosité*, comme Mon-

taigne, mais du *doute* lui-même, cette torture, « un doux et mol chevet ».

On appelle *dilettantisme* la grâce perverse qui change ainsi le mal en bien, le tourment en plaisir, le lit d'épines en lit de roses, la crise de l'incertitude en état heureux d'équilibre, la cruelle humiliation d'apprendre sans jamais savoir, de chercher éternellement sans trouver, en fier contentement d'une sagesse avertie et désillusionnée.

Les sources du dilettantisme sont dans Montaigne, parce que sa conclusion chrétienne, bien que sincère, était la moins dominatrice qui fut jamais de l'intelligence et de la vie et n'a pas gêné un instant les « coudes de sa liberté ». Catholicisme confortable et charmant, dont la chaîne pesait sur lui comme une plume, dont les observances toutes formelles et les pénitences faciles effaçaient les uns après les autres tous les péchés mignons de la bonne nature que ce païen suivait d'abord, et lui procuraient, à l'heure dernière, un passeport en règle pour le royaume des cieux! Il a donc joui de la liberté intellectuelle dans toute son étendue, et, comme il en a préféré les avantages à ceux d'une forte discipline, c'est en ce sens qu'il est un *sceptique* et un *dilettante*.

Personne, pas même Renan, n'a mené une plus brillante campagne contre le dogmatisme, n'a raillé avec plus de verve et d'allégresse la « bêtise » de ces pédants de la pensée, qui, dans l'incessant écoulement des choses, dans « l'infinie variété de ce fond

fuyant, capricieux, multiple, insaisissable, qui est la nature humaine », ne doutent de rien, affirment et s'imposent, font des systèmes, régentent les esprits, se piquent d'unité logique, ô sottise! de conséquence, ô dérision! et tirent une gloire absurde de leur immutabilité de bornes.

Le sentiment intense que la vérité est une chose fine, glissant sous les formules des affirmations tranchantes et sommaires, a donné à Sainte-Beuve et surtout à Renan une poignante ironie dont toute la saveur est déjà dans les *Essais*. L'archaïsme seul du langage peut faire distinguer ce qui, dans les citations suivantes, est au grand sage du XIXe siècle ou à celui du XVIe :

L'homme sincère modifie sans cesse ses opinions, en premier lieu parce que le monde change, en second lieu parce que l'appréciateur change aussi.... Nous croyons plusieurs choses à la fois.... Si j'étais né pour être chef d'école, j'aurais eu un travers singulier : je n'aurais aimé que ceux de mes disciples qui se seraient détachés de moi.... Pour moi, je m'irriterais d'un monde où tous mèneraient le même genre de vie que moi. (Renan.) — Je ne hais point les fantaisies contraires aux miennes.... J'ai non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles je dégoûterais volontiers mon fils, si j'en avais.... Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai, par aventure, autre demain.... Il s'en faut tant que je m'effarouche de voir de la discordance de mes jugements à ceux d'autrui, et que je me rende incompatible à la société des hommes, pour être d'autre sens et d'autre parti que le mien, qu'au rebours je trouve bien plus rare de voir convenir nos humeurs et nos desseins. Et ne fut jamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils ou deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité. (Montaigne.)

Comme Montaigne, Renan a comparé les trois ignorances de l'homme : l'ignorance « abécédaire », l'ignorance brouillonne ou fausse science, l'ignorance savante qui se connaît, et, comme lui, il a goûté, de très loin et de très haut, l'exquise suavité de la première : « L'homme qui a passé par l'école n'en est pas plus heureux pour cela; il n'en est pas non plus meilleur; il perd par ces demi-connaissances le charme de la naïveté.... La mauvaise herbe a du bon. C'est le gazon qui tapisse le monde, le garde toujours vert. » Mais ce dilettantisme d'aristocrate trouve chez Renan son correctif dans une pensée très belle et très grave dont on chercherait en vain le pendant chez Montaigne : « Oui, je l'avoue, les simples sont les plus heureux; est-ce une raison pour ne pas s'élever? Oui, ces pauvres gens seront plus malheureux quand leurs yeux seront ouverts. Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il s'agit d'être parfait. *Ils ont droit comme les autres à la noble souffrance*.... Si la culture intellectuelle n'était qu'une jouissance, il ne faudrait pas trouver mauvais que plusieurs n'y eussent point de part, car l'homme n'a pas droit à la jouissance. Mais du moment où elle est une religion, et la religion la plus parfaite, il devient barbare d'en priver une seule âme. »

Dans l'ordre de la critique littéraire, on pourra, si l'on veut, découvrir une indication de la méthode que Sainte-Beuve devait suivre et Taine exagérer, dans un passage des *Essais* sur « l'influence céleste » qui fait « tantôt fleurir un art, une créance, tantôt

une autre » ; sur la diversité des siècles produisant telles ou telles natures, « inclinant l'humain genre à tel ou tel pli », et sur la différence entre les esprits des hommes « tantôt gaillards, tantôt maigres comme nos champs ». Mais combien de fois n'a-t-on pas fait cette remarque avant d'en apercevoir la portée ! S'il faut rattacher la critique historique et biographique du XIXe siècle à quelque haute source où le nom de Montaigne se mêle, j'aime mieux prendre tout simplement les *Vies* de son cher Plutarque.

Tient-on à noter un sentiment moderne dans cette profession de cosmopolitisme, qui remonte à Socrate : « J'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune » ?

Voici quelque chose qui semble d'abord un peu plus neuf. Du Bellay, dans sa *Défense et illustration de la langue française*, Ronsard, dans ses vers et dans sa prose, avaient éloquemment soutenu cette idée, assez belle, point moderne, dérivée de Quintilien et de Longin, que le poète doit être un homme de mœurs honnêtes, de médiocre fortune, non mêlé à la vie publique, « non troublé d'affaires domestiques, mais en repos et tranquillité d'esprit, entretenue par prudence et sage gouvernement ». Sagesse fort éloignée de notre indulgence pour toutes les folies, reculée jusqu'aux antipodes des théories romantiques sur les génies désemparés et orageux. Il est curieux de voir Montaigne plus moderne que la

Pléiade sur ce point, comme au sujet du prix de la poésie populaire et naïve :

Notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire. Il est malaisé d'y joindre l'ordre et l'harmonie ; et, de mon temps, tous les esprits qui ont quelque rare excellence au-dessus des autres et quelque vivacité extraordinaire, *nous les voyons quasi tous déréglés et débordés en licence d'opinions et de mœurs.... Nulle éminente et gaillarde vertu n'est sans quelque agitation désespérée.*

Cela est moderne, oui ; mais cela est ancien aussi et se trouve dans Platon.

Montaigne est, entre l'antiquité et nous, le courtier qui nous apporte tous les produits de la Grèce et de Rome. Nous sommes remplis de vanité nationale et moderne ; nous voulons bien devoir quelque chose à un Français du XVI[e] siècle, mais ces Grecs et ces Romains éternels nous ennuient. Il revêt donc les vieilles marchandises de sa propre estampille. Quand nous les avons reçues et admirées, il nous montre, cachée sous sa marque, celle de Platon, de Plutarque ou de Sénèque, et rit de notre ébahissement.

VI

INTÉRÊT ACTUEL DU LIVRE DE MONTAIGNE

L'auteur des *Essais* est à peu près certain de figurer sur toutes les listes où les « lettrés » inscrivent les noms de leurs *vingt* auteurs « favoris ». Il

y en a peut-être bien environ dix-neuf qu'ils n'ont jamais lus et ne liront point; mais de Montaigne, quelquefois, quelques-uns lisent quelque chose. Homère, probablement, s'il est *expliqué* davantage, est moins *lu*. Très grand, Montaigne est donc aussi très vivant.

De nos jours, diverses circonstances le font « rire » pour nous « d'une fraîche nouvelleté ».

D'abord, la florissante vogue où la pédagogie est en France depuis 1870. Comme la médecine, la cuisine et la critique littéraire, la *pédagogie* est un métier autant qu'une science ou un art; c'est pourquoi tant de gens s'en mêlent, qui ne sont pas de grands clercs. Elle consiste dans une large mesure, pour la joie de mille plumes agiles, en sentences du sens commun :

Ce n'est pas assez d'instruire les enfants, il faut les élever. — Il importe moins de faire des savants que des hommes. — Le jugement vaut mieux que la mémoire, et la vertu mieux que le jugement. — Il n'est pas aussi utile de savoir « la date de la ruine de Carthage » que de connaître « les mœurs d'Annibal et de Scipion ». — Il ne suffit point de retenir les faits, il s'agit d'en comprendre le sens; ni les idées, on doit les juger; ni la morale, si on ne la met pas en pratique. — Toutes les natures ne sont pas pareilles; il faut donc modifier les règles générales d'après les caractères et les esprits particuliers. N'ayons point de systèmes invariables ni uniformes, et laissons d'abord les enfants « trotter » un peu tout seuls, afin de voir « leur train naturel ». —

L'esprit et le corps doivent être cultivés tous deux de concert et sans surmenage.

Tout le monde est capable de penser ces choses, mais non pas de les dire aussi bien que Montaigne, unique en l'art de rendre piquantes par le style ces vérités moyennes, utiles toujours et d'ailleurs moins communes à l'heure où il les exprimait. Les amateurs de sages et faciles développements ont été ravis de trouver dans les *Essais* tout un musée de jolies images pour illustrer des idées qui étaient à leur portée : celle-ci encore, que j'oubliais, qu'il faut rendre originales et personnelles par l'assimilation nos richesses d'emprunt, avec l'inévitable comparaison de l'abeille qui « pillote de çà de là les fleurs » pour en composer son miel. Butinant donc dans les bosquets de Montaigne son « thym » et sa « marjolaine », ils en ont fait, eux, leur tisane.

D'étonnants simplificateurs réduiraient presque à la pédagogie tout ce que Montaigne a de bon. Pratiquant la même opération sur Rabelais, ils ne voient plus chez l'un et chez l'autre que leurs idées sur l'éducation, les commentent, les comparent avec un entrain toujours nouveau, et ne se lassent pas de redonner un coup de brosse à ce vieil oripeau usé jusqu'à la corde.

En deux mots, l'instruction est une *somme* et un *exercice*, une récolte de connaissances et un instrument de culture. Sa perfection serait de fondre dans l'unité ce double caractère; mais son histoire raconte la prépondérance alternative de la culture

et du savoir, la poursuite éternelle de leur insaisissable harmonie. L'ardeur scientifique de Rabelais lui faisait engloutir, avec la faim de Gargantua et la soif de Pantagruel, tout ce qui peut entrer dans une tête avide de connaissances. Montaigne, « ignorant », « incurieux », n'avait pas cet énorme appétit de connaître toutes choses et tenait à bien digérer, d'abord. Prenez garde. L'apparente prudhomie de ses banalités judicieuses sur la modération du savoir et sur son bon usage cache une pensée hostile à la grande curiosité scientifique, tendance déplorable que l'esprit classique fera bientôt triompher et qui contrariera pendant deux siècles le progrès des sciences.

A l'unique soin de « former l'esprit et le cœur », qui avait régné trop longtemps, le réalisme scientifique s'est substitué après 1870 avec l'excès ordinaire des révolutions. On commence à s'apercevoir qu'on s'est engagé trop inconsidérément dans cette voie, et que les vieilles humanités classiques ne sont pas un patrimoine qu'on puisse sacrifier sans péril pour la civilisation elle-même. La réaction que nous voyons poindre aujourd'hui dans le sens d'une instruction moins matérielle, d'une culture plus libérale, pourra glaner dans les *Essais* non seulement de brillantes images, mais quelques idées utiles.

Une autre circonstance met Montaigne à la mode : le succès récent d'un genre facile dont il est le vrai père et qu'il a porté du premier coup à sa perfection,

mais qui, longtemps abandonné à la petite presse et à la chronique scandaleuse, n'a conquis droit de cité que de nos jours dans la haute littérature et le grand journalisme. Je veux parler du *reportage*.

C'est le nom donné par l'industrieux génie des Américains à la publicité de ces caquets intéressants, comme en échangent à voix basse des chambrières curieuses qui, à défaut d'idées sur les occupations plus nobles de leur maître, jasent des petites affaires de sa vie domestique. Qu'il s'agisse de Pasteur ou du triste héros de quelque illustre crime, ce qui occupe notre futilité, c'est de savoir de quoi se composait ce matin le déjeuner d'un homme célèbre, s'il fume, s'il se drogue, s'il a besoin d'apéritifs, s'il se couvre la tête d'un foulard la nuit.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hiver qu'en été, un bas de soie tout simple.... On ne bassine jamais mon lit.... Mon ventre et moi ne nous faillons jamais au point de notre assignation, qui est au saut du lit.... Je ne suis guère sans baguette à la main, soit à cheval ou à pied.... J'aime à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siège.

De même que l'abus des descriptions dans le roman contemporain peut aisément se justifier par des raisons philosophiques tirées de l'influence du décor sur l'âme, rien n'est plus facile que de découvrir un sens profond à ces babillages. Il suffit d'un mot pour changer des historiettes frivoles en renseignements psychologiques : on les appelle *documents*

humains. Le romantisme a pour toujours lâché la bride au Moi, que le XVIIe siècle, après la licence des *Essais*, avait rappelé à l'ordre. Vertige étrange, dont Montaigne s'étonnait lui-même en y cédant : imprimer et publier ce que la pudeur des lèvres retient; prendre le monde entier pour confident de certains secrets qu'on n'oserait pas verser dans l'oreille de son ami intime !

Un troisième intérêt actuel que nous présente Montaigne, c'est d'avoir dit leur fait aux Décadents. Pendant que la critique contemporaine traite ces solennels farceurs avec de sceptiques et prudents égards, comme si elle voulait se précautionner contre le reproche de n'avoir pas su deviner dans l'hérésie d'aujourd'hui la vérité de l'avenir, Montaigne prend au collet comme de simples malfaiteurs littéraires les nouveaux *écoliers limousins* et leur met sans façon le nez dans leur confiture :

Les beaux esprits n'apportent point des mots nouveaux mais ils apprennent à la langue des mouvements inaccoutumés, prudemment et ingénieusement. Et combien peu cela soit donné à tous, il se voit par tant d'écrivains français de ce siècle. Ils sont assez hardis et dédaigneux pour ne suivre la route commune; mais faute d'invention et de discrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une *misérable affectation d'étrangeté*, des déguisements froids et absurdes qui, au lieu d'élever, abattent la matière. *Pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace : pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.*

Cependant, cet ennemi de l'affectation est un *styliste*, c'est-à-dire un de ces artistes littéraires si

curieux de tours et de termes choisis que chez eux la forme emporte le fond. Par là encore il plaît à une époque de déclin et de renouvellement, comme la nôtre, qui écrit mal, mais que les questions de langue et de style passionnent, semblable à une vieille pécheresse, brûlée du zèle de la Sainte Vierge, qui, prenant à cœur le salut de ses jeunes sœurs novices, souscrit et fait souscrire tout son faubourg à la bonne œuvre de leur relèvement.

VII

CONCLUSION

Montaigne voulait laisser de lui une image vraie. Il tenait moins à être loué que bien connu et apprécié à sa juste valeur.

Si on doit s'entretenir de moi, je veux que ce soit véritablement et justement. Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer.

En somme, il ne s'est pas trop surfait. Il a même mis une visible coquetterie à se rabaisser sur certains points. Si l'on excepte la faiblesse, aussi affligeante chez les gens d'esprit qu'elle est commune, d'avoir rougi de son bisaïeul, le marchand de poissons (faiblesse beaucoup plus excusable d'ailleurs chez un gentilhomme du XVIe siècle que chez un fils de la Révolution, tel que Victor Hugo, qui ne voulait pas des-

cendre d'un brave menuisier de Nancy), Michel de Montaigne fut sincère et même assez modeste. Il eut le culte du naturel et de la vérité. Il nous laisse le souvenir aimable et l'impression saine d'un parfait honnête homme de l'ordre moyen. Comparez à sa vie celles des grands hommes bruyants du XVIIIe siècle et du nôtre, Voltaire, Diderot, Rousseau, Hugo déjà nommé, elle vous semblera respirer je ne sais quel antique parfum de simplicité et presque de vertu.

Le plus précieux enseignement des *Essais* est cette chose exquise : la paix, la douceur, la bienveillance entre les hommes.

De nobles esprits ont souvent prétendu que la vraie tolérance est celle qui accompagne les convictions fortes, qu'unie à des croyances incertaines elle n'est que de l'indifférence, et que celui-là seul mérite le nom de tolérant, qui, ayant en son idée une foi ferme, est patient pour ceux qui en sont moins sûrs ou qui la nient. Certes, un tel effort contre la nature n'est point impossible, puisqu'on a vu, bien rarement il est vrai, ce spectacle sublime ; mais d'une vertu presque surhumaine faire une règle ordinaire de la morale, c'est trop exiger de notre pauvre cœur.

Les convictions fortes sont naturellement intolérantes et intransigeantes. En toute chose susceptible de controverse, même dans les simples questions de goût, pour démentir l'adage absurde qu' « il n'en faut point disputer », l'homme qui croit avoir raison est plein d'une aigreur naturelle pour ceux qui lui semblent avoir tort, et la pitié méprisante qu'il sent à leur

égard n'a rien de commun avec la haute bonté qui comprend et supporte. Nous venons de voir Montaigne lui-même s'irriter contre les misérables qui, de son temps déjà, torturaient par les recherches raffinées d'une préciosité barbare notre belle langue française. Sur divers points de morale, aussi bien que de goût, il lui est arrivé d'être convaincu; alors il se fâchait tout comme un autre. Il s'est fâché contre les cruels, les perfides, les menteurs, contre les pédants et les dogmatiques : ce sont de bonnes colères.

Il a pu s'amuser (il avait tant d'esprit!) à prouver que le véritable doute n'a pas le droit de douter, puisque « s'emportant soi-même » il doit douter qu'il doute; mais il avait trop de sens pour faire de ces subtilités pointues le siège habituel de sa pensée. « Les privilèges fantastiques, imaginaires et faux, que l'homme s'est usurpé de régenter, d'ordonner, d'établir », voilà ce qu'il ruine avec délices. Pour tout le reste, il a voulu être « homme vivant, discourant et raisonnant », et le meilleur usage qu'il ait fait de sa dialectique a été de montrer aux hommes que, dans toute la sphère des vérités métaphysiques, c'est-à-dire inconnaissables, la foi-espérance doit leur suffire, que la foi-certitude est téméraire et dangereuse, risquant fort de remplir les cœurs d'une âpre intolérance et d'armer des fanatiques les uns contre les autres.

Il s'est impatienté contre les protestants, parce qu'une foi trop ardente en des choses dont il est

déraisonnable d'être sûr à ce point a seule pu les faire partir en guerre contre la religion traditionnelle. Il a fulminé contre les athées, parce que ce n'est vraiment pas la peine de substituer à la douce espérance qui nous fait vivre une négation, incertaine aussi, mais dont la conséquence logique est le pessimisme et le désespoir.

En cette fin de siècle, deux questions très graves sont à l'état de crise : la question sociale et la question religieuse.

Montaigne ne nous offre point de solution pour la première. Il divague, quand il lâche les rênes à la spéculation la plus hardie, pourvu seulement qu'une main ferme serre en même temps le frein du pouvoir. Nous voyons avec épouvante aujourd'hui que si la politique et la philosophie suivent, sans se concerter, des voies indépendantes, ces deux forces se heurteront à bref délai dans un choc formidable. Quand il s'agit de la société, la fantaisie individuelle du penseur n'a pas droit à toutes les audaces ; il doit dire ce qui est utile et possible, pour que l'homme d'État ait le devoir de l'écouter. Notre seule chance d'éviterencore que la question sociale soit tranchée par un coup de violence, c'est de ne point nous bercer davantage du rêve périlleux de Montaigne, la séparation de la pensée et de l'action, et de persuader aux gouvernants et aux théoriciens de s'entendre.

Plus pratique en face du problème religieux, voici le conseil qu'il nous donne : demander à notre curé

ce qu'il faut croire, et puis n'y plus penser. C'est la bonne vieille solution catholique. Elle suppose une candeur qui est devenue rare parmi les gens instruits et intelligents. Les chrétiens modernes sont d'accord pour chercher et entrevoir, par delà les conclusions de la science, des horizons célestes; mais ils n'ont garde de préciser le vague et fuyant objet de leur foi, car la moindre apparence d'une idée claire serait le signal du schisme et de la dispersion en autant d'opinions diverses qu'il y a d'âmes pensantes. Les mains s'unissent tant qu'elles tâtonnent dans le brouillard : vienne le jour, il éclairera une scène de disputes et peut-être un champ de bataille. Dans cette division à l'infini de la croyance chrétienne, prévue depuis l'heure solennelle où l'esprit émancipé rejeta la tutelle commode de l'Église, Montaigne, avec son credo tout d'une pièce et naïf, ne nous suffit donc plus. Mais il reste digne d'admiration et d'envie par la simplicité de la séparation qu'il a faite entre le domaine de la connaissance et celui de la foi, par la sérénité avec laquelle il contemplait, du haut de sa paisible tour, la mêlée tumultueuse des passions et des haines, les cris et l'agonie des mortels insensés.

Si la marche en avant du monde dans la nuit veut d'autres bras que ceux de notre philosophe et d'autres cœurs que le sien, si elle demande des hommes qui ne s'appartiennent pas, qui ne se connaissent pas eux-mêmes, qui se donnent à leur fonction d'une ardeur sans réserve et jouent leur rôle avec une illusion entière, ne craignons jamais d'en manquer;

il y aura toujours plus de fous qu'il n'en faut pour pousser aveuglément la machine. Souhaitons plutôt à la France d'avoir, pour éclairer sa route et calmer ses furies, assez de *sceptiques*, c'est-à-dire de sages, tels que lui.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

L'HOMME ET SA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE

CHAPITRE III

LE STYLE

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE

618-19. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 12-19.